3 1761 06991273 1

BJ
1482
C3

DE LA GAIETÉ.

Semper gaudete.

S. P. Ep. ad Theſſ. c. 5

Par le MARQUIS CARACCIOLI, *Colonel au Service du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.*

264031
2. 2. 32

A FRANCFORT, &
A PARIS,

Chez NYON, Quai des Auguſtins, près la rue Gille-Cœur, à l'Occaſion.

M. DCC. LXIII.

BJ
1482
C3

PRÉFACE.

ON *sera sans doute surpris de voir l'Auteur du* Tableau de la Mort, *donner un Ouvrage sur la Gaieté ; mais je me flatte que lorsqu'on l'aura parcouru, on avouera qu'il ne contredit en rien cette philosophie chrétienne que j'ai tâché d'inspirer : & si l'on n'en étoit pas persuadé, il suffiroit d'ouvrir le Livre qui a pour titre,* la Jouissance de soi-même, *à l'Article des Jeux, page.... & d'y lire ce qui suit :*

Il faut convenir que notre esprit étant limité & n'ayant point en lui-même des ressources infinies, retom-

be néceſſairement ſur des bagatelles quand il s'eſt beaucoup apliqué .... Les hommes les plus ſérieux dans leurs Ouvrages, ſont ſouvent les plus enjoués dans le commerce du monde..... Ceux qui ne ſe connoiſſent point, (& combien n'y en a-t'il pas!) s'imaginent qu'un ſage dégénére lorſqu'il plaiſante & lorſqu'il badine ; ils voudroient qu'il ne déridât jamais ſon front, & qu'il ſoutint le perſonnage de moraliſeur éternel : mais ceux qui s'aprofondiſſent, ſentent très-bien que l'eſprit doit ſe détendre, & que rien n'eſt plus admirable que de voir un Philoſophe qui ſait partager ſon tems entre l'aplication à l'étude & les devoirs de ſociété..... On doit mépriſer le jugement de ces petits eſprits qui s'étonnent, & qui même ſe ſcandaliſent de voir des ſages d'une humeur enjouée.

La Converſation avec ſoi-même, *ainſi que* le Tableau de la Mort, *ſont deux*

autres Ouvrages qui viennent à l'apui de celui-ci : l'un renferme un chapitre sur les plaisirs qu'on goûte en refléchissant ; l'autre traite des consolations de la mort, d'une maniére qui fait voir que chaque état a ses douceurs, & qu'il n'est pas défendu d'en jouir selon les régles. La Grandeur d'Ame *n'a pas d'autres principes ; on y condamne cette dévotion austére qui se scandalise des moindres ris & des moindres propos. Les Ouvrages que j'ai donnés en Italien, sont sur le méme plan. Ainsi en offrant le Livre* de la Gaieté, *je ne puis être accusé d'inconséquence.*

Il est une gaieté toute spirituelle, qui naît du calme des passions, & qu'on peut apeller l'épanouissement d'une ame tranquille. Si Erasme, tout philosophe qu'il étoit, a fait l'éloge de la folie, il semble que je puis louer une situation heureuse, j'ai presque dit vertu, qui paroît être l'harmonie de l'esprit & du cœur, & qui n'ayant rien de commun

avec la bouffonnerie, ni avec la diſſipation, eſt plutôt le rire de l'ame que celui des ſens.

La matiére que je traite n'eſt point auſſi frivole qu'on pourroit d'abord ſe l'imaginer. Le monde fourmille de libertins & de faux dévots, qui, dénués des principes, croyent la gaieté incompatible avec la vertu, taxent d'inconſéquence, & quelquefois d'irreligion, tout Auteur dont la morale eſt ſévére & la converſation enjouée. Ils ignorent qu'on a beſoin d'un délaſſement proportionné au travail; que des ris innocens ne contrediront jamais les maximes de la ſageſſe, & qu'enfin la vertu ne plaît & n'engage qu'autant qu'elle ſe montre ſous un aſpect aimable.

Le deſir que j'ai d'inſpirer la gaieté, m'a ſollicité à donner cet Ouvrage. Si je n'ai pas le bonheur de pouvoir réuſſir, on ſe perſuadera du moins qu'on

peut écrire très-ſérieuſement ſans être triſte ou taciturne. Les exemples ne me manqueront pas, ſi j'en dois citer. Certains Auteurs, dont les ombres valoient mieux que mes lumiéres, montrérent leur génie ſous diverſes formes. Le ſçavant Huet *compoſa ſa démonſtration évangélique, & des Eglogues; Santeuil, célébre par ſes hymnes, ſe rendit fameux par ſes bons mots; l'auſtére* Nicole *donna ſes Eſſais de Morale, & ſes Viſionnaires;* Fénélon *fit un Traité ſur l'éxiſtence de Dieu & ſon Télémaque;* Fléchier *nous édifia par des Oraiſons Funèbres, & nous amuſa par la peinture de ſes défauts & de ſes vertus. Enfin* Saraſa, *Théologien Eſpagnol, ne crut pas profaner ſa plume en écrivant un Ouvrage qui a pour titre, l'Art de toujours ſe réjouir,* de Arte ſemper gaudendi; *Ouvrage, qui, en égayant l'eſprit, fait aimer la vertu.*

Je diſtinguerai toutes les différentes

espéces de gaieté, & après les avoir caractérisées, je peindrai celle qu'on peut nommer philosophiques, & dont on doit envier la possession. Si, après ces éclaircissemens, on s'obstine à prétendre qu'un Écrivain qui moralise dans ses écrits n'est plus en droit de pouvoir s'égayer, j'en rirai & je penserai seulement que mon Censeur n'est pas gai.

C'est d'ailleurs la meilleure maniére de répondre aux critiques, qui cherchent souvent à mordre plutôt qu'à instruire; mais tout Auteur doit sçavoir qu'un Livre imprimé apartient au Public, & que c'est une donation qu'on n'a plus droit de revendiquer. C'est sous ce point de vûe que j'ai toujours considéré les foibles Ouvrages que j'ai osé lui presenter; Ouvrages, je l'avoue, qui, quelquefois diffus & d'un style inégal, n'ont d'autre mérite que la vérité. Ainsi je n'ai jamais été affecté de la Critique qu'on en a pu faire,

&

& parce que mes Lecteurs ont droit de me juger, & parce que les perſonnes gaies n'aiment pas à ſe fâcher.

Les Ouvrages de M. le Marquis Caraccioli, se trouvent chez NYON.

La Jouiſſance de ſoi-même,	3 l.	
La Converſation avec ſoi-même,	2 10 ſ.	Reliés.
Le Tableau de la Mort,	2 10	
Le Véritable Mentor,	2 10	
La Grandeur d'Ame,	2 10	
De la Gaieté,	2 10	
L'Univers énigmatique,	2	
Les Caractéres de l'Amitié	2	

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Definition de la Gaieté*, Page. 1
CHAP. II. *Des différentes sortes de Gaieté.* 11
CHAP. III. *De la Gaieté philosophique*, 25
CHAP. IV. *La Gaieté s'accorde parfaitement avec la vertu*, 39
CHAP. V. *La Gaieté est l'ame de la société*, 55
CHAP. VI. *La Gaieté est nécessaire aux Gens d'étude*, 71
CHAP. VII. *La Gaieté contribue beaucoup à la santé*, 83
CHAP. VIII. *Des Plaisirs*, 94
CHAP. IX. *Des Cotteries*, 103
CHAP. X. *Des Jeux*, 117
CHAP. XI. *Des Ris*, 123
CHAP. XII. *Du Chant*, 130
CHAP. XIII. *Des bons mots*, 135
CHAP. XIV. *Il n'y a point de vraie Gaieté sans liberté*, 142
CHAP. XV. *L'éducation pédantesque*,

nuit beaucoup à la Gaieté, 151
CHAP. XVI. *La grandeur doit être tempérée par la Gaieté*, 158
CHAP. XVII. *La médiocrité est la situation la plus analogue à la Gaieté*, 167
CHAP. XVIII. *La méfiance détruit la Gaieté*, 174
CHAP. XIX. *Des moyens d'entretenir la Gaieté, & peut-être de l'acquérir*, 179

Fin de la Table.

DE LA

DE LA GAIETÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la Gaieté.

IL n'eſt guére concevable comment les hommes, preſque tous amis de la gaieté, n'en ont pas fait plus ſouvent l'objet de leurs réfléxions, ou la matiére de leurs écrits. Si l'on excepte quelques ouvrages, où l'on tâche de nous donner une idée ſous les noms de bonheur & de plaiſir, on n'aperçoit que des choſes vagues, & tout-à-fait étrangéres à un ſi beau ſujet. Cependant quelles richeſſes l'éloquence n'eût-elle pas trouvé dans les charmes qu'inſpire la gaieté! charmes

qui ne ſont ni l'effet du caprice, ni celui du hazard ; mais qui naiſſent d'une heureuſe diſpoſition d'ame, qu'on ne peut trop deſirer.

Que j'aime à m'égarer avec ces perſonnes gaies, dont l'imagination ſe proméne ſur tous les objets rians, & recueille des plaiſirs purs, qui, paſſant juſqu'au cœur, s'y concentrent & s'y fixent ! C'eſt alors que les chagrins s'anéantiſſent comme s'ils n'avoient jamais éxiſté, & que l'eſprit & le cœur forment un concert qui endort les paſſions, & qui réveille toutes les idées de bonheur ; c'eſt alors que, dans une ivreſſe réfléchie, l'ame ſe ſavoure elle-même, jouit du plaiſir d'être, & de ſentir l'auguſte influence de ſon Auteur ; c'eſt alors qu'une conſcience ſans reproche répand ſur tous les événemens de la vie une tranquillité que l'écroulement de l'Univers ne pourroit ébranler.

Mais ne nous étonnons pas ſi la vraie gaieté produit de ſi beaux effets, puiſqu'il ne s'agit que de la définir pour en connoître tout le prix. En vain la bigoterie oſeroit la dénigrer, on ne doit entendre par la gaieté que l'épanchement d'une ame philoſophe

ſur des biens innocens que l'imagination embellit. Et quels ſont ces biens? Tantôt l'aſpect d'une prairie, tantôt la lecture d'un ouvrage amuſant, tantôt l'entretien d'un ami, parce que la véritable joie ſe fait des tréſors de ce qui paroît indifférent & ſouvent inſipide aux yeux du miſantrope ou du libertin.

Si la gaieté étoit une paſſion, ſes impreſſions ſeroient bien moins calmes & bien moins agréables; mais telle qu'un de ces doux zéphirs qui répandent leur haleine ſur les ondes, elle remue le cœur ſans le troubler, elle réveille l'eſprit ſans l'agiter, elle proméne l'imagination ſans l'égarer. C'eſt au milieu de ſes charmes qu'on reſpire cet air doux & bienfaiſant dont les ſaiſons ne nous offrent point d'image; c'eſt dans ſon commerce qu'on ſe ſent revivre & rajeunir. Semblable à cette délicieuſe roſée qui fait reverdir nos campagnes, elle ne pénétre un cœur que pour le renouveller & le dilater. Quelle grace n'ont pas les ris qui ne ſont que ſes expreſſions! quelle joie ne communique-t'elle pas à ceux qui ne ſont que la preſſentir!

Bien des perſonnes équivoquent ſur

le mot de gaieté, en la confondant avec la bouffonnerie, ou tout au moins avec une diſſipation contraire à la décence & au recueillement. Il y a cependant une étrange diſparité entre épanchement & profuſion : l'ame s'évapore lorſqu'elle ſe livre à des joies immodérées ; & telle que d'agréables parfums, elle ne fait qu'exhaler de douces influences, ſans rien perdre de ce qu'elle eſt, lorſqu'elle s'égaie dans une honnête ſociété.

Il y a une anatomie pour les facultés intellectuelles, ainſi que pour celles du corps, & lorſqu'on les analyſe, on trouve qu'elles ont beſoin d'un reſſort qui les mette en jeu, & qui les rende en quelque ſorte élaſtiques. Or cette eſpéce de vie, que nous nommons gaieté, ranime l'eſprit & le cœur, de maniére que les ſentimens & les penſées ſemblent prendre une nouvelle vigueur. Il n'y a plus de diſſonance entre l'entendement & la volonté, plus de trouble dans l'imagination, mais une heureuſe harmonie qui tient l'ame comme ſuſpendue entre les paſſions & les ſens. Les idées de l'homme gai, telles que l'or le plus pur, n'ont ni tache, ni alliage ; & celle des

mélancoliques se rouillent, pour ainsi dire, par l'âcreté de leur humeur.

Ces réflexions nous engagent à distinguer deux espéces de gaieté, qui sont en quelque sorte indépendantes de nous, celle de tempérament, & celle de caractére : l'une provient de la disposition des organes, & l'autre de la tournure de l'esprit. Il suffit de fixer deux enfans presqu'aussi-tôt qu'ils viennent de naître ; ils paroissent également bien constitués, ils ont la même mere, souvent sucent le même lait : & cependant celui-ci ne montre qu'un air chagrin & ne s'exprime que par des cris ; au lieu que celui-là n'offre qu'un front serein, & ne laisse échaper que des ris qui annoncent une ame à son aise & charmée d'éxister. Il faut bien que dans ce double individu, où il ne sauroit encore y avoir aucune inquiétude ni aucun remords, il se trouve une sorte d'organisation qui influe sur l'humeur, ainsi qu'une certaine maniére d'apercevoir les objets, qui afflige, ou qui réjouisse : & voilà pourquoi des personnes, quoiqu'à la source des biens & des honneurs, éprouvent un certain dégoût qu'elles ne peuvent définir ; pourquoi

des hommes, qui n'ont pour héritage que des malheurs, conservent une gaieté inaltérable.

Cependant, comme nous devons travailler continuellement à nous réformer, la réfléxion doit triompher de la mélancolie, lorsque nous avons le malheur d'être nés tristes. La gaieté, quand on s'en fait une habitude, n'a jamais les mêmes agrémens que si elle étoit naturelle : mais elle plaît, parce qu'on aime la complaisance. Nous ne sommes jamais seuls, quand nous savons nous égayer. Toutes les beautés de la nature s'emparent d'une ame qui se dévelope, & les facultés de l'esprit & du cœur forment une conversation intérieure, mille fois plus agréable que tous les entretiens.

On ne sauroit croire jusqu'à quel point l'imagination & la gaieté se servent réciproquement : elles sont deux aîles qui balancent l'ame entre la tristesse & la dissipation, & qui la tiennent dans ce juste milieu qu'on peut apeller le trône de la sagesse. L'imagination du mélancolique lui creuse des précipices où il se perd, au lieu que celle de l'homme gai lui ouvre des sentiers fleuris où il ne s'égare en aparence

que pour mieux se retrouver. Si Mallebranche eût été moins content de son système, & conséquemment moins gai, son imagination n'eût eu ni ce feu, ni cette beauté, que ses adversaires mêmes sont forcés d'admirer. Un Philosophe naturellement joyeux embellit tout, jusqu'aux horreurs ; & il n'y a pas jusqu'à la mort dont il ne diminue la difformité, par la maniére de la representer.

C'est la gaieté qui prend toutes sortes de nuances & toutes sortes de tons pour nous distraire de nos fatigues, pour engourdir nos douleurs, & pour rendre nos cœurs l'asyle de l'innocence & de la tranquillité : tantôt elle délie une langue, & l'on entend les plus agréables chansons ; tantôt elle tire un son harmonieux de divers instrumens, & l'on jouit de la plus merveilleuse symphonie ; tantôt elle électrise les esprits, & l'ame s'échape, pour ainsi dire, en étincelles ; tantôt elle colore les objets, & tout reprend une nouvelle face. Ainsi, lorsque les rayons du soleil viennent à percer & à se répandre sur la campagne, les forêts semblent reverdir, les fleuves s'argenter, & toute la terre s'enluminer.

Les yeux de l'hypocondre n'aperçoivent qu'un crépe lugubre qui leur dérobe les charmes de l'Univers ; mais la gaieté découvre jusques dans la moindre fleur des nuances imperceptibles : elle dissipe l'humeur & l'ennui, ces deux fléaux du genre-humain, pour leur substituer un certain bien-être qu'on ne peut définir. Délices de la solitude, délices de la société, elle se modifie selon les lieux & les tems, & se prête à toutes les situations de la vie : ce sont ces agrémens qui consolent les captifs dans leurs prisons, qui soulagent les malades au milieu de leurs douleurs, qui rendent les pauvres insensibles à leurs misères, & qui font trouver, jusques chez les Peuples les plus barbares, une maniére de s'amuser.

O vous qui, bizarres dans vos goûts, fermez vos cœurs à la gaieté, & osez la confondre avec la frivolité, vous êtes des ingrats ! Ne sont-ce pas ses charmes qui ont embelli ces jardins que vous admirez, ces maisons dont vous jouissez, ces tableaux que vous contemplez ? La gaieté seule a répandu cet air riant qui orne les villes, qui décore les campagnes, & qui lie

les hommes sans contrainte & sans art. Epanchons donc notre ame, puisqu'elle est un épanchement, & nous n'éprouverons plus ni cette sécheresse de cœur, ni cette inquiétude d'esprit qui nous rendent froids, indifférens, & presqu'ennemis de nous-mêmes. Laissons certains peuples s'aplaudir de leur taciturnité, & la prendre pour la quintessence du bon sens & de la philosophie : on n'est aimable qu'autant qu'on se communique, & que la gaieté devient l'interprête du cœur.

Que je plains les hommes qui ne savent pas profiter de leur imagination, cette faculté brillante, dont l'usage modéré détruit les chagrins, & paroît multiplier l'ame. Agile, féconde, sublime, elle se transporte sans s'arrêter, elle produit sans s'épuiser. Mille idées, toujours à ses ordres, s'élancent, se dispersent, font le tour du monde, & vont s'attacher à des choses mêmes qui n'éxistent pas. Combien de fois l'imagination ne nous a-t'elle pas representé des objets seulement possibles : & réalisé des songes qui endormoient nos douleurs! Nous avons besoin de ces heureuses illusions pour ne pas succomber aux misères de cette vie, &

pour trouver agréables la plûpart des plaisirs que nous goûtons : ce sont des ressources que la Providence toujours attentive nous a ménagées contre les caprices du tems & du sort, & dont on doit se servir d'autant plus volontiers qu'on n'est heureux que lorsqu'on croit l'être. Chacun crie contre l'imagination, & chacun l'admire, parce qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'elle renferme des trésors. Ce present qui disparoît, cet avenir qui s'ouvre, ces espérances qui consolent, ces poésies qui enchantent, cette musique qui ravit, sont son unique ouvrage. Par-tout elle feint, elle invente, elle perfectionne, pour occuper & pour amuser : sans ses charmes le monde redevient cahos, & la gaieté n'a point occasion de produire ses agrémens, ni de les faire valoir, & les hommes n'ont plus d'autre éxistence que l'ennui, cette surdité générale qui absorbe les sens, les passions & l'ame même.

CHAPITRE II.

Des différentes sortes de Gaieté.

LA gaieté est presqu'aussi variée que les visages : il n'y a pas deux personnes qui se réjouissent également. Les ris semblent être à l'unisson, les physionomies s'épanouir indistinctement, & cependant chacun éprouve un plaisir qui n'est pas celui du voisin. Mais oublions ces nuances presqu'imperceptibles, & parcourons ces diverses classes de gaieté que les âges & les conditions différencient.

Je commence par la gaieté des enfans, & je dis qu'il n'y en auroit pas une plus desirable & plus réelle, si la réflexion étoit de la partie. Ils n'ont ni les embarras du ménage, ni les soucis de l'ambition, ni la crainte des revers, ni les terreurs de la mort ; ils ne pleurent que pour rire presque au même instant, avec plus de satisfaction : on les voit au milieu de leurs petits jeux & de leurs petits entretiens, sur-tout lorsque cela se fait à leur insu, déployer une ame dont la tranquillité ravit ; ils paroissent, malgré leurs

mouvemens colériques qui s'élévent de tems en tems, n'exister que pour se réjouir, au lieu que nos joies ne percent qu'à travers des études, des affaires & des embarras.

La gaieté des jeunes gens, beaucoup plus turbulente, & souvent bouffonne, dépend de la circulation du sang : s'il bouillonne, ils se livrent à l'amour, ou ils se passionnent pour la guerre ; s'il pétille, ils recherchent les saillies, les ouvrages d'esprit, & surtout les piéces de théâtre où il y a de l'enthousiasme & du feu ; s'il coule tranquillement, ils deviennent paresseux, & quelquefois Philosophes. Mais où trouver un pinceau qui puisse bien crayonner la gaieté qu'on goûte à l'âge de vingt ans ! C'est une complication de tant de desirs, & de tant d'idées, qu'on ne peut en débrouiller le cahos. Ce qui fait rire le matin, afflige le soir ; & l'humeur, comme un thermométre, hausse ou baisse à tout instant.

La gaieté relative à l'âge viril est certainement la moins équivoque : on en juge, parce qu'on la sent ; au lieu que, dans le tourbillon de la jeunesse, tout nous distrait d'un retour sur nous-mê-

mes. Je sais que les soins de la vie & les inquiétudes de l'esprit sont un contrepoids qui empêche l'ame de se réjouir : mais comme c'est le tems de la raison, on se fait un système de félicité qu'on tâche de rendre indépendant du cours des événemens. Ressource heureuse, qui engage à dévorer les chagrins, à se rejetter sur les espérances lorsque la réalité manque, & à se representer l'avenir lorque le present afflige !

Les vieillards, nécessairement voisins de la mort, & presque toujours environnés d'infirmités, ne sauroient avoir qu'une gaieté d'habitude ; ils ne rient qu'autant qu'ils ont ri pendant leur vie. Il ne paroîtroit pas naturel qu'un âge pesant par lui-même, & qui n'offre que des symptômes affligeans, devint l'occasion des plaisirs : il est leur tombeau ; comment seroit-il leur berceau ?

La gaieté des mourans, car il en est une, vient d'un grand fond de religion, ou d'une grande insensibilité qu'on peut apeller folie. On voit plutôt l'une que l'autre, parce qu'il n'est pas naturel à l'homme de finir comme

la bête, sans rien craindre & sans rien espérer.

Passons maintenant aux différentes espéces de gaieté, qui sont presqu'inséparables des conditions. Dans tous les états, la vraie vocation fait la vraie gaieté, autrement on n'a que des ris de contrainte, de complaisance, ou d'usage, qui n'arrivent point jusqu'au cœur. Les cours nous ouvrent ici un vaste champ, si nous voulons observer les joies feintes & les sentimens simulés. Les Princes & les Courtisans s'accrochent à trop de choses fragiles, & à trop de plaisirs momentanés, pour jouir de cette gaieté pure qui fait les délices du Sage: ils voudroient que leur cœur éprouvât à chaque instant l'impression de toutes les voluptés; & comme cela ne se peut; ils ne sentent que du dégoût & de l'ennui. Il n'y a dans l'Univers que des plaisirs épars: on se prépare nécessairement des chagrins, lorsqu'on s'efforce d'en trouver la réunion. D'ailleurs le vuide de l'ame ne sauroit être rempli par des biens terrestres, quelqu'aimables & quelque multipliés qu'on les supose. Les Grands en conséquence qui sont pres-

que tous avares ou ambitieux, jouissent bien moins en possédant, qu'en espérant, & leur gaieté est souvent contredite & déconcertée par l'ennui. Ajoutez que l'imposture & l'orgueil, qui s'insinuent dans tous les recoins des cours, ne laissent point de place commode à la gaieté, qui veut être à son aise, & qui n'éxiste qu'au milieu des ris, sans prétention, sans fierté, sans grimace, sans aprêt. Le cérémonial des Grands étouffe les jolis propos, ainsi que les conversations, où doit régner une honnête liberté. Crainte de manquer à l'étiquette, on manque au plaisir; & le signal de la grandeur devient celui de l'embarras & de la taciturnité : personne n'ose rire, parce que personne n'ose se compromettre.

La gaieté des riches seroit bien la meilleure, s'ils savoient se borner, & jouir d'une maniére honnête; mais leur opulence entraîne mille passions & mille projets. Tant qu'il reste quelque superflu à acquérir, & il en reste toujours, ils oublient tout ce qu'ils ont, pour n'envisager que ce qu'ils n'ont pas; & c'est ainsi que la pauvreté se saisit des riches memes, encore

plus fortement que des malheureux ; & qu'ils se trouvent terriblement indigens au milieu de leurs trésors. D'ailleurs les riches, presque toujours avares ou prodigues, n'ont qu'une gaieté qui va & vient comme leur argent.

Les pauvres les plus misérables ont aussi leur gaieté, & qui, par une juste compensation de la Providence, est vive à proportion de leurs chagrins. Mais comme ce n'est qu'une situation forcée, & qui n'a lieu que par intervalles, on doit plutôt apeller cette joie une ivresse, ou un transport, qu'une véritable gaieté : bien-tôt les besoins se font sentir, les peines renaissent, & le plaisir s'oublie, comme on avoit oublié la douleur.

Les dévots, qu'on doit toujours distinguer des personnes pieuses, depuis que l'usage a établi cette différence, ne sont joyeux que par distraction. Leurs scrupules mal entendus, leurs minuties toujours incommodes, resserrent leur cœur, en rétrecissant leur esprit; presqu'aussi-tôt qu'ils commencent à rire, ils paroissent déja s'en repentir. Le respect humain devient un nouvel assujettissement qui les gêne :

crainte

crainte de compromettre leur réputation, ils n'osent s'égayer ; aussi n'est-ce qu'avec un ton pédantesque ou langoureux qu'ils s'annoncent dans la société, fâchés de ce que les plaisirs qui ne sont souvent ni de leur goût, ni de leur état, subsistent encore.

Les beaux-esprits n'ont qu'une gaieté d'imagination, mais qui a besoin d'être excitée, & qui souvent ne veut pas se produire, par jalousie, ou par vanité. Ils ont honte de rire comme tout le monde, ou d'aplaudir à des bons mots qu'ils n'ont pas dits, parce qu'ils se croyent les seuls êtres qui doivent réunir les suffrages & donner le ton. Ainsi, victimes de leur orgueil, ils dévorent en secret quiconque se fait admirer, & ils ne s'égaient que dans les cercles où l'on est assez complaisant, & peut-être assez stupide pour les encenser.

Les vrais savans au contraire ne goûtent de satisfaction réelle que lorsqu'ils se concentrent en eux-mêmes, parce qu'ils ne connoissent de plaisir que celui d'analyser, de calculer, ou de métaphysiquer : si on les tire de cette sphére, on s'aperçoit qu'ils sont embarrassés, & que leurs ris n'éxistent que sur

leurs lévres. Ainſi leur gaieté n'eſt bonne que pour eux, à moins qu'ils n'ayent l'uſage de fréquenter le monde par beſoin & par réfléxion : alors, plus badins que les autres, ils deviennent preſqu'enfans ; mais ce n'eſt qu'à deſſein de reprendre les études ſérieuſes avec plus de goût, plus de courage, & moins de diſtraction. Voilà pourquoi Mallebranche dit très-judicieuſement que les récréations d'un Philoſophe doivent avoir quelque choſe d'enfantin, pour qu'il n'en reſte aucune trace dans ſon cerveau : auſſi jouoit-il aux épingles.

Les femmes rient ordinairement plus volontiers que les hommes, parce qu'elles s'amuſent de choſes plus élégantes, parce que l'hommage qu'on leur rend les encourage à dire tout ce qui leur plaît, & parce que leurs propos ſont ordinairement ſans conſéquence. L'homme retient ſouvent une ſaillie, dans la crainte d'une mauvaiſe affaire, tandis que le ſexe hazarde ce qu'il veut. Je ſais que la trop grande ſenſibilité des femmes nuit ſouvent à leur gaieté, & qu'il ne faut que la vue d'une arraignée, ou la mort d'un oiſeau, pour les déconcerter, les alarmer, & les effrayer,

mais accoutumées presqu'en naissant à dire des choses agréables, elles contractent une gaieté naturelle, & rient de meilleure foi que nous; leur colére plus prompte, & bien moins opiniâtre que la nôtre, passe comme une giboulée, & fait place à la sérénité: cependant cette gaieté n'est point assez constante pour être citée comme exemple, & enviée comme bonheur.

Les bourgeois, parmi lesquels je comprends les artistes & les marchands ont une grosse gaieté qui charme, parce qu'elle n'est point raffinée. On desire être à leur place, lorsqu'on les voit dans leurs parties de plaisir rire sans réserve, & se prodiguer, pour ainsi dire, ainsi que leur argent, car alors ils ne pensent qu'à se dédommager amplement de leurs fatigues passées. Il ne manque qu'un peu de philosophie à cette maniére de s'élever au-dessus des pertes & des événemens, pour rendre une telle gaieté unique & desirable; & lorsqu'on a le bonheur de la posséder, on peut dire, à raison de la médiocrité qui fait la base des professions bourgeoises, qu'on est vraiment heureux

Le peuple, toujours inconstant, & toujours trop susceptible d'impres-

sions ridicules & triviales, n'a qu'une gaieté d'accès, qui, comme la fiévre, est tantôt plus ardente, & tantôt plus tempérée. Si on ne l'observe que lorsqu'il chante & lorsqu'il boit, on le croit la confrairie des heureux : mais si on le suit dans les détails du ménage, & dans le cours de la vie, bien-tôt on remarque une humeur difficile & acariâtre, qui engendre les plus horribles propos & les scènes les plus pitoyables. Les petits se battent comme ils s'embrassent, & grondent comme ils rient, avec la même fougue & les mêmes transports.

Les gens de la campagne semblent nés pour avoir la gaieté en propre, comme un fonds qu'on ne peut leur ravir ; cependant, malgré leurs danses, leurs repas & leurs fêtes, qui sont le vrai symbole de la joie, & le modèle de tout Peintre qui veut exprimer les plaisirs innocens, on peut dire qu'on ne trouve plus dans les villages ce même contentement, ni cette même sérénité. La décadence des mœurs, ainsi que la nécessité des impôts qui croissent de jour en jour, répandent sur les campagnes un certain morne dont les anciens bergers auroient été alarmés : d'où je conclus qu'il faut

quelque chose de plus que la simplicité pour produire une gaieté continuelle & indépendante des événemens. Cela est si vrai, que dans le tems même où la candeur se faisoit encore aimer, & où les payſans se délectoient à cueillir une violette, à surprendre un oiseau, à répéter leurs plaisirs sur des chalumeaux, ils n'éprouvoient pas toujours une joie pleine & entiére ; il ne falloit que la vue de leur Seigneur, ou l'aſpect de son château, pour leur faire croire qu'ils n'étoient pas les heureux : aussi Virgile dit très-ſagement, que les laboureurs seroient les hommes les plus fortunés, *s'ils connoiſſoient leur bonheur.*

Les sots s'amusent de tout, & ne s'amusent de rien, leur esprit n'a ni assez de consistance, ni assez de pénétration pour bien percevoir & bien sentir. Ils s'imaginent que pour se réjouir, il ne s'agit que de remuer les lévres, & de faire du bruit ; ainsi toutes les sociétés leur sont égales, & ils deviennent amis de la premiére perſonne qu'ils rencontrent. J'avoue que ces sortes d'êtres sont en quelque maniére heureux, mais à la façon des animaux qui s'attroupent, crient, & ne réflé-

chiſſent point. Il ne faut pas les confondre avec les ignorans, dont la gaieté trouve ſouvent ſa place dans la ſociété, quoiqu'elle ne ſoit jamais piquante.

Les libertins, que je devrois omettre, puiſque leur gaieté ne mérite pas ce nom, voltigent de plaiſirs en plaiſirs, ſans jamais ſaiſir ces inſtans heureux qui font le bonheur de la vie. Ils ne ſe réjouiſſent jamais, parce qu'ils veulent toujours ſe réjouir; & les amuſemens n'étant que des momens rapides, les intervalles qui ſe trouvent entre les ſpectacles & les bals leur ſemblent des ſiécles: auſſi les voit-on d'une impatience furieuſe ſi leurs rendez-vous retardent ſeulement d'une minute. Mais outre cela, comme ils veulent toujours être ailleurs que là où ils ſont, ils n'ont jamais qu'un quart d'eux-mêmes qu'ils puiſſent abandonner à leurs divertiſſemens & à leurs ſociétés, s'ils courent à la chaſſe ils penſent aux ſpectacles; s'ils vont au théâtre, ils s'occupent du jeu; ils ne vivent qu'en partie, & toujours à contre-tems. Peut-on n'être pas malheureux, lorſque les paſſions prennent la place de l'ame & de la raiſon.

Quant aux incrédules, ces extravagans qui n'admettent point d'autre ame que la circulation du sang, d'autre Dieu que la nature, d'autre autorité que leur opinion ; ils n'ont ni joie, ni paix, qu'autant qu'ils engourdissent leurs remords ; & cette situation est l'état d'un malade qui ne sent plus son mal. Chez eux la raison devient instinct, la loi, préjugé ; de sorte qu'à la maniére des brutes, il il n'y a plus que leurs pouls & leur digestion qui décident de leur félicité : s'ils digérent bien, ils sont contens de l'ordre de cet Univers, & ils osent presque avouer un Etre suprême : au lieu que si le contraire arrive, ils crient que tout est mal, & se déchaînent contre la Religion, à moins que le tonnerre ne viennent à gronder.

Il est aisé de reconnoître, après ces différens tableaux que je viens d'ébaucher, qu'il faut à l'ame quelque chose de plus que les honneurs, les richesses, les plaisirs, & même la joie, pour éprouver une véritable gaieté. Une certaine philosophie, que j'aurai soin de définir, doit être la base de nos satisfactions, qui ne sont durables, qu'autant qu'elles sont

raisonnables. Ce n'étoit que pour en venir là, que j'ai parcouru successivement les différentes classes de gaieté. Si l'on ne s'accorde pas également à reconnoître la justesse de mes réfléxions, je n'en serai nullement surpris ; tous les hommes n'ont pas les mêmes yeux.

CHAPITRE III.

De la Gaieté philosophique.

LE mot philosophie se prend en divers sens ; mais comme nous n'en voulons point abuser, à l'exemple de nos beaux esprits, nous le rendrons à sa propre signification, & nous dirons qu'on n'est philosophe qu'autant qu'on étudie la sagesse ; qu'on se dépouille des préjugés ; qu'on conforme sa vie à la Religion ; qu'on ouvre l'avenir pour envisager le souverain bonheur ; qu'on se contente de son sort ; qu'on se fait un système de félicité indépendant des biens, des honneurs, des événemens, & même de la santé ; qu'on cultive les devoirs de citoyen & d'ami ; qu'on sait supporter le commerce des hommes & s'en priver, commander enfin à ses passions, & s'en détacher.

Quiconque arrive à cette perfection, & chacun doit y tendre, aura véritablement cette gaieté dont nous voulons tracer une image. Il saura rire & pleurer, moraliser & badiner, étudier & jouer, être sociable &

méditatif, agiſſant & tranquille, ferme & complaiſant, politique & ſincére, humble & ſublime : il ſaura trouver dans ſon ame les moyens de concilier les bienſéances du monde & les devoirs de l'Evangile, l'amour de ſa famille & le renoncement à ſoi-même, l'indifférence & la ſenſibilité, l'élévation & l'affabilité: il ſaura s'élever avec les Philoſophes, ramper avec les ignorans, parler de riens avec les femmes du monde : il ſçaura braver la fortune ſans la mépriſer, attendre le lendemain ſans le deſirer, enviſager la mort ſans la mépriſer ni s'en effrayer : il ſçaura uſer des biens comme n'en uſant pas, vivre ſur la terre comme n'y étant pas : il ſçaura interroger les morts, pour ſe garantir de la malignité des vivans ; ſe faire une ſolitude au fond de ſon cœur, pour ſe retrouver & pour ſe voir ; ſuporter les défauts de ſes freres, pour qu'on tolére les ſiens ; pleurer avec ceux qui pleurent, & rire avec ceux qui rient ; ouvrir enfin ſa bourſe & ſon cœur pour honorer l'humanité.

Tout devient amuſement à l'homme qui peut profiter de lui-même : il rit en inſtruiſant ; & ſa vie, toute par-

tagée en idées utiles & agréables, en penſées riantes & ſolides, en deſirs joyeux & ſages, coule auſſi doucement qu'un ruiſſeau qui ſerpente au milieu des fleurs. On ne trouve des gens attrabilaires & chagrins, que parce qu'on ne connoît point les reſſources de l'ame : on la laiſſe en ſoi-même, comme le feu au ſein d'un caillou ; on ſe livre tout entier aux ſens qui n'ont qu'une gaieté momentanée, parce que bien-tôt ils ſe laſſent de voir & de reſpirer ; on ſe confie tout ſimplement à des ris forcés, parce qu'on tient ordinairement le cœur loin de l'eſprit ; on s'ennuye par-tout où l'on ſe trouve, parce qu'on s'y tranſporte avec des paſſions inquiétes & turbulentes.

La gaieté philoſophique ouvre l'ame à nos yeux, nous la montre telle qu'elle eſt, & l'enrichit de tous les agrémens qui ſont permis, & qu'elle a ſoin de recueillir. Elle dépouille les fleurs de leurs beautés, les champs de leur verdure, les aſtres de leur clarté, pour s'en faire une image qu'elle ſe repreſente, lorſque quelque objet fâcheux l'incommode & l'afflige ; elle dérobe les penſées d'un Auteur, & quelquefois les expreſſions d'un Sçavant, pour

ſe les rapeller lorſque le beſoin l'éxige, & s'en ſervir contre l'inconſtance du ſort, ou contre les paradoxes du genre-humain; elle oublie le preſent & le paſſé lorſqu'ils lui ſont défavorables, pour ſe repreſenter un avenir plus gracieux, & ſe former une perſpective capable de diſtraire & de conſoler: elle ſe tranſporte en idée dans les endroits qui lui ont plu, & elle ſe ſait bon gré de ſçavoir rire au milieu de tant de perſonnages triſtement ſuperbes qui s'aplaudiſſent de leur gravité. Je ſouhaite que ce langage ne ſoit pas inintelligible à mes Lecteurs, & qu'ils éprouvent cette ſatisfaction que je m'efforce de peindre, & dont la plûpart des Grands n'ont pas la moindre idée. On aura beau chercher le bonheur, ce ne ſera jamais que ſon ombre qu'on pourſuivra, ſi l'on n'acquiert cette gaieté raiſonnée dont le Sage fait ſes délices, & qu'il préfére à tous les tréſors.

Qu'il me ſoit permis de me plaindre ici de la lenteur de mon eſprit, lui qui ne peut décrire d'une maniére aſſez énergique ces ris que l'ame recéle en elle-même, & qu'elle déploie ſur le viſage des Philoſophes lorſqu'ils ont beſoin de ſe réjouir. Quelle aménité!

quelle candeur! C'eſt alors qu'on ſent le prix de ces ſociétés innocentes, où l'eſprit avoué par le cœur, ne laiſſe échaper que d'heureuſes ſaillies, que d'agréables propos, que des diſcours intéreſſans; de ces ſociétés où la raiſon ſans autorité, & le ſavoir ſans pédanterie, ſemblent toujours être de l'avis de tout le monde, où l'ame enfin ſe trouve à l'aiſe, & communique ſa ſatisfaction.

C'eſt par la réfléxion, qu'on diſtingue la gaieté philoſophique de ces joies inſipides qui n'ont ni principe ni objet; & c'eſt par une ignorance de ſoi-même qu'on oſe croire & ſoutenir que la raiſon nuit à la gaieté. Mais faut-il donc ſe réjouir en bête pour pouvoir s'amuſer? Eh quoi! il ſera triſte & déſagréable de penſer que cette vie n'eſt qu'une ſcène de théâtre; que notre ame immortelle ne doit dépendre ni du tems, ni du ſort; que tous les événemens ſont prévus par une ſageſſe infinie, qui fait tout pour le mieux; que les tyrans les plus deſpotiques n'ont point d'empire ſur nos penſées ni ſur nos deſirs; que nous avons un magaſin inépuiſable d'idées, qui ſont le plus précieux des tréſors;

qu'il n'y a pas un grain de sable dans l'Univers ni un insecte qui ne puissent nous amuser & nous occuper ; que le plus malheureux des hommes jouit du même soleil & a les mêmes sensations que le plus puissant Monarque ; que tous les revers ne sont que le songe d'une nuit en comparaison de l'éternité ; que dans quelqu'humiliation qu'on vive, on est grand si l'on sçait bien penser ; que le bonheur n'a besoin ni de biens, ni d'honneurs, mais de la maniére d'envisager les objets ; que la société nous procure à toute heure mille avantages & mille consolations, que le plus simple particulier a droit de s'aproprier ; que l'étude est une source de délices pour quiconque en veut profiter ; que la science ainsi que la vertu sont des richesses, dont la cabale ni l'envie ne sçauroient nous dépouiller ; qu'enfin la mort nous ouvrira le sanctuaire de la Divinité ? Voilà les idées que fournit la réfléxion : peuvent-elles affliger, ou plutôt ne doivent-elles pas réjouir & consoler ? On ne s'attriste que parce qu'on ne sçait pas penser ; & le libertin qui veut s'étourdir sur son être & sur sa destinée, n'est qu'un animal

qui suit brutalement un misérable instinct.

Le besoin n'est pas moins essentiel à la gaieté philosophique que la réflexion. Il y a long-tems qu'on a dit que le travail étoit le pere du plaisir. Les joies du monde n'ont rien que de ridicule & de forcé, parce qu'elles naissent du désœuvrement & de l'ennui. Lorsque les idées abstraites disparoissent, & que les sciences & les affaires nous quittent, après nous avoir pour ainsi dire absorbés, l'ame, dépouillée de l'attention qui la captivoit, s'élance & saisit le moindre propos pour s'en faire un agréable passe-tems. Les bagatelles, quand on s'en occupe continuellement, sont de misérables riens : mais ces riens deviennent précieux si-tôt qu'on ne s'aplique plus. Si c'est une folie de s'y livrer, c'est une sagesse de savoir s'en amuser. Mais les hommes incapables d'aplication ne peuvent comprendre ce langage. Comme ils n'ont jamais senti cette situation de l'ame qui a besoin de repos, ils traitent d'extravagance la conduite d'un Philosophe qui joue & qui rit : ils ne savent pas que l'esprit a besoin de se renouveller par une espéce d'in-

action, comme le corps par le sommeil; & ils se persuadent que leur vie, qui n'est qu'une honnête végétation, doit servir de modèle à tout homme qui s'aplique & qui pense.

Si l'on connoissoit bien son ame, & si l'on travailloit à s'aprofondir, on découvriroit qu'elle a ses abstractions, ses rêves, ses saillies, ses écarts, comme le ciel a ses nuages, ses brouillards, ses lueurs, ses éclairs; & que la diversité de ses situations, employées à propos forment l'harmonie du monde physique & moral. Mais il y a des ames, qui, toujours opaques, se scandalisent & s'alarment lorsque la sérénité paroît sur quelque visage: elles apellent en témoignage une certaine humeur qu'elles prennent pour de la raison, ou pour de la piété; & alors, sans égards, elles se déchaînent contre les ris les plus innocens. Il faut plaindre ces sortes d'êtres, & même les éviter: car leur conversation, toujours austére, toujours guindée, jette dans une espéce de léthargie qui engourdit l'esprit & le cœur.

Heureux l'homme, qui content de son sort & du pays qu'il habite, fait

rendre sa vie agréable par une maniére de penser, qui, toujours la même, rejette les chagrins comme des tentations, & ne s'attache qu'à des objets consolans ! Ce n'est qu'en se faisant un pareil système de félicité, qu'on se soutient au milieu des troubles & des maux qui nous investissent, & voilà pourquoi je nomme gaieté philosophique ce contentement de l'ame, qui n'est altéré ni par des remords, ni par des inquiétudes.

Je ne prétens pas que cette gaieté soit un art : par tout où se trouve la contrainte, il n'y a point une vraie satisfaction. On ne rit jamais bien que lorsqu'on rit sans préparation & sans effort. La véritable joie naît de l'à-propos, de certains hazards qu'on n'a pu prévoir ; en un mot elle est l'*impromptu* du cœur, comme les saillies sont celui de l'esprit. Mais cela n'empêche pas que pour s'égayer d'une maniére intéressante, il ne soit nécessaire de s'accoutumer à un ton d'aménité qui influe sur toutes les actions, il faut toujours savoir pourquoi on se réjouit, pouvoir rendre raison de sa gaieté, & trouver en soi-même à tout instant ces consolations aimables que

fournit la vraie philoſophie : autrement on rit à l'aventure, ſelon la méthode des ſots, & l'on fait voir un viſage animé qui contraſte avec une ame engourdie.

C'eſt donc bien à tort qu'on ſupoſe la philoſophie ennemie de la gaieté, elle qui ne connoît le plaiſir d'être que par celui de penſer, qui ſent que les biens & les maux doivent être indifférens à une ame immortelle ; qui ne s'afflige que de la mauvaiſe conſcience ; qui fait que la triſteſſe ne ſert à rien qu'à troubler la paix & la ſanté ; qu'on eſt toujours heureux lorſqu'on s'abandonne à cette Providence immuable qui ne dort jamais, & que la mort n'eſt qu'un paſſage à la véritable vie.

La gaieté philoſophique eſt de tous les états, quoique ce ſoit une gaieté d'eſprit & de ſentiment ; parce qu'il n'y a point d'homme qui, par le ſecours de ſon imagination & de ſon cœur, ne puiſſe ſe faire un bonheur. Il eſt un calcul naturel que chacun peut employer à ſuputer ſes biens & ſes maux, afin de n'en extraire que ce qu'il faut pour ſe ſoutenir entre la triſteſſe & la diſſipation. C'eſt dans ce juſte milieu qu'éxiſte ce contentement

dont jouit toujours le Sage : car on doit se convaincre que la gaieté, telle que nous la définissons, ayant la sagesse pour apui, ne se détermine ni par le caprice, ni par l'humeur : elle fait ses délices de se ressouvenir, d'espérer, d'imaginer, lorsqu'elle n'a pas d'autre objet qui l'amuse, de même qu'elle prend plaisir à jouer ou à discourir quand elle se trouve en société.

Les joies profanes n'éxistent que par intervalles ; mais la gaieté philosophique, quoique plus ou moins vive selon les circonstances, se conserve toujours au fond de l'ame, prête à éclôre au moindre signal. Les hommes qui rient à toute force, sans besoin & sans réfléxion, n'ont pas même le coloris de la félicité. Ah ! que ne puis-je ouvrir ici le cœur du Sage, ce sanctuaire où régnent la candeur & la paix ! Vous verriez, que toujours bien avec lui-même, il n'a point d'instant qui trahisse sa sérénité : vous verriez qu'au moment de ses plus grandes occupations, il ne perd point l'idée de son bonheur ; que malgré l'épuisement de son esprit, il goûte le plaisir de penser avec une espéce de sensualité : vous verriez que, toujours au-dessus de l'Univers, &

au-dessous de l'orgueil, il défie tous les revers de pouvoir le troubler ; qu'il sait se multiplier lorsqu'il est seul, & s'isoler lorsqu'il se trouve en compagnie, rire enfin avec lui-même bien mieux qu'on ne rit au spectacle & au bal.

Il semble qu'Horace avoit entrevu cette gaieté philosophique, lorsqu'il a dit que le Sage verroit sans pâlir l'Univers s'écrouler. L'ame des vrais Philosophes est un firmament qui ne presente de toutes parts qu'une aimable clarté, tandis que la joie des libertins comme ces lumiéres boréales qui brillent & s'éteignent tout-à-coup, ne laisse à sa suite qu'une affreuse obscurité. La mauvaise conscience reprend ses droits, & les remords se hâtent de succéder à la dissipation qui sembloit devoir toujours durer. Les sens de l'homme profane sont trop distraits pour lui laisser le tems de goûter aucune satisfaction.

Je vais passer pour un écrivain à paradoxes, si j'avance que les anciens Philosophes n'eurent point la gaieté philosophique dont je viens de parler ; mais n'importe, pourvu que je dise la vérité. Oui, Démocrite lui-même,

ce sage bizarre, ne fut, malgré ses ris continuels, qu'un fantôme de gaieté : il ne rioit que par orgueil & pour se faire une réputation d'un genre singulier, & il ne faut rire que par délassement & sans passion. D'ailleurs, la religion des Payens n'ayant point cette base que nous trouvons dans la nôtre, ils ne purent sentir certaines joies que nous éprouvons, parce que le cœur ne s'ouvre réellement que pour la vérité : on sent que sa capacité n'est pas remplie, si-tôt qu'on se repose ailleurs que dans le vrai Dieu. Cette remarque ne vient point ici d'une affectation pour la moralité : mais elle est amenée tout naturellement par le sujet. On pourra contredire ce que j'avance, si l'on ne fait que me lire ; mais on avouera que j'ai raison, si l'on se sonde & si l'on s'interroge.

En effet, toute gaieté qui ne porte point sur la Religion doit être nécessairement mobile, & conséquemment toujours prête à s'évanouir. Les honneurs finissent, les plaisirs s'usent ; les fortunes se renversent, les amitiés se rompent, les passions s'épuisent, les sociétés se brouillent, les fêtes se passent, la jeunesse

s'enfuit, la ſanté s'altére, & conſéquemment on ne peut être réellement gai ſi l'on n'a pas d'autres points d'apui que ces étais. L'ame n'étant ni terreſtre ni mortelle, doit néceſſairement, pour être heureuſe, rechercher des plaiſirs qui lui ſoient analogues. Telle eſt la joie que nous voulons déſigner, & que nous avons uniquement en vue dans tout cet ouvrage; nous prions nos Lecteurs de vouloir s'en ſouvenir.

CHAPITRE IV.

La Gaieté s'accorde parfaitement avec la Vertu.

LE monde eſt quelque choſe de bien bizarre, & de bien inconſéquent; il ne peut ſouffrir la vertu lorſqu'elle paroît auſtére, il ſe ſcandaliſe lorſqu'elle rit. Si l'on ſe décidoit par principe, on ſauroit que ſelon l'Ecriture, la triſteſſe n'opére rien de bon: qu'on n'eſt heureux qu'autant qu'on participe à cette philoſophie chrétienne qui charme l'eſprit & le cœur, qu'à chaque jour ſuffit ſa peine; & qu'il faut ſans ceſſe ſe réjouir dans le Seigneur.

Si nous fixons ces hommes vénérables dont la cendre vit ſur les autels, avec quelle ardeur ne faiſoient-ils pas éclater cette ſatisfaction vive & pure que l'hypocriſie ne peut imiter, & qui ſupoſe néceſſairement un cœur droit & tranquille! Ils portoient un air de ſérénité juſques ſur les échafauds, au point que les tyrans en étoient dé-

ſeſpérés, & qu'ils s'efforçoient de faire rider des viſages où l'image du ciel paroiſſoit empreinte.

Le ſuprême Légiſlateur daigna employer quelquefois l'ironie, manger avec les Publicains, aſſiſter aux noces, ſe plaire dans la compagnie du Diſciple bien aimé; & jamais il ne condamna les Symphoniſtes qui ſe trouvérent chez les morts qu'il reſſuſcita. L'Apôtre ne ceſſe de crier qu'il faut ſe réjouir chrétiennement, rire avec ceux qui rient, & être ſage avec ſobriété. Un Auteur célébre dit que Jean-Baptiſte jouoit dans les deſerts avec les ſerpens; & la tradition nous aprend que Jean l'Evangéliſte s'amuſoit avec une perdrix. Saint Jérôme badine ſouvent dans ſes lettres; ſaint Auguſtin a compoſé un Traité ſur la Muſique, & ſur l'Amitié; & pluſieurs Saints prirent plaiſir à la poéſie. Les Peres des deſerts s'occupoient à faire des corbeilles, & à aprivoiſer des animaux; & on lit dans l'hiſtoire Eccléſiaſtique, que ſaint Paulin, Evêque de Nole, reriré à cinq cens pas de la Ville, s'apelloit en riant le concierge d'une petite Egliſe, & que tous les ans il travailloit un poëme à ſon honneur.

neur. Rien n'eſt plus agréable à lire que les refus de ſaint Grégoire de Nazianze, lorſqu'il ne voulut pas accepter l'évêché de Saſime : il écrit à Baſile, que ce Diocèſe n'eſt qu'un paſſage habité de gens ramaſſés, plein de bruit & de miſére, ſans eau, ſans verdure, ſans aucun agrément ; & qu'il ne ſe preſſe pas d'y aller, parce que ſa plus grande affaire eſt de n'en point avoir & de ſe repoſer.

Il n'y a point d'Ordre religieux, quelqu'auſtére qu'on le ſupoſe, qui n'ait des heures de récréation, & les Chartreux mêmes, ces ſolitaires ſi édifians, qui n'eurent jamais beſoin de réforme, ont leurs jours *d'eſpaciment*. On ſait que l'Ange de l'Ecole rioit avec ſes condiſciples, qu'il s'amuſoit à voir les expériences de Phyſique & de chymie que faiſoit ſon maître Albert ; qu'enfin ſaint François de Sales lui-même jouoit quelquefois ſa petite partie : & tout cela ſe combine très-fort avec la vertu. Boſſuet ne craint pas d'avancer dans l'oraiſon funèbre de la Reine d'Angleterre, qu'*elle fut douce, familiére, & agréable*. Il n'y a que le cagotiſme à qui ces traits déplaiſent, parce qu'il ne conſiſte que dans la bi-

zarrerie & dans la mauvaise humeur.

Le célébre Lami, en peignant une communauté de dignes Ecclésiastiques, dit qu'il n'y a rien de plus à craindre, parmi les personnes qui vivent ensemble, que la mélancolie, & qu'un Supérieur doit travailler à entretenir la gaieté, qu'on peut apeller *la fille de la charité*. Mais qu'avons-nous besoin de ces exemples? Ne sentons-nous pas en nous-mêmes que la bonne conscience engendre la véritable joie, & que la sérénité désigne une ame tranquille & à l'abri des remords? D'ailleurs, comment la vertu ne sympathiseroit-elle pas avec la gaieté, puisque c'est une perfection de savoir triompher des chagrins, & de prendre un air riant lorsque les maux paroissent devoir nous accabler?

On ne persuadera jamais la sagesse aux hommes, si on n'a soin de la presenter sous un aspect aimable. On s'effarouche à la vue de ces fronts austéres qui annoncent l'humeur; de sorte que la piété, même pour ses propres intérêts, doit se faire toute à tous, & gagner les cœurs. Saint Paul dit qu'il étoit redevable aux foux mêmes, & par conséquent il se modifioit en quel-

que forte selon leur génie, lorsqu'il vouloit les ramener à la vérité. Loin d'ici ces airs sombres & farouches qu'on prend pour l'image de la sagesse : ce sont ces fantômes de vertu qui ont rendu la vertu même ridicule, qui ont souvent empêché des milliers de jeunes gens de se convertir, & qui ont fait des cloîtres, pour bien du monde, un séjour de tristesse & d'horreur. La gaieté inspire de la confiance ; c'est la clef qui ouvre les cœurs, l'aimant qui attire les esprits, le rayon qui dissipe les brouillards.

Mais pour bien sçavoir si la gaieté s'accorde réellement avec la vertu, voyons quelle est donc cette vertu dont tout le monde parle, & que presque personne ne connoît. Le Paganisme, qui ne fit que l'entrevoir à travers l'orgueil qui le dominoit, révéra son ombre comme le bien le plus précieux ; & le Christianisme, qui la possède en propriété, nous la représente comme l'élément des ames, & comme l'empreinte de la Divinité même. Ses pensées sont saintes, ses desirs chastes, ses sentimens sublimes, ses idées célestes ; elle n'enseigne & ne respire que l'amour de Dieu, l'abné-

gation de nous-mêmes, le salut du prochain : ferme sans rigueur, humble sans bassesse, généreuse sans ostentation, magnifique sans faste, tendre sans foiblesse, douce sans fadeur, elle prend toutes les formes de la charité, & sçait plaire à ses ennemis même. La bienséance la précéde, la dignité l'accompagne, la félicité la suit : point d'obstacles dont elle ne triomphe, ou par sa prudence ou par sa résignation ; point d'événemens dont elle ne se fasse un mérite ou par sa tempérance, ou par sa foi ; point de pleurs qu'elle n'essuie, ou par ses largesses, ou par ses discours ; point de bonnes œuvres qu'elle ne pratique, & par devoir & par amour : en un mot, la vertu, toute aux hommes & toute à Dieu, édifie sur la terre & régne dans le ciel. Son commerce n'a rien que de gracieux, & son langage rien que d'insinuant : elle sçait qu'elle émane d'un Législateur dont le joug est doux & le fardeau leger, & elle s'étudie à ne montrer que de la douceur ; elle sçait que la vérité éternelle déteste les cœurs doubles, & elle ne connoît d'expression que la sincérité ; elle sçait que la loi ne recommande que la bonne conscience & le

calme des passions, & elle est toujours riante & tranquille.

Qui doute, après ce tableau, que la gaieté ne soit la compagne inséparable de la vertu, & qu'elle ne lui serve à gagner les cœurs & à s'insinuer? Eh! comment la vertu ne seroit-elle pas gaie, elle qui ne craint que Dieu, qui s'accommode à tous les tems, à tous les lieux, à toutes les situations; qui déteste les vices sans jamais haïr les personnes; qui n'oublie que les injures; qui goûte essentiellement le plaisir d'obliger; qui ne trouve dans son sein que des motifs de patience & de charité; qui jouit du plus grand bonheur de cette vie, & qui espére fermement l'éternelle félicité.

C'est donc un malheur lorsqu'une personne vertueuse, triste par caractére ou par tempérament, n'a pas le courage de dissiper son humeur sombre & mélancolique; car alors on l'évite, & ses discours n'ont que de l'austérité ou de la pédanterie. On ne réussit dans l'art de persuader, qu'autant qu'on s'annonce avec un air doux & gracieux. Si le front ou les yeux désignent le chagrin & l'humeur, les cœurs se resserrent, & les esprits ne veulent

point acquieſcer. Tous les corps deſirent avoir un chef affable, & d'une phyſionomie riante : l'expérience même nous démontre qu'il n'y a que ces ſortes de perſonnes qui réuſſiſſent dans l'art de gouverner. On craint de leur déplaire, on ſe laiſſe gagner par leurs façons, de ſorte qu'elles viennent à bout de faire tout ce qu'elles veulent, ſans paroître rien vouloir : ainſi une belle journée nous entraîne comme malgré nous à la promenade, & nous ſéduit par ſa ſérénité.

Ajoutons que les perſonnes gaies étant, pour l'ordinaire, moins difficiles & moins intéreſſées, ont le commandement plus doux. Les hommes auſtéres tourmentent ceux qui les aprochent, & ſont d'une éxactitude qui va juſqu'à la minutie. Une gaieté ſoutenue dénote preſque toujours un bon caractére ; c'eſt l'ame qui ſe dévoile, lorſque des ris naturels épanouiſſent le viſage. J'ai remarqué que l'harmonie étoit parfaite parmi les époux qui avoient une humeur enjouée, & que tout maître qui ſçavoit rire, trouvoit des domeſtiques affectionnés. D'ailleurs ſi rien n'eſt plus contraire à la vertu que l'orgueil, on peut dire que

la gaieté se rencontre rarement chez un homme fier. Entrez dans un cercle, & vous verrez que la personne qui vous accueille & qui vous parle plus volontiers, est la personne la plus gaie. L'illustre Vauvenargue, que je ne cesse de regretter, dit le contraire dans son excellent ouvrage de l'*Introduction à l'Esprit humain*, où il soutient que les personnes enjouées sont plus vaines que les autres; mais il ne prétendoit pas être infaillible. L'expérience vient à mon secours, & je n'ai besoin que de son autorité dans une affaire qui est toute de son ressort. La vanité ne dureroit pas longtems, si elle n'avoit le sérieux pour apui.

Ceux qui ont pensé que la gaieté contrastoit avec la vertu, n'ont connu ni l'une ni l'autre; non-seulement on peut rire sans blesser la sagesse, mais encore plaisanter. Platon, Diogène, Socrate, n'ont pas fait difficulté de badiner, & leurs historiens n'ont pas crû ternir leur mémoire en raportant ces anecdotes. Mais citons des hommes plus vénérables. François d'assise, ce saint si mortifié, qu'on propose comme le modèle de

la plus auſtére pénitence, ne contrefit-il pas, au milieu d'un chapitre, Frere Elie, Général de ſon ordre, de maniére à exciter les ris de tous les aſſiſtans? N'avons-nous pas vu Benoît XIV, ce Pontife chéri de toutes les nations, & dont les mœurs furent toujours irréprochables, tenir les propos les plus plaiſans, & s'égayer au milieu des converſations les plus ſérieuſes? Rome répéte encore ſes bons mots comme les ſaillies d'un eſprit qui ſçavoit allier la religion avec l'aménité, & rendre la vertu autant aimable qu'intéreſſante.

Je ſçais que cette dévotion qui ne s'annonce jamais qu'avec des yeux larmoyans, une tête panchée, un ton langoureux, n'aprouvera pas ces exemples; mais cette dévotion eſt-elle la vertu; ou plutôt n'eſt-elle pas cette hypocriſie que le Sauveur condamne, lorſqu'il nous ordonne de nous parfumer & de nous laver, crainte d'avoir le viſage trop abattu, & d'afficher la pénitence? Il y a un fantôme de piété, & qui en impoſe à bien d'honnêtes gens dont l'eſprit ſimple ne ſçauroit démêler l'impoſture. Les ſcandales pris legérement viennent de cet-

te

te mépriſe ; car il ſuffit aux yeux de certaines perſonnes de tourner un mauvais ſermon en ridicule, pour être regardé comme un homme ſans religion. On ignore que la vérité n'a pas beſoin de fables pour ſe ſoutenir, & même qu'elle les réprouve. Ainſi *le Dom Quichotte des Prédicateurs*, cette critique ingénieuſe qui vient de paroître en Eſpagne, irrite & ſcandaliſe les ſots au lieu de les inſtruire & de les corriger. Ainſi la ſatyre du célébre Maſcaron, Evêque d'Agen, ſur le même ſujet, fut autrefois très-mal reçue, & preſque taxée d'héréſie. Cependant, comme dit admirablement M. Fleury dans ſes diſcours ſur l'hiſtoire Eccléſiaſtique, » qu'importe à » la religion que ſaint Jacques ne ſoit » jamais allé en Eſpagne, ni ſainte » Madeleine en Provence, & qu'on » doute de l'hiſtoire de ſaint Grégoi» re, ainſi que de ſainte Margueri» te? « Mais nous aimons les fables, au point qu'un bon Capucin crie à l'impiété, ſi l'on ne croit pas toutes les légendes de ſon ordre, ou ſi l'on oſe dire le moindre mot contre l'élégance de ſon habit.

Rien n'eſt plus néceſſaire aux hom-

mes que de leur montrer la Religion en grand, c'eſt-à-dire dégagée des minuties dont la *bigoterie* la ſurcharge. Quand on rit des fables que l'Egliſe réprouve, & de ces pratiques ridicules qui ne ſont que le fruit de la ſuperſtition & de l'ignorance, on fait voir que la piété conſiſte dans la vérité, que la Religion n'a beſoin que d'elle-même pour ſe ſoutenir, & que les abus ne furent jamais l'objet de ſa vénération. La raillerie peut être quelquefois le langage de la vertu. Nous liſons dans la genèſe, que Dieu dit, après le péché du premier homme : *voilà donc Adam devenu ſemblable à nous!* Et d'ailleurs ne ſait-on pas que le Sauveur du monde expoſoit à la dériſion publique les pratiques des Phariſiens, quoiqu'il ordonnât de reſpecter leur autorité? On peut donc, ſans bleſſer la religion, ſe moquer de certains uſages & de certaines affectations qu'elle rejette ; & c'eſt ſouvent le moyen de ramener à la vérité les hérétiques & les libertins, eux qui croyent que nous révérons les choſes les plus puériles & les plus apocryphes.

Ajoutons qu'il n'y a que les perſonnes vertueuſes qui éprouvent une vraie

satisfaction. Justes de tous les tems, paroissez ici, & venez produire à nos yeux ces plaisirs ineffables & purs, que toute la grandeur & tout l'or ne pourront jamais procurer. N'est-il pas vrai que votre conscience tranquille & timorée fut la source de ces ris innocens qui annonçoient la candeur & la paix? N'est-il pas vrai que vous trouvâtes en vous-mêmes cette félicité que le monde ne cesse de chercher & ne rencontre jamais? N'est-il pas vrai que, toujours sereins, toujours joyeux, vous ne connûtes ni les chagrins de l'infortune, ni les dégoûts de l'ennui?

Ah! quand la vertu pénétre un cœur, & qu'elle s'en rend souveraine, l'ame se dilate, les sens s'épurent & le visage n'offre rien que de riant. Ainsi l'on aperçoit un bouton de rose s'ouvrir aux premiers rayons du soleil, & charmer la vue par l'arrangement de ses feuilles & par la vivacité de ses couleurs. Jamais l'humeur ne sert de régle ni de conseil à l'homme vertueux; s'il paroît quelquefois moins ouvert, c'est qu'alors il rentre en lui-même pour aller puiser ces sentimens de douceur & de générosité qui le rendent cher à tout le monde: il ne connoît de trouble

que celui des orages ; & encore, au milieu des plus fortes tempêtes, conserve-t'il sa sérénité.

Les justes ont leurs larmes, me dira-t'on, & l'écriture parle souvent de leurs gémissemens ; oui, j'en conviens, mais quelles larmes ? des larmes qui portent avec elles les consolations les plus délicieuses ; des larmes qui ne sont connues que de Dieu, & qui ne viennent jamais affliger la société que lorsque la charité éxige des actes de tendresse & de compassion ; des larmes que l'espérance essuye à mesure qu'elles se répandent : des larmes qui sont suivies d'une moisson de gloire, & qui ne coulent qu'en rejaillissant pour la vie éternelle ; des larmes enfin qui éteignent le feu dévorant des passions, & qui rendent l'ame beaucoup plus chaste & plus lucide.

O charmante vertu ! car c'est toujours sous ces traits que vous vous annoncez ; comment ne seriez-vous pas compagne de la gaieté, puisque la véritable joie est un don de l'Esprit Saint, puisque Dieu promet des consolations infinies à ceux qui le servent fidèlement, puisqu'il nous déclare que son joug est doux & leger, & qu'il aime

ceux qui font l'aumône gaiement. On ne nous repreſente les chérubins & les bienheureux avec un air riant, que parce qu'on ſait combien la vertu répand de charmes ſur ſes viſages ; & l'Egliſe n'a des jours d'allegreſſe & des cantiques de joie, que parce qu'il nous eſt ordonné de nous réjouir dans le Seigneur.

Les Turcs, ſi l'on peut les citer ici, prient Dieu, lorſqu'ils voyagent, de les préſerver de la rencontre des perſonnes triſtes & abattues ; & c'eſt une priére ſage qui ſe trouve dans leur Alcoran. Mais au lieu de produire l'ouvrage du menſonge, ouvrons les livres ſaints ; mille paſſages divers de l'Eccléſiaſte & de la Sageſſe, comdamnent la triſteſſe : & il faut avouer qu'elle eſt ſouvent une dangereuſe tentation ; elle répand une amertume qui engourdit l'homme ſur ſes devoirs, & qui le conduit inſenſiblement au découragement ou au deſeſpoir. Il n'y a point de perſonnes qui ſuportent plus difficilement la ſolitude que celles qui ſont triſtes. La gaieté ſoutient, diſſipe les mauvaiſes penſées, & fait trouver du plaiſir juſques dans les choſes les plus indifférentes ; elle ſait remplacer le

commerce des hommes, ou par le chant d'un oiseau, ou par la vue d'une fleur, ou par la promenade, ou par quelqu'agréable travail. » On accuse la » dévotion, dit M. Fleury dans son » traité sur les études, de rendre les » gens tristes, parce qu'on voit en » effet beaucoup de ceux qui passent » pour dévots, être chagrins, critiques & plaintifs; mais rien n'est » plus éloigné de l'esprit du Christianisme : c'est un esprit de douceur » & de joie; & la mélancolie est comptée parmi les plus anciens spirituels, » entre les sept ou huit sources de » tous les péchés, comme la gourmandise & l'impureté » D'ailleurs ne voyons-nous pas qu'on ne plaît aux hommes que par un air riant, & que la sagesse ne croit pas faire un plus grand éloge du juste, *qu'en le qualifiant de chéri de Dieu & des hommes ?*

CHAPITRE V.

La Gaieté eſt l'ame de la ſociété.

TOute la nature nous invite aux douceurs de la ſociété ; les oiſeaux ſe recherchent, les abeilles ſe raſſemblent, les arbres s'entrelacent, les fleuves vont s'unir à la mer, & l'harmonie de l'Univers ne ſe ſoutient que par une attraction qui doit être une image de la nôtre : mais ſi la gaieté ne régne dans cet innocent commerce, tout change de face. Au lieu d'un agréable printems qui ranime les objets & qui les vivifie, ce n'eſt plus qu'une ſaiſon lugubre qui interrompt le cours des riviéres, qui ſuſpend le ramage des oiſeaux, qui dépouille les prés de leur verdure, & les parterres de leurs fleurs. Ainſi notre imagination ſe refroidit, notre cœur ſe reſſerre, notre ame s'engourdit ſi une certaine joie, qu'on peut apeller le reſſort des penſées, ne vient nous rapeller à nous-mêmes & aux autres, & en quelque ſorte nous rajeunir.

Si, pour goûter les charmes de la ſociété, il ne s'agiſſoit que de ſe réu-

nir & de se regarder, les Anglois se roient certainement les hommes les plus sociables ; car, en quelque pays qu'ils se trouvent, ils ne manquent pas de se rassembler, au point qu'ils ne voyagent que pour voir des Anglois ; mais il est un esprit, un langage, un ton, & même un air, qui constituent l'aimable compagnie, & que la gaieté philosophique peut seule inspirer. On s'anéantit dans la plûpart des cercles, parce que trop de passions & d'intérêts empêchent les esprits de se produire & de se développer. Les uns auroient honte de se montrer à découvert, & les autres craignent de se compromettre ; chacun, concentré en lui-même, ne laisse échaper que des mots stériles, qui n'instruisent, ni ne réjouissent. Il est vrai qu'un homme sagement gai ne se livre pas indifféremment. Le monde, assemblage bizarre d'opinions & de préjugés, éxige beaucoup de discernement & de discrétion. Il est très-facile, quoiqu'en tenant les mêmes discours, de passer pour enjoué dans une compagnie, & pour fou dans une autre. Le grand art consiste à se mettre à l'unisson des personnes qu'on fréquente, & à ne laisser apercevoir

de gaieté qu'autant qu'il en faut pour développer son caractére, sans cependant rougir d'une disposition d'ame que tout homme sensé regardera comme un mérite.

Les hommes ne sont réellement sociables qu'autant qu'ils sont gais. Si l'on dépouilloit les Français de leur aménité, on ne respireroit plus dans leur compagnie cet air de franchise qui leur est si naturel. Il faut les voir à la ville & à la campagne, les suivre dans les détails de la vie, dans leurs promenades, dans leurs entretiens, dans leurs jeux, pour avouer que rien ne contribue mieux que la gaieté aux agrémens de la société; ils se consolent de leurs chagrins par une chansonnette, ressource plus heureuse qu'on ne s'imagine, & dont on ne se moque que parce qu'on n'en connoît pas le prix. Paris n'est préférable à Londres, au Grand-Caire, à Pekin, à toutes les villes de l'Univers, que parce que ses habitans sont plus gais, & savent répandre des agrémens jusques sur la moindre bagatelle. C'est bien moins l'intérêt (car les Français ne sont pas intéressés) que l'envie de se réjouir, qui les engage à imaginer

des modes, à produire chaque jour des brochures, & à se faire continuellement un spectacle réjouissant de tout ce qu'ils entendent & de ce qu'ils voyent. On ne trouve que chez eux des promenades gracieuses, où les visages s'épanouissent ainsi que les fleurs, & où les esprits philosophent même en badinant. Au moindre rayon qui paroît, même dans la saison la plus rude, on voit un essaim de gens de tout âge & de tout état venir y ranimer leur gaieté, & répondre avec empressement à l'invitation que semble leur faire un beau jour.

Je sais que les étrangers ont souvent qualifié cette gaieté de frivolité ; mais les François en sont bien vengés, en les voyant eux-mêmes s'efforcer de les imiter. Chaque étranger fait ses délices de voyager en France, & ne s'en arrache qu'avec le desir d'y revenir. Il est bon de lire à ce sujet une Lettre sur la Gaieté Française, qu'on vient de donner au public, & que je ne connois que par les Journaux.

Si je pouvois reproduire ici ces conversations naturelles, mais amusantes, ces repas simples, mais joyeux ; ces

promenades retirées, mais agréables, je ferois voir que la gaieté, l'ame de tous ces plaisirs, engendre une véritable satisfaction. Elle s'annonce au milieu d'un cercle sérieux, comme le soleil dans une journée d'hiver ; & après en avoir dissipé les brouillards, elle jouit des charmes qu'elle a produits. On ne voit à sa suite, ni la médisance, ni la calomnie, ces monstres qui désolent les sociétés, parce que, toujours sans malice, elle ne raille jamais pour offenser. C'est par cette raison qu'on recherche les personnes gaies, & qu'on se fait une fête de les entendre & de les voir. Arrivent-elles, les visages se dérident, & chacun s'empresse à respirer une satisfaction qu'on sent nécessaire.

Charmante gaieté, vous qui n'êtes ni folle ni indiscréte, vous sans qui les Souverains mêmes n'ont ni agrément ni consolation, vous qui naissez du fond du cœur, emparez-vous des esprits, & nous n'aurons besoin ni de bals, ni d'efforts pour nous réjouir. Ce n'est en effet que l'ennui qui a imaginé ces assemblées superbes & confuses, où l'on travaille inutilement à fixer le plaisir, & où l'on se donne

rendez-vous pour se distraire de soi-même & pour s'oublier. Cela est si vrai, qu'on ne peut rien voir d'aussi triste que ces bals solemnels où l'on prie gravement toute une ville à venir tel jour se faire voir. Le plaisir, qui consiste presque entiérement dans les préparatifs, est déja passé lorsqu'on arrive : on regarde, on court ; & après avoir inutilement cherché dans la foule une gaieté qui n'y est pas, on sort dupe de son imagination, & charmé de se retrouver chez soi. Un violon pris à la hâte, un nombre de villageois rassemblés tout-à-coup, une danse sans préparation & sans art ; voilà les fêtes où la gaieté se trouve à l'aise, où elle se dévelope, où elle agit. Tout ce qui tient à l'étiquette & à la grandeur, n'est que gêne & dégoût. Le crystal des eaux, l'ombre des buissons, la verdure des prairies, inspirent bien mieux la joie que la vue des glaces, des tableaux & des lambris dorés.

Il n'y a dans les sociétés qu'un ton monotone, & qu'un air embarrassé, lorsque la gaieté naturelle n'y régne pas. On n'y débite des nouvelles agréables que très-désagréablement, & on

n'y converſe que de maniére à endormir. La bonne humeur ſuplée à l'eſprit, & vaut beaucoup mieux que ce ſavoir préſomptueux qui humilie les autres, & qui ne s'occupe que de choſes relevées. C'eſt un art de parler ſans rien dire, & on ne peut l'acquérir qu'en s'égayant.

La converſation a ſes régles, & elles éxigent qu'on méle l'agréable à l'utile : mais que ces préceptes ſont mal obſervés ! On ne rit que d'une maniére forcée, tandis que la nature devroit être notre premier maître dans la façon de nous réjouir. Le Paradis Terreſtre nous offre l'image de la vraie ſociété. Adam & Eve, dans une harmonie qui retraçoit celle de l'Univers, n'avoient que des paroles avouées par le cœur, & goûtoient l'avantage d'unir la douceur de leur voix au bruit des zéphirs, & à celui des eaux. Que j'aime à m'égarer en idée dans les agréables boſquets où les premiers humains, pénétrés de cette joie pure & ſainte qu'engendre la vertu, ſavouroient ſans inquiétude & ſans remords l'heureux plaiſir de ſe communiquer leurs deſirs & leurs penſées ! Ils trouvoient juſques dans la moindre feuille l'oc-

l'occaſion de diſcourir agréablement, & de reconnoître cette ſageſſe infinie, qui, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, joue au milieu de cet Univers, & transforme la pouſſiére en fleurs. Voilà ce que nous devons imiter autant qu'il eſt poſſible, ſi nous voulons éprouver cette gaieté délicieuſe qui fait le bonheur de la vie.

Quelle différence entre cette maniére de vivre & celle des perſonnes taciturnes, qui toujours mécontentes des autres, & ſouvent d'elles-mêmes, voudroient exterminer les ris, & ne daignent pas prendre la peine de parler, ſi-tôt que quelqu'un leur déplaît! Voyez cette femme de qualité qui fronce le ſourcil, qui ne s'exprime qu'en grondant, qui ſemble régenter l'Univers, & qui d'un ton impérieux décide des queſtions qu'elle n'entend pas : elle ne doit qu'à ſon rang les égards qu'on paroît avoir pour ſa perſonne; tandis que les femmes qui prennent les tons de la ſociété, & qui devinent en quelque ſorte les penſées pour les faire valoir, deviennent un objet d'admiration.

Quel eſt ce prétendu Philoſophe qui ne lance que des regards ſiniſtres

& dédaigneux, qui, par sa morgue, ferme la bouche à quiconque l'envisage, qui paroît se creuser lui-même pour en tirer des noirceurs contre ses freres, qui trouve des impromptu malins au fond d'un verre où petille le champagne, qui enfin s'aplaudit de sa méchanceté, comme les autres de leur bon esprit? Il est un original qu'on évite, un être qu'on croit moins un homme qu'un tigre, tandis que ce sage aux yeux doux, au front serein, persuade, enchante, & rend tout le monde de son avis, presqu'avant d'avoir parlé. Ainsi l'esprit de société n'a que des dehors rians, & il ne se montre que sur ces physionomies ouvertes qui paroissent les antagonistes du chagrin & de l'humeur.

L'ennui, ce cruel fléau, ou plutôt l'engourdissement des ames, & qu'on ne peut concevoir tel qu'il est, parce qu'il n'est rien, endormiroit toutes les sociétés, si la bonne humeur ne s'empressoit à le dissiper. J'avoue qu'il y a des compagnies où il paroît inutile de faire la moindre dépense d'esprit, & où l'on n'a pas même le courage de dire un seul mot; mais tout homme gai par besoin & par réflexion,

fait tirer parti de toutes les sociétés, & toujours avec une décence convenable à l'âge & à l'état. Un Ecclésiastique, par exemple, doit avoir une gaieté plus modérée qu'un séculier ; & un ministre ne peut rire avec la même liberté qu'une personne privée : quoique l'un & l'autre se rendent ridicules, s'ils affichent un certain sérieux que les stupides prennent pour de la dignité. L'air riant sied dans tous les états ; c'est le meilleur présent qu'on puisse offrir à la société : la Providence ne nous a réunis ni pour nous attrister, ni pour nous ennuyer, mais pour jouir des douceurs de la conversation & de l'amitié.

Il y a deux sortes de sociétés dans l'Univers ; une qu'on peut apeller particuliére, & l'autre universelle. La premiére se forme en nous, lorsque donnant carriére à nos pensées, nous nous amusons par le secours de la mémoire & de l'imagination ; la seconde, lorsque nous produisant au-dehors, nous nous divulguons nous-mêmes, & nous devenons en quelque sorte diaphanes. Quiconque ne connoît pas cette double société, ou n'en fait pas user alternativement, se prive du plus grand

grand bonheur de la vie. La parole & la pensée sont deux liens qui attachent l'homme à lui-même, & aux autres, & que la gaieté nous rend également précieux. Il est autant agréable qu'utile d'ébaucher en soi ce qu'on doit dire & de n'exprimer que ce qu'on a déja senti. Une ame naturellement philosophe conçoit les choses avec précision, & les rend avec agrément.

Peu de personnes connoissent l'esprit de société, cet esprit qui, toujours complaisant & jamais rampant, se modifie selon les lieux & les tems, étudie les caractéres & les conditions. Le monde n'est qu'un mêlange bizarre d'ignorance & de savoir, de lenteur & de vivacité, de mensonge & de vérité, de bassesse & d'orgueil, d'humeur & de gaieté; & il faut se soutenir entre ces écueils sans se heurter : on ne se recherche que par désœuvrement, on ne s'observe que par malignité, on ne joue que par cupidité, on ne s'aime enfin que par intérêt; mais lorsqu'on est sociable, on n'a que des motifs raisonnables & sublimes dans tout ce qu'on projette, & ce qu'on fait.

Toutes les ames répandues dans cet Univers doivent, pour ainsi dire, faire

masse par leur étroite union : mais soit la bizarrerie des modes & des goûts, soit la diversité des religions, soit enfin la force des préjugés ; chacun ne tient qu'à lui-même, ou plutôt qu'à ses passions. L'humeur, ce poison caustique ou lent, qui nous irrite ou qui nous mine, ronge les esprits & les cœurs, de maniére à déranger toute la symétrie des sociétés. Malheureux fruit de la bile & du sang, souvent du caractére, elle se fâche, elle gronde, elle s'attriste sans savoir ni comment ni pourquoi, à moins que la gaieté ne vienne la tempérer ou la réprimer ; car ce sont ses charmes qui corrigent l'humeur, dont l'impression a les suites les plus funestes. Il n'y a personne qui aime à vivre avec ceux qui sont dominés par l'humeur. L'homme aimable, dit l'Ecriture, est né pour la société.

Oh ! combien n'est-il par charmant de voir une compagnie raisonnablement enjouée, où les sentimens le disputent aux saillies, & où les propos, enfans d'une honnête liberté, intéressent autant qu'ils réjouissent. C'est alors qu'on se dévelope, qu'on se communique, & qu'on paroit n'avoir qu'un cœur & qu'une ame. Ah ! s'il étoit

possible de se transporter dans tous les endroits où régne une gaieté décente, on croiroit voir revivre l'âge d'or, & l'on respiroit un air plus suave que la douceur du printems.

Si l'on n'est pas du même avis, on se le dit sans aigreur & sans présomption. Les querelles, les cabales, les raports, ne trouvent place que dans les cœurs livrés à l'inquiétude ou à la mélancolie. Il arrive tous les jours qu'un esprit gai tourne en plaisanterie des reproches, & même des injures, & trouve le moyen, par cet innocent stratagême, d'empêcher des mésintelligences & des divisions. Les tons de la gaieté, comme ces sons moëlleux que forme une musique italienne, ravissent l'ame, & la rendent toute autre qu'elle n'étoit.

La société n'étant ni l'effet du caprice, ni l'affaire d'un moment, on languit, si le plaisir de se voir & de se retrouver ne s'annonce pas sur les visages; & c'est par cette raison que ces soupers affichés & presque toujours composés de personnes qui ne s'aiment ni ne se connoissent, ne causent ordinairement que l'ennui. Après avoir débuté par jouer tristement un *brelan* ou un *tri*,

on s'asied au milieu de personnes qui ont un air indifférent, & l'on cause sans intérêt, comme on mange sans apétit, jusqu'à ce qu'on rentre chez soi, pour aller dormir dans un tems où tout le monde se réveille. Si quelque bel esprit s'efforce d'animer les convives, il ne fait rire que par complaisance : tout homme qui veut dominer, humilie.

Il n'apartenoit qu'à nos peres, bien moins raffinés que nous, de former des coteries sans fard & sans ennui. Alors la joie & la cordialité réunissoient toutes les familles, parce qu'on connoissoit encore la candeur. Leurs repas, il est vrai, n'offroient ni cette cérémonieuse symétrie, ni ces ragoûts recherchés qui brillent sur nos tables ; mais une gaieté naturelle dévelopoit les cœurs, de sorte que, malgré toutes nos saillies, il nous est impossible d'imiter leurs chansons. En voulant trop subtiliser, on dépouille les pensées d'une certaine naïveté qui est leur séve & leur vertu : ainsi la nature perd souvent ses plus beaux agrémens en l'assujettissant trop à l'art. Ce n'est pas le bel esprit qu'on doit desirer dans la société, mais le bon esprit : l'un fait payer l'intérêt de ses bons mots par

des caprices, par des airs de mépris, & souvent par des traits de malignité, tandis que l'autre ne s'étudie qu'à prendre tous les tons qu'on veut, & à plaire à tout le monde.

La société doit être une sphére qui tourne tranquillement sur son axe, & nous en avons fait un tourbillon, où l'on ne peut plus apercevoir ni ordre ni raison. L'étourderie, la suffisance, la frivolité, le libertinage, l'incrédulité, tout s'y mêle indifféremment, au point que, si cela dure, les sages n'oseront plus ni rire ni parler. Tant qu'on n'éprouvera point cette joie vive & pure qui est le fruit de la bonne conscience, on n'aura que des conversations discordantes, & les hommes ne feront que profaner leur éxistence, ou l'oublier. Le commerce de la vie, autrement cette union réciproque qui doit régner entre les hommes qui sont freres, veut qu'on se visite avec cordialité, qu'on se parle avec douceur, qu'on s'égaie avec sagesse. Il faut, jusques dans la probité même, une certaine aménité qui en corrige la rigueur; autrement on ne paroît honnête homme que par tempérament ou par humeur.

Enfin la gaieté eſt ſi eſſentielle, qu'elle trouve ſa place juſques dans une maiſon de deuil. Mille fois on a vu des perſonnes affligées ſuſpendre leur douleur pour rire avec ceux qui avoient une converſation enjouée. Ainſi David par ſa harpe, diſſipoit le malin eſprit qui poſſédoit Saül; ainſi le ſon des inſtrumens vient à bout de guérir les malades que la tarentule a piqués.

Convenons cependant que, malgré tout l'agrément des ſociétés, notre imagination a beſoin d'être égayée par un apartement riant & commode. Il y a des maiſons & des quartiers qui paroiſſent le ſéjour de la triſteſſe, & qui n'inſpirent que des idées ſombres. On remarque dans Paris que les perſonnes qui habitent la cité, ſont moins enjouées que celles qui demeurent dans le voiſinage des Tuilleries & du Palais Royal.

CHAPITRE VI.

La Gaieté eſt néceſſaire aux Gens d'étude.

SEnéque, dans ſon ouvrage ſur la tranquillité d'ame, dit qu'il en eſt des eſprits comme des terres qu'on ne doit enſemencer & cultiver que par intervalles. Un travail aſſidu jette bien-tôt dans l'épuiſement ; & l'ame, qui a beſoin de ſe repoſer comme le corps, à raiſon de la délicateſſe des fibres & des muſcles dont elle dépend, éxige du délaſſement & de la diſſipation. C'eſt pourquoi Socrate ne rougiſſoit pas de badiner avec ſon fils ; que Céſar-Auguſte jouoit ſouvent aux dez avec des enfans dont l'eſprit & la figure lui plaiſoient ; que Domitien paſſoit une heure chaque jour à prendre des mouches ; que Lælius & Scipion, ces perſonnages ſi célébres, s'amuſoient pendant leur ſéjour à la campagne à chercher des coquilles, & à s'en faire un paſſe-tems à la maniére des enfans ; que l'auſtére Caton lui-même s'égayoit en buvant avec ſes amis ; qu'enfin le Cardinal de Riche-

lieu trouvoit du plaisir à voir jouer des petits chats.

Cicéron dit dans une de ses oraisons, que de même que les oiseaux, après avoir cherché leur nourriture & construit leurs nids, voltigent çà & là pour se réjouir, des esprits accablés par l'étude & par le travail, cherchent à s'élancer & à se dissiper. Tout le monde sçait qu'Amasis, Roi d'Egypte, badinant au milieu d'un repas, dit à ceux qui paroissoient le désaprouver, qu'un arc ne pouvoit toujours être tendu. On est bien plus propre à réfléchir, selon la remarque d'Esope, lorsqu'on a soin de jouer & de se délasser à propos.

Il faut observer que nos ames, étant limitées, sont incapables d'une aplication continuelle, & que l'on risque de devenir hypocondre ou fou (ce qui est à peu près la même chose) si l'on n'a soin de s'amuser & de s'égayer. Combien de fois après des excès de travail, n'avons-nous pas éprouvé que notre esprit étoit, pour ainsi dire, absorbé, & qu'il ne nous restoit plus d'autres sentimens de notre éxistence qu'une pesanteur de tête qui nous accabloit? C'étoit alors que, dans la crainte

crainte d'y succomber, nous cherchions comme malgré nous une nouvelle maniére de vivre & de respirer, & que nous saisissions avec ardeur les premiers divertissemens qui s'offroient, comme un homme affamé se jette avidement sur tous les mets qu'on lui presente.

Plus les délassemens sont enfantins après une forte aplication, & meilleurs ils sont : l'ame engourdie en quelque sorte, pour avoir trop imaginé, ne pense qu'à se débarrasser d'un pareil état, & à reprendre toute sa vigueur : on la sent alors s'élancer par les oreilles & par les yeux, dans tout ce qu'elle croit devoir la distraire & la vivifier. Ainsi nous cherchons à respirer l'air avec empressement, lorsque, suffoqués par la fumée, ou par quelque opression, nous nous apercevons que notre haleine s'interrompt & se raccourcit.

Il faut connoître tout le poids d'une étude sérieuse, ou avoir interrogé nos Métaphysiciens & nos Algébristes, pour convenir de la nécessité de se récréer, lorsqu'on a trop médité. Ce travail mille fois plus accablant que la fatigue du paysan qui porte des fardeaux,

ou qui laboure son champ, dépouille l'homme d'une partie de lui-même, pour ne laisser agir que des esprits animaux, dont la dissipation épuise & desseche.

Aussi la plûpart des Auteurs, surtout ceux qui imaginent, languissent-ils plutôt qu'ils ne vivent. On n'aperçoit qu'une ombre de ce qu'ils seroient s'ils s'apliquoient moins, & l'on devine facilement qu'il leur faut de la gaieté pour se soutenir, puisque, malgré leurs récréations, ils n'ont qu'une demi-éxistence. Voilà pourquoi les ordres les plus austéres dispensent des obligations journaliéres du cloître, les Religieux qui étudient, & que chaque corps qui s'aplique, prend des vacances & suspend tout travail. Les Sçavans ont besoin de gaieté pour oublier leurs études trop profondes, les Gens d'esprit pour ranimer leur imagination, les Philosophes pour rendre leurs raisonnemens moins abstraits, les Poëtes pour faire d'agréables descriptions, les Prédicateurs même pour persuader plus aisément la vertu.

On se lasse de penser, ainsi que de parler ; & si on n'a pas la précaution de se dissiper, on se met dans le

cas de ne pouvoir plus travailler. Bientôt le genre nerveux se trouve attaqué : état funeste pour tout homme qui chérit l'étude, & dont on doit absolument se garantir, en n'étudiant que par intervalles, en faisant succéder des lectures amusantes aux méditations sérieuses, & d'aimables entretiens aux affaires & aux soins.

D'ailleurs, lorsqu'on n'a pas soin de se distraire & de s'égayer, on fait des ouvrages qui sentent l'épuisement ; c'est une sécheresse qui ennuye le Lecteur : au lieu que les Auteurs qui savent se délasser à propos, ravitaillent leurs pensées, & se retrouvent avec un esprit neuf. Ainsi le printems, cette saison délicieuse, ranime la séve des arbres, & leur communique une charmante verdure qui donne une nouvelle face à l'Univers.

La plûpart des ouvrages ne sont intéressans qu'à raison de leur aménité, & il faut, pour la trouver, ne pas vivre en misantrope. On reproche un style pesant aux Solitaires & aux Erudits, parce que leurs mœurs ne sont point égayées par des entretiens amusans. Il faut un certain agrément dans les Livres, même les plus sérieux, &

cela eſt ſi vrai, qu'on donne univerſellement la préférence aux Ouvrages françois. On aime à y retrouver ces nuances de gaieté qui caractériſe la nation, & qui fait que les matiéres, même les plus abſtraites, y ſont preſentées ſous une forme qui plaît. Fontenelle n'écrivoit avec tant d'agrément que parce qu'il étoit gai. Les Anglois, trop méditatifs & trop ſombres, avancent toujours en creuſant; mais leur profondeur ne laiſſe ſouvent qu'un vuide aux yeux du Lecteur.

La gaieté peut s'apeller l'émail du ſtyle & des penſées : elle donne un certain coloris qui attache, & qui enchante : elle dépouille les queſtions philoſophiques de leurs abſtractions, les calculs de leur ſéchereſſe, les affaires de leurs épines ; elle rejette les diſſertations inutiles, les citations pédanteſques, les recits languiſſans ; en un mot, avec elle on ſait faire un livre ; & ſans elle, on compile & l'on ennuye. C'eſt à la gaieté que nous devons *la Pluralité des Mondes*, *le Lutrin*, *Ververt*, & tant d'autres ouvrages auſſi ingénieux qu'amuſans. Les Auteurs qui ont la gaieté en partage, ſavent

intéreſſer en diſant même des choſes communes, parce qu'on aime ce qui réjouit.

Quelle différence entre l'écrivain d'un caractére enjoué, & l'écrivain ſombre & taciturne! L'un quitte ſa plume & ſes livres d'un air ſatisfait, ſuſpend toute réfléxion, & ſe dépouille de ſa ſupériorité, pour ne dire que des choſes obligeantes & agréables, & s'occuper même de riens, s'il le faut : l'autre abſorbé dans ſes idées, annonce tout-à-coup la peine qu'il a de vous recevoir ; il ne répond que par grace, & n'entend qu'à demi, parce que ſon eſprit ſe trouve loin de ſon corps. On aperçoit en quelque ſorte deux ames dans un Auteur qui fait rire & raiſonner ; l'une qui moraliſe en écrivant, l'autre qui badine en converſant.

Les Gens d'étude ſont donc réellement à plaindre, lorſqu'ils n'ont pas la reſſource de la gaieté ; ils ne travaillent qu'avec dégoût, ou ils étouffent leur eſprit à force de réver creux. L'étude des Antiques & des Loix n'eſt rebutante & pénible que parce qu'elle éteint l'imagination : c'eſt par cette raiſon que les François vifs &

enjoués cultivent moins cette double ſcience que les Italiens & les Allemands ; ils ſentent que leur ame, qui ne cherche qu'à ſe diſtraire, n'y trouveroit pas ſon compte.

Il n'y a pas de plaiſir comparable à celui de parcourir un ouvrage dicté par l'aménité : il ſemble qu'on ſe promène au milieu d'une prairie ſemée de fleurs, & qu'on ſente la douce influence de l'automne ou du printems. Tels ſont les Livres de l'inimitable Fénelon, ce Prélat qui, plein d'agrémens dans ſes diſcours ainſi que dans ſes Ecrits, perſuadoit la vertu, même en riant. On le vit toujours avec un air enjoué, au milieu de ſes plus grandes diſgraces, répandre cette joie pure & raiſonnable dont il étoit pénétré. Je ſais que les eſprits gais négligent quelquefois leur diction, parce qu'ils ne ſont ordinairement ni auſſi éxacts ni auſſi minutieux que les Auteurs flegmatiques ; mais ne vaut-il pas mieux trouver quelques négligences dans un Livre rempli d'agrémens, que de lire un ouvrage aride & ſérieux, où chaque phraſe eſt grammaticalement exprimée ? Tout homme qui n'eſt ni érudit, ni compilateur, mais qui a l'eſ-

prit vif & saillant, aimera les productions qui ont un ton de gaieté, on y trouve une aisance, une candeur, une aménité qui attachent & qui délassent. Combien de raisonnemens & de descriptions dans nos meilleurs écrits, & qui ne doivent leur éxistence qu'à des entretiens dont la gaieté fut l'ame & l'occasion ? Les idées coulent de source, lorsque dans la société on s'enrichit des réfléxions d'autrui ; & cette espéce de plagiat, le seul qui soit permis, est souvent d'une grande ressource. Les pensées qui naissent au milieu d'un cercle deviennent un patrimoine commun. Je suis sûr que des Livres sans nombre doivent le jour à quelques bons mots de nos célébres Auteurs ; ils les disoient par hazard, & ils étoient recueillis comme le plus beau fruit de la réfléxion : d'où j'infére que les conversations animées par l'esprit & par la gaieté, sont très-utiles pour composer d'une maniére ingénieuse & amusante.

La raillerie même, ce ton si difficile à prendre lorsqu'on ne veut pas s'écarter des régles de la modération, devient agréable, sans être offensante, quand on sait la tempérer par la gaieté.

Auſſi le célébre Nicole dit-il très-ſagement qu'il y a une raillerie délicate permiſe dans les ouvrages ; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que, lorſque les hommes & leurs paſſions ont diſparu, la plûpart des écrits deviennent inſipides, s'ils n'ont un certain ſel qui pique la curioſité. Qui liroit aujourd'hui la ſatyre Ménipée, ſi l'on n'y trouvoit des traits vifs & hardis ? qui liroit même certaines Epîtres de Boileau, s'il ne répandoit un ridicule ſur les vices & ſur les Auteurs de ſon tems ? Nous voulons être remués dans nos lectures, par quelque choſe qui aplique & qui intéreſſe ; de ſorte que bien des gens vont chercher matiére à rire dans les productions mêmes des Impies, lorſque parmi les bons Ouvrages ils n'en trouvent pas un amuſant : nouveau motif qui doit engager les Auteurs qui écrivent ſur des ſujets ſérieux, à les égayer autant qu'il eſt poſſible. C'eſt la conduite qu'a tenu la Bruyére : il a ſu corriger les mœurs en riant, & rendre ſes Caractéres autant de portraits qui charment les libertins, auſſi-bien que les dévots.

On reprochoit à Démoſthène de compoſer des harangues qui ſentoient

l'huile, parce qu'étudiant toujours à la lueur d'une lampe, il ne jouissoit pas même de la lumiére du Soleil. Cet inconvénient ne lui feroit sûrement point arrivé, s'il eût connu cette gaieté sociable qui eût partagé son tems entre la conversation & l'étude. Abbadie, quoiqu'accoutumé à méditer, vit presque journellement des personnes capables de l'égayer. Il savoit que nous avons tous une portion de sérieux & de gaieté; que, lorsque l'une est épuisée, il faut faire usage de l'autre; qu'enfin on n'est riche en expressions qu'autant qu'on se communique; aussi ses traités, comme fruit des entretiens & des réfléxions, sont-ils écrits d'une maniére noble, simple & intéressante.

Cependant je ne disconviendrai pas que la gaieté nuit quelquefois aux études profondes, parce qu'elle distrait trop: mais ces études si abstraites, lorsqu'on veut bien l'éxaminer, ont-elles une utilité si merveilleuse? En composant un ouvrage profond, on n'écrit que pour deux ou trois personnes qui le lisent, & qui peut-être encore le contredisent. La plûpart de ces idées neuves, qu'un Auteur croit des démonstrations, passent pour des

syſtêmes & quelquefois des viſions. Mallebranche lui-même a gagné, pour fruit de ſes veilles, l'honneur d'être mis au rang des rêveurs. Un Livre à la portée de tout le monde, reſſemble au pain, qui tout ſimple qu'il eſt, vaut mieux que les mets les plus recherchés.

CHAPITRE VII.

La Gaieté contribue beaucoup à la ſanté.

L'Homme gai ne vieillit point, & paroit toujours ſe bien porter ; car la gaieté ſuſpend les maux, de maniére qu'on ne s'en aperçoit preſque pas. J'ai vu des vieillards dévorés par la goutte, autant que par les années, ſe diſtraire continuellement de leur malheureuſe ſituation, & engourdir leurs douleurs à force de s'égayer. Il n'y avoit point d'inſtant qui pût altérer leur ſérénité, parce qu'ils s'étoient fait une habitude de rire au lieu de murmurer : ils ſçavoient que les plaintes étoient un nouveau mal qu'on joignoit aux infirmités, & qu'il valoit mieux attirer le monde par un air riant, que de l'éloigner par un viſage refrogné. Mais il faut connoître la conſtruction du corps humain, éxaminer cette circulation continuelle de bile & de ſang, dont le mouvement plus ou moins irrégulier engendre la bonne ou mauvaiſe humeur, pour ſavoir tout ce que peut

la gaieté; il faut connoître jusqu'à quel point les chagrins influent sur notre esprit, & comme l'esprit à son tour agit sur nos organes & sur nos fibres. La plûpart des maladies, dont nos Docteurs ne sauroient souvent trouver la cause, naissent de certains chagrins sourds qui minent insensiblement. C'est ce que j'ai entendu dire à M. Alion, médecin à Turin, qui a écrit sur cette matiére, de façon à faire desirer la publication de son ouvrage. Il prouve la grande sympatie de l'ame & du corps, & le terrible empire des chagrins sur l'un & sur l'autre.

La gaieté, comme une seconde circulation, donne une nouvelle vigueur à notre esprit & à notre corps. On double en quelque sorte sa vie lorsqu'on se livre à un enjouement raisonnable & continuel. Il y a tant de peines ici-bas, qu'on ne doit pas penser à les déraciner, mais à les endormir. Le chagrin, ainsi que la colére, ces deux fléaux du genre-humain, détruisent sourdement des personnes de toute espéce. Notre foiblesse, qui s'annonce par des cris dès le premier instant de notre naissance, & qui se retrouve presque à chaque pas, nous

assujettit tellement à toutes les créatures, que le moindre des revers peut nous miner ou nous suffoquer. Si-tôt que la tristesse s'empare de notre ame, (& combien de fois ce malheur n'arrive-t'il pas !) le cœur se resserre, le pouls se ralentit, les esprits animaux s'assoupissent, le sang s'épaissit, les pensées se confondent, l'imagination s'égare, & il ne reste plus de l'homme qu'une espéce de fantôme : voilà les effets du chagrin, à moins qu'il ne se change en desespoir ; & alors on se dévore, & l'on apelle la mort avec fureur, comme la seule espérance qui reste.

Ces malheureuses impressions ne sont point à craindre lorsqu'on est gai par caractére & par réfléxion. On sait que toute l'amertume ne sauroit garantir d'un mal passé, que c'est une folie de se chagriner pour une chose qu'on ne peut empêcher, & que la mélancolie & l'accablement sont le plus grand des malheurs : on évite les réfléxions sinistres qui pourroient altérer la santé ; &, crainte de se livrer à la tristesse, on prend un Livre qui amuse, ou l'on recherche une société qui réjouit. Le corps s'use par les cha-

grins, comme le cœur par l'amour, & l'esprit par l'étude, si l'on n'a soin de se faire un rempart contre tous les revers. Nous voyons tous les jours des courtisans disgraciés, n'offrir plus aux yeux du public qu'une vie morne & languissante.

Mais si cela ne suffit pas pour démontrer les dangers de la tristesse, jettons les yeux sur ces infortunés que la consomption dévore. Sépulcres mouvans, plaintives ombres d'eux-mêmes, ils ne se sentent éxister que par l'impression d'un chagrin sourd qui les anéantit insensiblement, & dont ils ne connoissent ni la nature, ni la cause. Leur esprit & leur cœur, errans çà & là, semblent se séparer pour ouvrir au milieu d'eux une abime, où toute idée du bonheur & d'espoir va s'engloutir. C'est ainsi que l'hypocondrie épuise les corps en décourageant les ames; & c'est ainsi qu'on devient spectateur d'une longue mort lorsqu'on s'abandonne à la misantropie.

Nous ne nous portons bien que lorsque nos nerfs ont leur élasticité, & que tout notre être, tant spirituel que matériel, se trouve dans une certaine

aiſance. Ainſi la triſteſſe qui nous engourdit, doit néceſſairement déranger l'économie de notre ſanté. En ſuſpendant le cours libre de nos deſirs & de nos penſées, elle opére en nous le même changement qui arrive dans les fleuves lorſqu'il fait trop froid. L'eau qui ſe convertit dans une eſpéce de marbre, n'eſt qu'une image des révolutions que nous cauſe le chagrin : la gaieté au contraire, comme une chaleur douce, tient l'eſprit & le cœur toujours dilatés. Scarron, dont l'ame fut unie au corps le plus mal organiſé, n'eût pas vécu deux ans, ſi la gaieté, ſon unique fortune, ne l'eût continuellement ſoutenu & conſolé. Elle ſe mettoit à la place de ſes douleurs, & lui dictoit les choſes les plus burleſques, dans le tems où il devoit ſouffrir le plus cruellement.

On ſe trompe bien ſur la nature des chagrins, ſi l'on s'imagine qu'il n'y a que ceux qui détruiſent la réputation, ou qui renverſent la fortune dont l'impreſſion ſoit nuiſible à la ſanté. Les inquiétudes ſont relatives aux tempéramens, aux caractéres, aux goûts, aux conditions. Tous les hommes ſe font des peines imaginaires. La religieuſe

eſt auſſi ſenſible à la mort d'un oiſeau, qu'un financier à la perte de ſa fortune. Il n'y a que la gaieté qui, comme le véritable élément des eſprits, vienne diſſiper les alarmes & les réduire à leur juſte valeur. Alors on paſſe tranquillement ſes jours & l'on arrive inſenſiblement à la vieilleſſe, ſans s'apercevoir qu'on vieillit. Les perſonnes qui s'affligent volontiers, ou qui ignorent l'art de ſe réjouir, ne vivent qu'en partie ; tandis que les hommes gais jouiſſent d'une éxiſtence complette, & ſentent à tous les inſtans le plaiſir d'être & de penſer.

Mais il ſuffit d'éxaminer le viſage d'un homme naturellement joyeux, pour reconnoître les heureuſes influences de la gaieté. C'eſt ce front ſérein, qui, auſſi pur que le plus beau jour, n'annonce ni nuages ni brouillards ; ce ſont des yeux clairs & parlans, qui indiquent l'harmonie du corps & de l'eſprit : c'eſt une bouche riante, qui exprime toute la joie du cœur. Il eſt rare que les rides défigurent un viſage accoutumé à s'épanouir. Le tems a beau tracer des ſillons ſur tout ce qui reſpire, & ſe graver en quelque ſorte ſur nos fronts & ſur nos joues, il ne

fait

fait qu'effleurer les personnes gaies, parce qu'elles dépendent bien moins que les autres de ses caprices, de ses révolutions, de ses malheurs. En effet, le Philosophe accoutumé à vivre en lui-même, rend le bonheur de son éxistence indépendant des modes, des événemens, des années : il ne connoît que le jour present qui lui suffit, sans s'inquiéter du lendemain qui lui semble imaginaire ; il se contente de la société qu'il trouve, sans desirer les endroits où il n'est pas ; il se fait un plaisir de ses occupations, sans penser qu'il y en ait de plus gracieuses ; il s'éléve enfin au-dessus des miséres humaines, sans mépriser l'humanité.

La gaieté, comme ces liqueurs qui surnagent sur la lie, se tient, pour ainsi dire, au-dessus de nos maux, & se clarifie de maniére qu'on l'aperçoit toujours sans aucun mêlange. Le sang devient plus fluide, le cœur plus à l'aise, les humeurs moins âcres & moins abondantes, & l'esprit plus dégagé. On se sent renaître, si-tôt qu'on sent le chagrin s'en aller ; & cela est si vrai, que la plûpart des malades desirent un Médecin gai, & que bien des Docteurs ont fait fortune plutôt

par leur enjouement que par leur habileté. Presque toutes les personnes, & sur-tout les dames, oublient leurs maux, lorsqu'on vient leur aprendre la nouvelle du jour, & leur faire des recits autant agréables qu'ingénieux.

Je ne crains rien, disoit un Philosophe, lorsque j'ai la gaieté : elle me dédommage de la mauvaise fortune, elle me préserve des maladies, ou elle me les fait oublier ; elle me répand dans les sociétés, ou elle m'en retire, semblable à ces fleurs qui s'ouvrent & se resserrent successivement, & qui conservent toujours leur même fraîcheur.

Rien n'est plus sujet aux maladies, que la misantropie ; que dis-je ? elle est elle-même le mal le plus cruel : quiconque en est atteint, souffre partout, sans pouvoir déterminer l'endroit de ses souffrances ; mais lorsqu'on est gai, on n'est pas plus affecté du chagrin que d'une mouche qui passe ; ou, si l'on s'y livre, ce n'est qu'en ressentant une certaine satisfaction qu'on goûte jusqu'au sein même de la douleur. Les larmes sont précieuses aux ames sensibles ; & elles ont beau couler, elles n'altérent point la gaieté

que la philosophie fait naître.

Tout homme qui s'inquiéte, touche à la maladie ; & tout malade qui s'afflige, s'aproche de la mort. C'est alors que les dégoûts, les défaillances & les insomnies viennent épuiser le corps & réduire l'ame à des plaintes & à des soupirs. On ne sçauroit croire combien les rêves mêmes d'un homme chagrin altérent sa santé ; ils ressemblent aux fiévres lentes, qui consument sans paroître agir. Il n'en est pas ainsi des personnes enjouées ; les afflictions ne font que glisser sur leur ame, sans pouvoir s'y fixer : que dis-je ? Elles n'arrivent jamais jusques-là ; & l'esprit se conserve éxempt de tout nuage & sans aucun trouble.

Mais laissons ces détails, pour terminer la question par un calcul. Si l'on compte ceux qui parviennent à un âge très-avancé, on trouvera que le plus grand nombre est composé de personnes d'une humeur douce & enjouée. Le contentement, vrai élixir de la vie, vient nous ranimer : il nous dépouille de nos flegmes & de nos humeurs, pour nous communiquer un certain bien-être que nous sentons en nous-mêmes, & que nous ne pou-

vont exprimer ; il nous allégue de maniére à diminuer notre propre poids, & à nous élever au-dessus de nos sens & de nos passions, par une façon de penser qui ne respire qu'une heureuse indépendance. Si les corps étoient transparens, on y verroit les effets de la gaieté, qui, comme un nouveau suc, dilate les muscles, donne à tout notre être une nouvelle agilité, & le rend en quelque sorte plus cher à lui-même. Ni la vieillesse, ni la maladie, n'ont rien d'effrayant chez un homme gai : il se fane, il est vrai, mais comme une rose, qui conserve, même en dépériſſant, quelques vestiges de sa beauté. Aussi voyons-nous les personnes joyeuses par tempérament, ou par réfléxion, environnées de leurs amis jusqu'au moment de leur derniére fin. On se fait encore un plaisir d'aller jouir des restes de leur gaieté passée, & de leur entendre raconter les anecdotes de leur jeunesse.

L'homme enjoué se trouve au milieu d'un cœur dilaté par la joie, & dans ces espaces agréables qu'étend l'imagination. Les idées, les pensées, les desirs, tout s'arrange & se multiplie de maniére à ouvrir le sentier du bonheur.

L'homme sérieux au contraire perd au moins un tiers de sa félicité, & souvent la fait perdre aux autres.

On dit communément que le chagrin tue les hommes, & qu'il ne cause aux femmes que des vapeurs; & c'est sans doute parce que le sexe pleure plus facilement, & parce qu'il a des idées plus volubiles: mais n'avons-nous pas en revanche plus d'occasions de nous dissiper? Quoi qu'il en soit, la tristesse deviendra toujours une maladie dangereuse quand on s'y livrera, & l'on ne sauroit trop la dissiper.

O vous qui consumez vos jours dans le sein des projets, des chagrins & des embarras, jouissez du tems que le ciel vous accorde, au lieu de vous inquiéter! Sachez que c'est être riche que de ne rien desirer, & que c'est une folie de ne vivre que d'une maniére incertaine. La gaieté, comme un baume délicieux, calme tous les maux, & ne nous fait voir que de la pusillanimité dans la plûpart des soins qui nous dévorent.

CHAPITRE VIII.

Des Plaisirs.

LEs plaisirs, tels que les chagrins, sont relatifs aux âges, aux conditions, aux pays, aux goûts. L'enfant fait ses délices d'un jeu que l'homme trouve insipide; la solitude procure des satisfactions que le monde croit chimériques; l'Anglois aime à rêver, le Hollandois à fumer, le François à chanter; le Sage se complait dans le recueillement des pensées, le Libertin dans la dissipation des sens: mais malgré cette diversité d'affections, il est un plaisir unique, ainsi qu'un beau réel, qu'on ne peut s'empêcher de desirer. Je parle de cette joie intérieure, fruit de la bonne conscience & du calme des passions, qui, toujours la même au milieu de tous les événemens & de tous les pays, n'a besoin ni des biens, ni des honneurs, ni des modes, ni des préjugés. Les hommes les plus dissipés recherchent le vrai plaisir; mais sans sçavoir où il éxiste, parce qu'ils ne rentrent pas en eux-mêmes: autrement

ils sentiroient qu'il ne peut être que dans un cœur ami de l'innocence & de la vérité.

En vain le monde, toujours agité, passe donc d'un tourbillon dans un autre, pour saisir le vrai bien; on ne fait que se distraire de ses maux, lorsqu'on vit hors de soi. Il faut à l'ame une tranquillité fixe, qui ne soit altérée ni par le libertinage, ni par l'ambition. Les cours en conséquence n'offrent que des ombres de plaisir; & la jeunesse, qu'on croit la saison la plus riante & la plus heureuse, n'est qu'un tems d'orage. On s'étourdit sur le vrai plaisir, pour courir après le faux, & il ne reste que du dégoût. L'amour du plaisir n'est point une passion étrangére à l'homme; il nait avec nous: mais, bien différens de la bête, qui ne suit qu'un brutal instinct, nous devons discerner les goûts qui sont analogues à la dignité de notre être, & nous les aproprier par la réfléxion. Tous nos malheurs ne viennent que de notre ardeur démesurée à saisir sur le champ ce qui nous flatte ou ce qui nous éblouit. Nous ne pensons pas qu'il y a des fantômes de plaisir, qui, sous une aparence trompeuse, ren-

ferment les plus grands chagrins, & que l'aveuglement ou les remords sont le fruit de toute passion illégitime. L'esprit, presque toujours séduit par le cœur, s'attache à l'existence des sens plutôt qu'à celle de l'ame, & s'oublie lui-même pour laisser régner notre malheureux corps. Ce ne sont alors que des voluptés criminelles qui nous dénaturent, ou tout au moins des desirs terrestres qui nous avilissent.

Quel empire les plaisirs sensuels n'ont-ils pas pris sur l'homme depuis le commencement du monde? Chaque siécle s'est épuisé à raffiner la volupté, & à la rendre l'idole de l'Univers. On a voulu que les sensations devinssent notre bonheur : mais quel bouleversement ce desordre n'a-t'il pas causé? Nous n'avons plus connu d'autre dogme que le matérialisme, & nous avons senti en nous-mêmes, quoique malgré nous, un vuide affreux, qui ne se remplissoit que par des remords & par de l'ennui. Ce n'a plus été une ame spirituelle qui a déterminé nos goûts, mais une effervescence de sang & d'humeurs.

Sans doute il est triste de traiter aussi sérieusement le chapitre des plaisirs;

firs ; mais ne méritons-nous pas cette morale par la maniére dont nous vivons ? Nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes, si le vrai Philosophe n'ose plus parler du plaisir qu'en tremblant. Au lieu de goûter des voluptés spirituelles, qui sont les délices de la raison, nous ne pensons qu'à nous réjouir d'une maniére toute profane ; & encore quelles réjouissances ! L'homme sensuel ne peut rester un moment avec lui ; la femme du monde est obligée de se perdre tout le jour dans le sein des modes & des bagatelles ; le petit-maître court à trois spectacles pour chercher une satisfaction que l'éxercice des sens ne sauroit procurer. Quiconque espére trouver le plaisir à force d'aller & de venir, ne le rencontrera jamais : le sage ne fait que s'interroger, & il sait être heureux.

Les satisfactions d'une ame qui se connoit & qui s'aime, sont de nature à effacer toutes les voluptés que le monde idolâtre, & dont il se fait une image enchantereſſe. Les idées, les pensées & les desirs, qui se renouvellent à chaque instant par le moyen d'une imagination & d'une volonté

inépuisables, produisant un contentement qu'on ne peut exprimer, lorsqu'on sait se répandre dans l'immensité suprême. Dépouillez le sage des biens, des honneurs, & même de toutes les sociétés, & vous le verrez tranquille & joyeux, parce qu'il n'a que des objets immuables pour apuis de son bonheur.

Les hommes livrés à la dissipation des sens, n'ont que des plaisirs momentanés, & qui, par la trop grande idée qu'ils s'en faisoient deviennent insipides lorsqu'ils en jouissent ; mais les personnes qui ont la vraie gaieté, se trouvent à toutes les heures au même degré de satisfaction. Ni les disgraces, ni les prisons, ni la mort même, ne peuvent absolument ravir une pareille joie, parce qu'il faudroit anéantir l'ame pour pouvoir la détruire. Ainsi les plaisirs attachés à l'éxistence du Philosophe, sont partie de son cœur & de son esprit : ils lui servent de richesse & de compagnie, quand tout paroit lui manquer. On se reproduit & on se multiplie, quand on sait profiter de soi-même; & l'on plaint très-sérieusement ceux dont la félicité se trouve attachée à un spectacle ou à un bal.

La réflexion nuit au plaisir des libertins, parce qu'ils ne peuvent réfléchir sans avoir des inquiétudes & des remords ; mais elle contribue au contentement du sage, & même elle en est l'occasion. On se voit volontiers, lorsqu'on n'a rien en soi que de calme & de riant ; il n'y a point un plus beau miroir qu'une conscience sans reproche.

Le sage ne connoît que trois sortes de plaisirs ; l'étude qui consiste à s'instruire, à se ressouvenir, à imaginer ; la conversation, qui renferme les visites, les repas, les douceurs de l'amitié, la promenade enfin, qui comprend les voyages & les satisfactions qu'on goûte à voir les merveilles de la nature & les chef-d'œuvres de l'art. Si les hommes s'en tenoient à ces récréations innocentes, ils étendroient la sphére de leurs connoissances & de leur bonheur. Des plaisirs de toute espéce entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, ne forment que des tourbillons. Les personnes naturellement gaies se font un passe-tems des choses les plus simples, parce qu'elles aiment la simplicité.

Tout plaisir, quelque nom qu'on

lui donne, n'eſt qu'une habitude, ou qu'une frénéſie, ſi la gaieté ne l'excite. Cela paroît chez les mélancoliques, qui ne ſe réjouiſſent jamais qu'avec indifférence ou avec fureur. L'ame ne veut qu'elle-même pour inſpirer une véritable joie, parce que rien ne nuit plus au plaiſir que tout ce qui eſt compliqué. Il n'y a point de ſatisfaction égale à celle de trouver une heureuſe penſée, ou l'occaſion de faire du bien; alors, dans une eſpéce d'enthouſiaſme qu'on ne peut exprimer, on paroît ne plus tenir à la terre & devenir un être tout nouveau: mais ces réfléxions ſont étrangéres aux eſprits rampans & aux mauvais cœurs.

Ce n'eſt qu'à l'aménité, cette ſituation douce & tranquille, qu'il apartient de procurer de vrais plaiſirs; ſans elle les ris ſont forcés, les converſations mornes, les promenades inſipides; tout refleurit par-tout où elle s'annonce, & ſes charmes, qui s'élancent du fond du cœur, paroiſſent le ſymbole de la candeur. Les libertins ne ſauroient comprendre ce langage; mais il n'en eſt pas moins certain que leurs ſenſations, dont ils ſe rendent idolâtres, ne ſont que des engourdiſ-

semens qui chatouillent & qui piquent. Plus ils se répandent hors d'eux-mêmes, & plus ils manifestent leur ennui. Le monde n'imagine tant de moyens de se réjouir, que parce que réellement il ne se réjouit pas.

L'amour, en conséquence, cette passion tantôt sourde & tantôt turbulénte, ne peut se mettre au rang des plaisirs qu'autant qu'il prend les nuances de l'amitié. Ainsi ces rendez-vous qu'on croit le comble du bonheur, ces lettres qu'on estime comme les plus riches présens, ces attentions qu'on supose les expressions de la volupté, ne sont que des esclavages déguisés, qui étouffent l'ame ou qui la tyrannisent. On ne s'en aperçoit pas, parce qu'on ne voit rien lorsqu'on aime passionnément ; on baise même le nœud de sa chaîne, en croyant le rompre ; & l'on croit goûter le plaisir en ne sentant que des inquiétudes & des déchiremens.

Il n'y a donc pas de doute que la gaieté ne soit incompatible avec cet amour immodéré : & comment pouvoir allier le calme avec le trouble, la satisfaction avec le repentir, la réflexion avec l'étourderie, les ris avec

le déſeſpoir ? On n'éxiſte que dans les autres, lorſqu'on aime ſans meſure ; au lieu qu'on vit en ſoi-même, quand on commande aux paſſions. Si nous débarraſſions l'ame de ceux que nous aimons, des ornemens qui leur ſont étrangers, ou des frivolités qui les entourent, nous ne trouverions ſouvent qu'un mauvais caractére, ou qu'une ombre de raiſon ; mais les plaiſirs du monde ſont une fauſſe monnoie, qu'on laiſſe courir comme ſi elle étoit excellente. Cependant qu'arrive-t'il ? Après avoir bien commercé dans ce genre, on ſe retire ſans autre avantage que celui d'avoir perdu ſon tems.

CHAPITRE IX.

Des Cotteries.

ON apelle cotteries des sociétés particuliéres, formées par l'habitude ou par le goût ; elles ont un avantage sur les assemblées générales, en ce qu'on y rit sans contrainte, & qu'on y parle en liberté : mais les Etrangers, qui n'y sont pas volontiers admis, ou qui s'y trouvent embarrassés comme ne sachant ni les anecdotes ni la langue du pays, ne peuvent souffrir ces sortes de rendez-vous. Ils aiment beaucoup mieux une maison où toute la noblesse se rassemble, & parce qu'ils connoissent toute une ville dès le premier instant, & parce qu'ils se perdent dans la foule sans être exposés à la critique & à des questions presque toujours gênantes. Paris, en conséquence, leur paroît un endroit où l'on n'est pas accueilli aussi gracieusement qu'ailleurs, & où l'on est toujours isolé, quelque monde qu'on fréquente. Ils ne pensent pas que, dans une ville aussi vaste & aussi peuplée, il seroit impossible d'y rassembler toutes les personnes dis-

tinguées, & qu'il n'y a qu'une plaine qui pût les contenir.

Cependant si l'on veut prendre le ton de la bonne compagnie, aprendre à converser, former des liaisons durables, & jouir de la vraie gaieté, il faut aimer les cotteries. C'est dans leur sein qu'on voit les caractéres se développer, les esprits se ranimer, les ames se réunir. Tout intéresse parmi des personnes qui se voient journellement; mêmes connoissances, mêmes allures, mêmes goûts, mêmes plaisirs. On y parle avec franchise, on y rit sans gêne, & la confiance fournit plus à la conversation que l'esprit. Les affaires d'état, les nouvelles courantes, les anecdotes littéraires, les folies du monde, & même les précieux riens, passent & repassent comme des objets capables d'instruire ou d'amuser. Ici, la brochure du jour est déclarée insipide ou piquante; là, quelqu'événement politique fournit matiére à l'entretien; ici, on discourt sur quelque mode naissante, & là, sur quelque point de philosophie. Aimable variété, qui aplique ou qui délasse, qui intéresse ou qui réjouit, selon les circonstances & les besoins!

Les hommes de mérite ſont confondus dans ces grandes aſſemblées, qui ont tout l'air d'un bal paré. Il y a trop de perſonnes qui entrent & qui ſortent, qui parlent ou qui jouent, pour pouvoir s'occuper de l'eſprit & des talens, & même pour y prendre garde. On n'y paroît qu'avec dignité, on n'y diſcourt que d'une maniére entrecoupée, on n'y rit qu'avec réſerve : ce ſont, en un mot, des converſations, où l'on ne converſe point, & qui, ne ſe ſoutenant qu'à l'aide de l'étiquette ou du déſœuvrement, n'inſpirent ni confiance, ni gaieté. La grandeur y trouve plus ſon compte ; mais la liberté n'y eſt pas à ſon aiſe.

Cependant, comme les mœurs varient ſelon les pays, & que tous les hommes n'ont pas le même goût ou la même aptitude à converſer, il faut reſpecter les uſages: & d'autant mieux, que ce qu'on nomme aſſemblée en Italie, s'apelleroit cohue en France, & que ce qui paſſe pour enjouement à Paris, ſeroit regardé comme étourderie à Londres. Mais malgré la diverſité de ces nuances, qui embelliſſent les différentes faces de l'Univers, les cotteries ſont le plus doux lien

de la société : elles réveillent l'esprit, elles dilatent le cœur, elles répandent la joie, elles engendrent l'amitié ; & l'on peut dire que, sans la répétition éternelle des mêmes jeux, il n'y auroit rien de plus agréable que les conversations françoises.

Lorsqu'un cercle ne s'étend pas au-delà de neuf ou dix personnes, l'entretien devient général, & l'on a le plaisir d'entendre le Philosophe ou l'Orateur, & de les admirer. C'est une espéce d'académie, où chacun parle à son tour & s'instruit sans paroître avoir besoin d'instructions, & sans avoir l'air de les recevoir. Les femmes bien nées, dont l'esprit pénétrant & délicat aperçoit plus promptement les défauts, rendent leurs cotteries d'excellentes écoles pour les jeunes gens : elles examinent jusqu'à leurs gestes, & jusqu'à leurs regards ; & comme elles ont droit de tout dire, & qu'elles disent tout avec grace, elles donnent des avis qui semblent des complimens.

» Le plaisir de la société entre les » amis, dit l'inimitable la Bruyére, se » cultive par une ressemblance de goût » sur ce qui regarde les mœurs, & par » quelque différence d'opinions sur les

» sciences. » Mais je soutiens que cette culture n'est agréable & utile qu'autant qu'il y a de la gaieté: autrement l'uniformité de penser sur la conduite dégénéreroit en une froide monotonie, & la diversité des sentimens sur l'article des études engendreroit des disputes pédantesques & dangereuses. La gaieté peut donc s'apeller l'embellissement des cotteries, puisque ses charmes animent & tempérent les entretiens, de sorte que, quelque matiére qu'on traite, on n'y respire que la douceur & l'urbanité.

Si les hommes étudioient davantage le véritable esprit des cotteries, ils en sentiroient l'agrément, & ils se lieroient plus volontiers; mais l'intérêt & la frivolité sont deux grands obstacles aux liaisons. Ou l'on ne pense qu'à parvenir, ou l'on ne fait que voltiger d'un cercle dans un autre, sans autre but que celui de s'oublier. Cependant lorsqu'on connoît le prix de l'amitié, quel plaisir de se retrouver avec ceux qu'on chérit, de leur ouvrir son cœur, d'entrer dans un commerce de paroles & de pensées qui renouvellent l'ame en quelque sorte & la multiplient, de mettre en un mot ses ris, ses plaisirs,

ſes ſecrets mêmes en commun, pour qu'il en réſulte une joie égale & univerſelle !

Les cotteries furent en honneur dans tous les tems chez les perſonnages les plus célébres. Il n'y a que les hommes ſans humanité qui voïent tout le monde indifféremment, & qui ne s'aperçoivent ni de la mort ni de l'abſence des autres. Si l'on ne fréquente que des aſſemblées générales, on riſque de contracter peu-à-peu cette inſenſibilité. On ſent bien moins la néceſſité des liaiſons, lorſqu'on eſt dans la foule ; alors tout paroit égal, pourvu qu'on voie du monde. L'amitié a décliné à meſure que le faſte & l'ambition ont formé ces converſations ſolemnelles, qui ne ſont, à proprement parler, que des audiences, où chacun avide d'obtenir un mot, & même un regard, paſſe tout ſon tems à craindre & à eſpérer. Je ne prétens pas ici parler des *gala*, ces jours ſi ſagement établis pour rendre hommage aux Souverains, & qui les raprochent de leurs ſujets ; ces jours qui procurent à toute une Nobleſſe l'occaſion de ſe voir, & qui n'arrivant que de loin en loin, n'aportent nul obſtacle aux petites ſociétés. Il

seroit même à desirer que cet usage passât en France ; les étrangers y trouveroient une ressource & les gens du pays une consolation.

On croira peut-être que j'ai voulu justifier toutes les cotteries, & l'on se trompera. La frivolité du siécle a engendré des sociétés ridicules, qui ont fait divorce avec le bon sens ; des sociétés où une femme à prétention vient jouir de tous ses avantages, recueillir les fruits de six heures de toilette, employer impunément de jolis riens, des tons enfantins, des soûris prémédités, des gestes séduisans, des minauderies, des coups d'éventail, des vapeurs, & même des évanouissemens.

Des sociétés où un abbé élégant & douillet est l'homme desiré, l'homme nécessaire, l'homme universel ; qui, dans un même jour se trouve aux sermons, aux plaidoyers, aux toilettes, aux promenades, aux spectacles, aux grands repas ; qui réfute une proposition contraire à ses préjugés, qui baisse les yeux au moindre propos équivoque, pour montrer de la modestie, mais qui soûrit en même-tems pour ne pas paroître sans intelligence,

qui fait enfin le nom, l'usage, le prix & la boutique de tous les pompons & colifichets nouveaux nés.

Des sociétés où le petit-maître à talons rouges, à plumet frisé, à bouquet ambré, entre en frédonnant, fait dix révérences en pirouettant, voltige çà & là, attaque la prude, persifle l'abbé, contredit le nouvelliste, parle de chiens, de chevaux, d'équipages, fait voir le portrait d'une dame adorable, se rajuste devant un miroir, sort enfin en cabriolant, & court à quatre soupers divins.

Des sociétés où un nouvelliste du bon ton à sa place marquée, raconte toutes les circonstances d'un fait, l'assaisonne de milles réfléxions, en connoit les causes dont il va chercher la source dans le quinziéme siécle, en prévoit les suites, & prétend toujours tenir tout de la premiére main, parce qu'il a toujours vu quelque Prince ou quelque Ministre.

Des sociétés où un bel esprit, plein de lui-même, croit illustrer le cercle où il paroît, n'est jamais du sentiment reçu, attaque les écrivains les plus célébres, & goûte l'honneur d'avoir fondé la religion dans un

livre que ſa flétriſſure a rendu célébre.

Des ſociétés, où une prude renonçant au monde qui la quitte, & debitant une morale amére que l'âge & le dépit lui inſpirent, ſe fâche contre toute perſonne qui oſe avoir un joli viſage.

Des ſociétés où une joueuſe impatiente & diſtraite s'ennuye de tout propos qui ne raméne point au jeu, juſqu'à ce que, nichée dans la place qu'elle croit heureuſe, elle ſe fâche contre les mauvaiſes cartes qu'on lui donne, elle coupe d'un air colére, elle ouvre ſon jeu en murmurant, perce la nuit, & fait donner parole qu'on reviendra le ſoir de meilleure heure.

Mais laiſſons ces ridicules pour revenir aux cotteries raiſonnables, où l'abbé s'annonce comme un Eccléſiaſtique, où le petit-maître paroît avoir oublié ſa fatuité, où la femme qui joue n'eſt point une joueuſe, où l'auteur n'eſt ni bavard ni pédant. C'eſt-là que cette gaieté philoſophique, l'agrément de la raiſon, ſe ſaiſit des ames, & ne preſente à l'imagination que des objets gracieux; c'eſt-là qu'on perd de vue ſes affaires, ſes études, & même

ſes chagrins domeſtiques, pour reſpirer un air de contentement & de liberté ; c'eſt-là qu'on rapelle les anecdotes du jour, pour en faire un ſujet d'entretien, & peut-être de plaiſanterie ; c'eſt-là qu'on ſe perfectionne dans l'art du ſavoir-vivre, & qu'on aprend à écouter avec profit, & à narrer avec préciſion.

Quant aux cotteries Angloiſes, quelqu'intéreſſantes qu'on les ſupoſe, nous ne les croyons guére propres à être citées comme éxemple dans un ouvrage ſur la gaieté. Le morne & le bruyant y contraſtent d'une maniére ſi ſinguliére, qu'on ne peut ni le définir, ni le comprendre. Il faut autre choſe que du *punch* pour égayer l'ame, & pour lui procurer une joie ſolide & agréable. C'eſt par cette raiſon que les repas n'ont point en eux-mêmes de quoi réjouir, s'ils ne ſont aſſaiſonnés de cette franchiſe & de cette aménité qui mettent les convives à l'aiſe. Ainſi le moindre dîner en France a mille fois plus d'agrément que toutes les tables faſtueuſes de Pologne, où l'on ne parle que pour boire à la ſanté des uns & des autres, & où la confuſion empêche de rien entendre.

Les

Les grands repas, ainſi que les ſpectacles, ſont la deſtruction des cotteries, qui ne ſe ſoutiennent que par le petit nombre & par la convenance des perſonnes. Mais je ne ſais pourquoi les nations ſérieuſes aiment les comédies bouffonnes, tandis que les François ne ſauroient les ſupporter. L'homme ſans doute aime à ſortir de ſon caractére, lorſqu'il ſe réjouit: ou plutôt celui qui a ri toute la journée aime à s'inſtruire lorſqu'il court au théâtre; de même que celui qui a été grave du matin au ſoir, cherche quelque paſſe-tems qui l'égaie. Il n'y a que les fous qui affectent continuellement l'air ſérieux, ſelon cette belle maxime du célébre la Rochefoucauld: *il eſt une folie grave, concertée & contente d'elle-même, qui a un certain air de ſageſſe plus impertinent mille fois que cette folie étourdie & plaiſante qui ne fait nulles réfléxions.*

Le ſérieux, marqué au coin du ridicule, n'eſt pas à ſon aiſe dans les cotteries. La liberté qui y régne le contredit perpétuellement: d'ailleurs on agace une perſonne qui ne parle, ni ne rit, & on la force, comme malgré elle, à ſe prêter à l'amuſement de

la compagnie. Les pays où l'on fume continuellement, laissent la gravité toute entière jouir d'elle-même tant qu'elle veut. Chacun, à l'aide d'une pipe, a droit de paroître automate, & peut-être de l'être. Ceux qui croient que le silence suppose une ame plus pensante & plus recueillie, sont dans l'erreur; la taciturnité n'est souvent que le surtout de l'ignorance: combien de personnes perdroient leur réputation, si elles se hazardoient à parler!

On aperçoit une différence étonnante entre les nations enjouées & sérieuses. Celles-ci traitent les affaires les moins importantes avec toute l'attention & toute la gravité, s'attachent fortement à leurs titres, à leurs possessions, & s'apuyent sur cette terre comme sur des fondemens éternels; celles là, au contraire, donnent simplement un coup d'œil sur les objets, & regardent ce monde comme une fleur qu'on cueille, qu'on flaire, qu'on admire, & dont on connoît la courte durée. Ainsi la gaieté n'est pas toujours une legereté, comme on se l'imagine. Il y a si peu de choses intéressantes ici-bas, lorsqu'on les envisage philosophiquement, que c'est une sagesse de n'y

prendre garde que pour s'en amuſer. Nos préjugés, nos coutumes, nos étiquettes, nos cérémonies, nos modes, & nos affaires mêmes, deviennent encore mille fois plus ridicules, lorſque nous n'avons pas l'eſprit d'en rire & de les aprécier.

La ſociété des perſonnes gaies ne ſe diſſout jamais : ſoit en ville, ſoit à la campagne, ſoit à table, ſoit au jeu, ſoit en ſe promenant, ſoit en converſant, elles ne paroiſſent ni diſtraites, ni iſolées. Il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſérieux, qui, ordinairement plus occupé de lui-même que des autres, paroît ne ſe complaire que dans ſa propre éxiſtence : il lui eſt indifférent ſi l'on parle, ou ſi l'on rit, ſi l'on diſpute, ou ſi l'on joue, parce qu'il s'eſt fait une loi de ne preſenter qu'un buſte à la compagnie qu'il daigne honorer de ſa preſence.

Le ſérieux étant le caractére le plus général, je m'expoſe ſans doute à avoir beaucoup de contradicteurs ; mais pour ne pas déplaire à la multitude, doit-on déguiſer la vérité ? Je voudrois que ceux qui admirent tant la gravité, & qui la croyent le comble de la raiſon, la viſſent en opoſition

avec une ſage gaieté : à moins qu'ils ne fuſſent triſtes comme une ville *anſéatique*, * ils ne balanceroient ſûrement pas à préférer cette humeur qui prévient, qui parle, qui rit, qui intéreſſe, & qui attache. La gaieté prend toutes ſortes de formes pour plaire & pour amuſer, tandis que le ſérieux, toujours uniforme & toujours monotone, n'annonce qu'une ame mécontente d'elle-même ou des autres. Si les peintres n'avoient exprimé que le ſérieux, la peinture n'auroit ſûrement pas tant d'admirateurs.

* *On apelle villes anſéatiques certaines villes de l'Empire, telles que Nuremberg & autres, où il régne un ſérieux, & un morne capables d'alarmer, quoique les Allemands en général ſoient nés pour la ſociété, & très-empreſſés à bien accueillir les étrangers.*

CHAPITRE X.

Des Jeux.

TOus les fondateurs des républiques ou des monarchies instituérent des fêtes & des jeux, comme un délassement nécessaire. Il n'y a point de pays qui n'ait des divertissemens analogues aux mœurs & au climat. Les uns s'amusent par des luttes, des danses, des carrousels; les autres par des jeux de hazard, ou de combinaison: mais quoi qu'il en soit, nous pouvons dire qu'on ne joue plus aujourd'hui de maniére à exciter la gaieté. On se rassemble autour d'un tapis aussi gravement que s'il s'agissoit de discuter une affaire épineuse, ou de résoudre un problême; & la cupidité, qui est ordinairement l'ame de toutes les parties, permet à peine l'usage de la respiration. On avertit gravement quelqu'un qui ose rire ou parler, qu'il faut se taire, parce que l'on joue, comme si c'étoit un malheur d'être distrait dans un moment où l'on ne doit chercher qu'à s'amuser.

Je conçois facilement que des per-

ſonnes dont la vie n'eſt qu'une ſucceſſion de déſœuvrement & d'ennui, ayent le courage de paſſer les journées à remuer des cartes, & à les étudier ; mais je ne puis comprendre que des gens d'un eſprit vif & laborieux quittent une étude pour en reprendre une autre, & captivent leurs oreilles & leurs yeux de maniére à répéter mille fois le même genre d'aplication, ou à eſſuyer toute la mauvaiſe humeur & ſouvent les ſupercheries d'une joueuſe atrabilaire & ruſée.

On a laiſſé dépérir ces jeux de ſociété dont nos peres faiſoient ſi ſouvent uſage ; ces jeux qui ne dépendant ni du nombre des perſonnes, ni de leur ſavoir, mais ſeulement de la bonne humeur, n'entraînoient ni perte d'argent, ni impatience, ni ennui. On rioit alors, & l'on ne craignoit pas les diſtractions, parce qu'on ne jouoit que pour ſe diſtraire. Autre tems, autres mœurs ! On regarde maintenant comme un être inutile quiconque n'a pas le courage ou l'habileté de s'ennuyer pendant ſix heures, ou de paſſer les nuits à épuiſer ſa ſanté. Jamais on n'eut tant d'ardeur pour le plaiſir, & jamais on ne le connut moins. On court aux

assemblées avec vitesse, on y reste par désœuvrement, & l'on s'en revient avec dégoût.

Mais je demande, où la gaieté sera-t'elle de mise, si ce n'est au milieu des jeux? Devrons-nous donc la réserver pour le tems des études & des affaires? Il est inconcevable comme nous avons renversé l'ordre des sages coutumes & de la raison! Nos travaux, nos plaisirs, nos besoins, se confondent: ce qui devoit être l'occupation du jour, devient celle de la nuit; ce qui devoit amuser, aplique; ce qui devoit délasser, fatigue: & l'argent, qu'on n'auroit dû employer qu'au bien de l'humanité, entre dans les détails du jeu, comme dans ceux du ménage. On croit en conséquence qu'on ne peut plus s'amuser si l'on n'est riche; & les divertissemens les plus agréables paroissent insipides, parce qu'ils ne coûtent rien.

Ce n'est pas ainsi que raisonne la gaieté; elle n'aime pas les jeux qui s'achétent, parce qu'elle sent n'avoir besoin que d'elle-même pour se réjouir. Les promenades qui se mesurent à la toise, les parties qui se pesent au poids de l'or n'annoncent que de la gêne, de l'in-

quiétude & de l'ennui. On a rendu les jeux de commerce auſſi ruineux que ceux de hazard, parce qu'on ſacrifie tout à la cupidité, de ſorte que les perſonnes qui ne jouent point, ſont bien moins intéreſſées que celles qui jouent.

C'eſt cette façon bizarre de s'amuſer, qui fait qu'on ne converſe plus. Les Joueurs ont beau prétexter qu'on ne médit point lorſqu'on remue des cartes, on n'eſt pas dupe de leurs raiſons. On ſait que la médiſance n'eſt point une partie eſſentielle de la converſation; que ceux qui ont la malheureuſe habitude de parler mal du prochain, en trouvent toujours l'occaſion; qu'on a l'art de placer au jeu des coups-d'œil & des demi-mots, ſouvent plus malins que des entretiens, & qu'enfin on aprendroit à diſcourir raiſonnablement ſi l'on vouloit moins jouer.

Je ne prétens point ici qu'on doive proſcrire les cartes comme un divertiſſement odieux; mais je voudrois qu'on n'en fît pas une étude, & que, plus ami de la ſociété que du gain, on converſât tout en jouant: je voudrois qu'on ne fût point aſſujetti à des parties qui durent deux ou trois heures, parce

parce que toute récréation doit être libre : je voudrois que lorſqu'on a le bonheur de poſſéder des perſonnes de mérite, on ſuſpendît au moins le jeu pour leur faire compagnie, qu'on ne regardât pas un homme avec indifférence, parce qu'il ne ſait pas jouer ; je voudrois que le hazard formât un *piquet* ou *tri*, mais que ce ne fût ni habitude, ni loi ; qu'on ne ſe fit point une petite guerre à force de vouloir gagner, mais que le principal intérêt fût le plaiſir de s'amuſer ; je voudrois enfin que l'amour du jeu ne fût qu'un moyen de ſe délaſſer.

On croira ces conditions onéreuſes, & cependant elles ſont eſſentielles pour maintenir la gaieté, qui diſparoît de jour en jour depuis qu'on a des jeux combinés & prémédités, des jeux qui ſont une eſpéce de perſécution pour ceux mêmes qui s'y livrent. Reprenons les noix d'Eſope, & les épingles de Mallebranche, & nous verrons que ces jeux ne nous ſemblent puériles que parce que nous ne ſommes pas Philoſophes, & parce que nous avons voulu jouer éternellement. La vraie philoſophie, ſimple dans ſes amuſemens, ainſi que dans ſes mœurs,

se rit de ceux qui ne se réjouissent que par intérêt ou par combinaisons ; elle saisit le premier divertissement qui s'offre, tel qu'une boule ou un volant, parce que lorsqu'elle se délasse, elle ne croit pas devoir s'occuper.

Rien ne donne plus envie de se réjouir & de jouer que la vue des Cosaques ; ces peuples, qu'on croit barbares, ont l'air de vouloir toujours rire & danser. Tous ceux que j'ai vu dans la Russie rouge, excitoient la joie parmi leurs camarades, & amusoient leurs maîtres de maniére à se faire rechercher. Un homme qui ne tient à rien, pas même à son corps, n'a ni chagrin, ni embarras; & c'est le cas du Cosaque, dont l'Univers est la patrie, & la petite guerre le seul moyen de subsister. Tous les endroits où les jeux de paume, de quille, de boule & de billard sont usités, inspirent la gaieté ; & ce n'est qu'à mesure qu'on les a négligés, qu'une espéce d'engourdissement a saisi les esprits. Nous voyons encore que le peuple se réjouit beaucoup mieux que les grands, parce que ses jeux sont des exercices.

CHAPITRE XI.

Des Ris.

LE rire que les faux dévots regardent comme un scandale, est une faculté qui nous distingue des animaux, un signe naturel qui dénote la joie du cœur, & que l'Ecriture ne fait point difficulté de prêter à Dieu même dans ces occasions, où elle s'accommode à notre maniére de concevoir les choses & de les exprimer. Les Psaumes, l'Ecclésiaste, le livre de la Sagesse, nous disent que Dieu se rit au plus haut des Cieux, qu'il se joue dans cet Univers, & qu'il se moque des impies. D'ailleurs quel est le personnage le plus saint qui n'ait pas ri dans sa vie?

Les ris devroient toujours être avoués par le cœur; mais l'on voit peu d'hommes rire de bonne foi. Si du moins on ne soûrioit que par habitude ou par complaisance, on rempliroit souvent des devoirs de société; mais malheureusement on s'accoutume à une certaine duplicité, qui met les lévres en contradiction avec le cœur. De là ces visages rians qu'on prend comme un

masque à la vue d'un ennemi qu'on voudroit anéantir ; de là ces politesses dont on use à dessein de tromper ; de là ces fausses confidences qu'on se fait si volontiers sous prétexte d'amitié, & qui ne tendent qu'à se déchirer avec plus de succès; de là cette défiance universelle qui régne dans les sociétés. Toutes les facultés dont la nature nous a doués pour bien rendre nos sentimens & nos pensées, ne sont plus que des signes équivoques. Nous éprouvons continuellement en nous-mêmes les révolutions d'une anarchie ! l'esprit s'empare des fonctions du cœur, les sens de celles de l'ame ; & nos paroles, ainsi que nos démarches, deviennent des mouvemens qu'on ne peut ni aprofondir ni débrouiller.

Nos Peres, dont la candeur perçoit à travers les moindres gestes, ne rioient ni par grimace, ni par contrainte : ils n'exprimoient au-dehors que ce qu'ils sentoient intérieurement, parce qu'ils étoient simples, & conséquemment sincéres. Il faut avouer que les ris sans aprêts, & qui naissent d'une amitié réciproque, ont un mérite qu'on ne connoît bien que lorsqu'on chérit l'humanité ; ils sont les interprétes d'une

ame contente, dont les épanchemens dissipent le chagrin & l'ennui ; ils rendent la société un commerce de satisfactions & d'agrémens ; ils ont le talent de la conciliation ; ils font en un mot, que les hommes se suffisent en quelque sorte à eux-mêmes, sans recourir à l'art des théâtres, qui ne subsistent, selon la remarque du Philosophe Rousseau, que sur les débris des cotteries innocentes où l'on savoit rire & s'amuser.

Voilà ce que produisent les véritables ris ; mais bien des personnes de ce siécle mourront sans les connoître. Nous avons fait, à force de raffinemens, une nouvelle gaieté, qui n'est analogue ni à la philosophie ni à l'humanité ; on ne se réjouit point lorsqu'on veut de l'art & de la méthode, de même que l'on ne sait pas converser quand on n'aime que les nombreuses assemblées.

Ce seroit ici le lieu de détailler toutes les différentes maniéres de rire qu'on aperçoit dans la société, & qui contribuent à son embellissement ; mais il suffit de savoir que chaque passion a une façon de rire qui lui est propre. Le libertin ne rit pas comme le

dévot, ni l'ambitieux comme le Philosophe. Il y a des tons & des degrés qui diversifient la gaieté à l'infini, & qui la rendent personnelle. Cependant on doit s'apliquer à ne jamais rire aux dépens des autres, à éviter ces ris contempteurs qui supposent une ame basse ou jalouse, & à se faire un visage de société qui ne soit pas l'ouvrage de l'hypocrisie, mais celui de la complaisance. Ainsi les personnes taciturnes, qui trouvent du plaisir à rêver & à s'attrister, peuvent conserver leur mélancolie; mais sans la faire paroître, parce que la société a droit d'éxiger qu'on se modifie selon ses usages & ses loix. Eh! que deviendroit l'Univers, s'il n'y avoit pas un goût général qui déterminât les goûts particuliers? On mêleroit indistinctement les larmes & les ris, & nos assemblées ne seroient plus qu'un commerce de bizarrerie & d'humeur.

Si l'on connoissoit le mérite de ces ris gracieux qui dévelopent le caractére & qui annoncent la bienfaisance & la candeur, on ne se presenteroit qu'avec un visage riant, où l'on rougiroit de n'avoir pas les qualités aimables qui honorent l'humanité. Les ris, lorsqu'ils

ſont ſincéres, excitent la confiance, engendrent l'amitié, réveillent l'eſprit, deviennent le lien des aſſemblées & des repas. On doit autant les deſirer dans le commerce de la vie, qu'on doit redouter les ris malins, ces témoignages d'une ame orgueilleuſe ou perfide. Les perſonnes qui rient de bon cœur n'ont ordinairement ni vengeance, ni méchanceté; & il ſuffit, pour s'en convaincre, d'enviſager quelque rieur dans le tems qu'il s'épanouit: on voit toutes ſes penſées ſe reproduire ſur ſon viſage, & toute ſon ame ſe développer.

Si l'on blâme les ris, parce que ſouvent ils ſont hors de propos, & même indécens, il faudra proſcrire auſſi les paroles. Ce n'eſt jamais que l'abus qu'on doit condamner & éviter; il n'y a rien de plus pitoyable qu'un mauvais plaiſant, comme il n'y a rien de plus aimable qu'une perſonne raiſonnablement enjouée. Lorſqu'on rit du fond du cœur, on annonce qu'on ſent le plaiſir d'éxiſter, & qu'on jouit d'une conſcience pure & paiſible. Mais il ne faut pas croire que ce doivent être des éclats. Ceux qui paroiſſent rire avec plus de force, n'ont ſouvent qu'une gaieté empruntée. L'ame du ſage re-

cele en elle-même la véritable joie ; & ſes moindres geſtes, ainſi que ſes moindres expreſſions, ſont autant de témoins qui conſtatent ſa réalité.

Démocrite s'acquit le nom de Philoſophe en riant toujours, parce qu'il ne s'agit que du motif qui détermine à rire. Nous aurions ſans doute droit d'imiter un pareil exemple, nous qui vivons dans un ſiécle vraiment ridicule par ſes modes, par ſes frivolités, par ſes paradoxes ; mais on attribueroit aujourd'hui de pareils ris à la malignité ou à l'humeur. Cependant, ſelon l'expreſſion d'Horace, on corrige les mœurs en riant, & ſouvent l'ironie vaut mieux qu'une réprimande.

Nous finirons ce Chapitre par une réfléxion qui ne trouvera ſûrement pas de contradicteurs : c'eſt qu'il n'y a perſonne, de quelque pays & de quelque caractére qu'on le ſupoſe, qui n'aime à voir un viſage riant, & qui n'y reconnoiſſe un charme aſſez puiſſant pour déſarmer la colére & la fureur. Je ne parle point ici de ces phiſionomies aprêtées que les femmes frivoles ont l'art de ſe faire, à l'aide d'un miroir ; mais de ces ris naturels, qui

dévelopent une ame innocente & tranquille, & qui ſemblent le langage de la candeur. De tels ris peuvent s'apeller des demi-vertus ; car ils enlevent ſouvent les ſuffrages, & ils triomphent de la rudeſſe & de l'obſtination : on ne peut s'empêcher de les aimer, de même qu'on eſt forcé d'admirer un beau jour. C'eſt ſans doute une folie de rire au hazard & continuellement, mais c'eſt un grand avantage d'avoir toujours le viſage riant.

CHAPITRE XII.

Du Chant.

LA gaieté n'a point de langage plus expreſſif que le chant, & nous voyons que la nature ranime la voix des oiſeaux, ſi-tôt que le printems vient couvrir la terre de fleurs, & répandre l'allégreſſe.

L'homme, berger dans ſon origine, après avoir écouté le ſouffle des zéphirs, le murmure des eaux, le bourdonnement des abeilles s'efforça de les contrefaire; & tantôt à l'aide d'un chalumeau, tantôt par le ſeul mouvement de ſa voix, il forma des tons & des modulations qui exprimérent ſon bonheur & ſa joie. Il lui fut d'autant plus facile de réuſſir dans ce genre, qu'il n'y avoit alors ni guerre ni injuſtice capables de troubler la paix; mais les plaintes & les larmes naiſſant avec les maux qui vinrent déſoler l'Univers, on crut devoir recourir à l'art pour produire une muſique capable d'engourdir la douleur. Bien-tôt on vit éclôre les cantates & les arriettes, les vaudevilles & les chanſons;

& les villes & les campagnes se trouvérent remplies d'habitans qui charmérent leur ennui par le plaisir de chanter.

Cet agréable éxercice, varié à l'infini, désigne les mœurs des diverses nations. Le Polonois, naturellement mélancolique, ou par la raison du climat, ou par la forme du gouvernement, n'a que des airs langoureux, l'Italien au contraire, qui n'éprouve de joie que par accès, ne fait que sautiller en chantant : au lieu que le François, gai par caractére, emploie des tons agréables & moëlleux, dont le cœur semble être la véritable source. Aussi n'est-ce pas sa faute, mais celle de sa langue, si sa musique n'a pas l'avantage de plaire aux personnes de bon goût.

Quoiqu'il en soit, il est certain que, par-tout où la gaieté s'annonce, on aime les chansons. L'artisan, par cette raison, chante en faisant son ouvrage, le laboureur en traçant son sillon, le berger en gardant son troupeau ; tandis que le riche, distrait par ses affaires, ou rongé par son ambition, n'ouvre la bouche que pour parler d'intérêts, ou pour donner des

éloges que son cœur dément. Lorsque la gaieté étoit encore pure, c'est-à-dire sans mélange, sans trouble, sans distraction, il n'y avoit point de repas qui ne fût égayé par quelqu'agréable chanson. Les convives se succédoient à l'envi, pour exprimer, sur toutes sortes d'airs, la joie dont ils étoient pénétrés. Maintenant, que l'orgueil a pris la place de la candeur, & l'épigramme celle des chansons, on s'ennuie superbement, & l'on se déchire avec art. Nous ne voyons plus cette gaieté qu'on respiroit aux tables de nos peres, que dans les paysages, où, sous les couleurs d'un habile pinceau, les anciennes coutumes paroissent revivre.

Cependant quel plaisir de déployer sa voix en même-tems que son cœur, & de peindre par des sons les mouvemens tranquilles d'une ame heureuse & naïve! Quel plaisir d'unir son chant au ramage des oiseaux, & d'agacer une compagnie, ou de la réveiller par ces chansonnettes innocentes qui ne blessent ni la religion ni les mœurs! Il y a plusieurs motifs qui engagent à chanter; souvent la peur, le chagrin, & même la colére y excitent: mais

lorſqu'on eſt en ſociété, on ne peut chanter que par gaieté, à moins que ce ne ſoit que par complaiſance. D'ailleurs, pour peu qu'on connoiſſe les reſſorts du cœur humain, & l'impreſſion que ſes mouvemens produiſent à l'extérieur, on diſtingue facilement d'où naît l'envie de chanter. L'ame s'unit toute entiére aux chants qui proviennent de la gaieté, au lieu qu'elle ne prend aucune part à ceux qui ſe font entendre au moment de quelque forte paſſion.

Si notre eſprit & notre cœur étoient dans une parfaite harmonie, nous goûterions davantage le plaiſir de chanter; alors nos voix ne feroient que rendre ce qui ſe paſſeroit au-dedans de nous, & elles ſe trouveroient à l'uniſſon de nos idées & de nos ſentimens: mais nous avons toujours des affections qui détonnent, & qui contrediſent intérieurement les ſons que le mouvement de nos lévres produit.

Ceci nous ramene tout naturellement à la gaieté philoſophique, en nous faiſant voir qu'il n'y a qu'elle qui ſoit la mere des vrais plaiſirs. Soit qu'on chante, ſoit qu'on converſe,

même soit qu'on se taise, on éprouve une satisfaction qui paroît multiplier notre éxistence, & nous ravir au-delà des bornes du monde. Rien n'est hyperbolique dans ces expressions : il suffit d'envisager les personnes raisonnablement gaies, pour apercevoir *l'hilarité*, symbole de la véritable joie.

CHAPITRE XIII.

Des bons mots.

TOus les anciens eurent leurs bons mots, que l'hiſtoire a cru devoir nous tranſmettre ; & les peres mêmes de l'Egliſe ne firent pas difficulté de les employer contre les héréſiarques & les impies. Il ne s'agit que de s'en ſervir avec vérité & avec diſcrétion. Les pointes ſont un ſel attique, mais qui, tel que celui que nous répandons ſur nos mets, doit être employé ſobrement. Ainſi les diſeurs de bons mots, qui, à l'imitation de Sénéque, laſſent par des excès d'eſprit, dépouillent la ſociété de ſes agrémens naturels. On aime une converſation où chacun parle à ſon tour, & où l'on ne court ni après les phraſes, ni après les ſaillies.

D'ailleurs les perſonnages affichés pour beaux-eſprits, n'ont ſouvent qu'une morgue, qu'un ton, & ne s'établiſſent les arbitres des plaiſirs & de la raiſon, que parce qu'on n'a pas le courage de les contredire, ou le talent de les deviner. L'imagination, quelque brillante qu'elle ſoit, a ſes

momens de repos, ainſi que tout ce qui éxiſte dans la nature. On ne fait que répéter ou dire des choſes extravagantes, lorſqu'on veut continuellement imaginer. L'eſprit s'épuiſe, parce qu'il eſt limité, comme le corps dépérit parce qu'il eſt terreſtre. De là naît cette inſipidité dans la plûpart des ouvrages qu'on nous a donnés ſous le titre de bons mots; de là vient qu'il y a toujours moins d'équité que de prévention en faveur des beaux eſprits, & qu'il faut ſouvent eſſuyer mille mauvais mots avant d'en entendre un bon.

Mais comme je ne veux point leur ravir toute l'eſtime qu'ils s'aproprient, je dirai que les penſées brillantes n'ont ſouvent qu'un éclat momentané, qui dépend de la circonſtance & de la compagnie; & que ce n'eſt pas rendre ſervice à leurs auteurs de les répéter: je dirai que les meilleures ſaillies ſont celles qu'engendre l'à-propos, & que ſouvent le ton & l'air même de la perſonne qui parle, leur donnent plus de la moitié de leur prix; je dirai enfin que tout *impromptu* éxige une indulgence qu'on n'accorderoit pas à une réfléxion.

Pluſieurs perſonnes s'imaginent que tout

tout homme à bons mots eſt néceſſairement une perſonne d'eſprit ; elles ſe trompent ; ce n'eſt ſouvent qu'une certaine vivacité, comme celle qui devine tout-à-coup les logogryphes & les énigmes. L'habitude d'ailleurs, ainſi que la gaieté, rendent l'imagination propre aux ſaillies. Le Pape Benoît XIV avoit peut-être moins d'eſprit que d'érudition ; mais naturellement gai, & né dans une ville où le peuple même s'exprime d'une maniére comique, il dit des choſes facétieuſes juſqu'à la mort. Il y a des eſprits prompts qui ne peuvent rien retenir, & qui échauffés par la preſence des objets, ou par la force d'un diſcours, produiſent ſans s'en apercevoir des choſes très-agréables ; c'eſt un vin de Champagne, qui s'élance & qui pétille, ſi-tôt qu'on le remue. Ainſi les Gaſcons, qui, ſelon l'expreſſion de Fontenelle, paroiſſent avoir leur eſprit en argent comptant, ne ſont ni plus capables ni plus célébres que les autres peuples.

Les caprices des langues contribuent auſſi aux bons mots. Il n'y a point de peuple dont l'idiôme ou le jargon ne renferme des équivo-

ques. Cela se voit sur-tout chez les Italiens, qui prennent continuellement plaisir à donner le change par des doubles sens ; mais malheureusement c'est quelquefois aux dépens de la bienséance. La malignité, qui étudie les bons mots, est un autre inconvénient. On ne s'arrête qu'avec peine lorsqu'on a le talent de faire rire ; & souvent l'on sacrifie sa fortune, ou son ami. Il en est de l'esprit comme du vin : lorsqu'il fermente avec trop de violence, il s'aigrit ; & l'on devient insensiblement caustique, en croyant n'être que plaisant : un mot en amène un autre, & l'on est tout étonné à la fin d'une conversation, d'avoir irrité ou scandalisé.

Ces écarts d'imagination doivent nous rendre très-circonspects à l'égard des bons mots, & nous convaincre qu'on aime beaucoup mieux l'homme qui parle avec candeur que celui qui rit d'un air équivoque. La société ne permet que ces heureuses effervescences d'esprit, qui engendrent des propos agréables & utiles. On craint pour soi-même, lorsqu'on voit les autres couverts de ridicules & l'objet de la dérision. Il faut accoutumer l'ame à

une certaine vivacité qu'on puisse tempérer, & ne la faire agir que d'une maniére qui plaise à tout le monde. Alors les saillies réjouissent, intéressent, raniment la conversation, & n'excitent que de l'admiration. Mille fois un bon mot a réveillé des esprits qui s'assoupissoient, & a dissipé l'ennui. Si l'on goûte du plaisir à entendre répéter ceux des Auteurs célébres, on doit bien en sentir davantage lorsqu'ils naissent sur le champ.

L'esprit poétique est plus propre aux bons mots, parce qu'il est moins méthodique & plus entrecoupé : ses lueurs paroissent des étincelles qui sortent d'un feu d'artifice. Lorsqu'on a de la verve, on trouve les saillies comme la rime, & cet éxercice excite continuellement l'imagination : mais il n'y a que la gaieté qui soit la mere de ces agréables *in-promptu* dont la société fait son amusement ; il n'y a qu'elle qui folâtre sans blesser la sagesse, qui critique sans irriter personne, qui s'explique librement sans choquer la bienséance. La philosophie prend le ton pédant, la poésie celui de l'enthousiasme, la politique ne parle qu'à demi-mot ; tandis que la gaieté

s'exprime d'un ton modeſte & agréable.

Nous ne parlons point ici des bons mots que la ſuffiſance & l'impiété oſent produire contre la religion, parce que nous ne croyons pas qu'on puiſſe apeller gentilleſſes des blaſphêmes qui naiſſent d'un eſprit pervers, & ſouvent corrompu. On eſt bien miſérable lorſqu'on ne ſait briller qu'aux dépens de la raiſon; bien étranger aux vrais plaiſirs, lorſqu'on goûte de la ſatisfaction à railler les choſes les plus ſaintes; & bien aveugle, lorſqu'au milieu de tant de folies qui donnent matiére à rire, on s'imagine ne pouvoir ſe réjouir qu'en s'égayant ſur les merveilles de la ſuprême Sageſſe. Les ridicules furent toujours la reſſource des petits eſprits: incapables de ſaiſir le grand, & de connoître le majeſtueux, ils ne s'attachent qu'à des ſuperficies; ils imaginent en conſéquence qu'une épigramme ou qu'un roman doivent anéantir toute la morale & toute la foi.

Si l'on s'en tient à cette gaieté philoſophique que nous tâchons d'inſpirer, on n'entendra que des propos reſpectueux envers la religion & les

loix ; on ne rira que des choſes indifférentes, & l'on ne donnera d'eſſor à l'imagination que pour délaſſer l'eſprit. Il y a des perſonnes qui ſéduiſent par les charmes de leur converſation, & qui ne laiſſent jamais échaper ni la moindre médiſance, ni la moindre équivoque. D'ailleurs jouer ſur les mots, c'eſt jouer la raiſon, & ôter la liberté de s'énoncer comme penſent très-ſagement les Anglois, qui ne peuvent ſouffrir les pointes, ni les alluſions : cependant il y a certains bons mots, qui, pleins de bon ſens & de génie, affectent néceſſairement une ame clairvoyante & ſenſible ; de ſorte que ceux qui ne les goûtent pas, ſont imbécilles ou léthargiques. Le Cardinal Albéroni diſoit, que certaines ſaillies étoient ſa pierre de touche, pour juger de l'eſprit des autres, & il avoit raiſon.

CHAPITRE XIV.

Il n'y a point de vraie Gaieté sans liberté.

JE n'entends ici par la liberté, ni cette faculté de choisir, que les Scholastiques ne cessent d'embrouiller, ni ce pouvoir de faire le mal, que les libertins ont grand soin de préconiser : mais une certaine maniére de penser, qui rend l'ame indépendante au sein même du despotisme. Les chaînes ont beau se resserrer, les cachots se fermer, le vrai Philosophe n'est jamais captif, parce qu'il s'élance au-delà des prisons de l'Univers C'est en se détachant de tout, & en ne tenant à rien, qu'on sent cette heureuse liberté qui nous rend à nous-mêmes, & qui ne craint que Dieu. L'ame connoît alors que toutes les Puissances du monde n'ont aucune prise sur elle, que ses pensées sont impénétrables, qu'elle n'en doit compte qu'à l'Etre suprême, & conséquemment elle se réjouit d'avoir un si beau domaine ; les passions & les sens sont

nos sujets, & il n'y a point de royauté préférable à celle de les gouverner.

Or cette joie, qui ne doit son éxistence ni aux biens, ni aux honneurs, mais qui naît du fond du cœur, & qu'on peut dire inhérente à notre essence même, est cette vraie gaieté dont l'homme a besoin dans le cours des événemens. Il n'y a que les personnes pusillanimes qui se déconcertent facilement & qui se troublent; leurs craintes & leurs espérances ne roulant que sur des objets mobiles, elles n'ont pour base qu'un sable mouvant: ainsi ces grains de poussiére que le vent éléve dans les airs, ne s'y soutiennent qu'un instant, & retombent en désordre. Il est aisé de conclure, à la suite de ces réfléxions, que le Religieux même, quoique lié par des vœux, sera plus gai & par conséquent plus libre que les riches & les Courtisans, s'il pense d'une maniére conforme à une ame immortelle. Ce qu'on fait avec plaisir, se fait toujours gaiement.

On croiroit, à entendre tous les hommes, qu'ils jouissent de la liberté la plus entiére; mais si on les éxamine, on n'aperçoit que des captifs,

Leurs grands mots de philosophie & d'humanité, qu'ils ont continuellement sur les lévres, ne sont que des termes dont ils se servent pour se déguiser à eux-mêmes leur propre esclavage. S'ils étoient en effet Philosophes & humains, ils ne penseroient qu'à étudier la sagesse, qu'à vivre avec simplicité, qu'à se secourir mutuellement: ainsi leur gaieté, comme leur liberté, n'est qu'une pure chimére.

Quelles entraves l'ambition & l'amour, ces deux funestes passions, n'ont-elles pas donné à l'Univers! leur empire, plus formidable que celui des tyrans, nous tourmente, nous dévore, & nous fait mourir à tous les instans. L'ambitieux, cet être profane qui prostitue son immortalité pour ne s'attacher qu'à des objets périssables, ne goûte ni joie, ni paix; il veut toujours quelque bien aparent qu'il n'obtient jamais, parce que ses desirs vont toujours au-delà de ce qu'on lui accorde. L'amant, victime de son ardeur, est trop agité pour pouvoir aimer avec goût: dans les allarmes lorsqu'il ne voit pas l'objet de sa passion, & dans le saisissement lorsqu'il le contemple, il n'a plus une

ame

ame à lui, mais abandonnée aux jalousies, aux méfiances, aux dégoûts, aux remords, aux inquiétudes, aux soins; son esprit s'égare dans le tems qu'il parle, son cœur se trouble en voulant trop aimer, & ses yeux cherchent un bonheur qui fuit. C'est ainsi que les passions nous maîtrisent, & nous dépouillent de nous-mêmes pour nous revêtir de leurs caprices & de leurs frénésies.

On voit les hommes les plus sages devenir le jouet des femmes les plus extravagantes, révérer leurs vices comme des vertus, prendre leur tyrannie pour des attentions & pour des caresses, s'enchaîner enfin de la maniére la plus honteuse, en s'imaginant jouir de toute leur liberté. Combien de femmes font servir la religion même à leurs passions, & ne parlent que la morale de Nicole & le Tourneux, dans le tems qu'elles sont couvertes de rouge & de mouches pour surprendre des gens de bien, & les faire tomber dans leurs filets? Quel comédien que l'amour!

Les libertins se croient libres, parce qu'ils s'abandonnent sans réserve à leurs mauvais penchans comme si

l'adhésion au mal étoit une liberté ; alors ils se décident d'une maniére qui rend le cœur captif. Voilà comme on se croit indépendant en devenant esclave, & comme l'Univers n'est qu'une vaste prison où chacun s'enchaîne à sa passion, sans le savoir, & souvent même sans le vouloir ; voilà comme on se met dans le cas de ne goûter jamais une vraie satisfaction.

Si l'on ne *jouit de soi-même*, selon l'expression du grand Bossuet, on n'a que des ris contraints, & qu'une aparence de liberté. C'est dans la possession de notre ame, cette possession douce & heureuse qui surpasse tous les héritages de la terre, qu'on trouve la vérité qui nous délivre, & dont l'influence procure des joies inexprimables. Si les libertins nous disent le contraire, il nous permettront de ne pas les croire, & parce qu'étant au lit de la mort ils ont protesté mille fois qu'ils n'avoient jamais eu de vrai bonheur, & parce qu'il n'y a que la bonne conscience qui puisse réellement nous rendre heureux.

Dégageons la liberté de tout ce qui n'est point elle, & nous serons au-

tant alarmés que surpris de ce fantôme d'indépendance, que nous croyons le plus bel apanage de notre humanité ; nous verrons que cette tristesse & cet ennui, qui de tems en tems s'emparent de notre ame, nous avertissent que nous tenons encore à des objets qui nous enchaînent. L'homme libre est celui qui se verroit dépouillé tout-à-coup de ses terres, de ses honneurs, & même de sa réputation, sans s'affliger. Une joie mobile comme l'air des cours, ou comme le tems, peut être la joie de ceux qui se disent Philosophes ; mais elle n'est pas celle des sages, dont l'ame, toujours au-dessus des astres & des événemens, ne connoît & ne goûte que le bonheur immuable.

On ne sauroit croire comme on resserre de plus en plus notre liberté. Les modes, les visites, les jeux, les repas, sont autant d'entraves qui ne nous laissent plus vivre qu'au gré d'autrui. On n'est ni le maître de converser comme on veut, ni d'aller où l'on veut, ni de se retirer quand on veut, il faut absolument jouer dès qu'on arrive dans une maison où l'on n'alloit que pour converser, & s'ennuyer en-

fin lorsqu'on a besoin de se dissiper. Il semble que le monde ait un droit absolu sur nos plaisirs, sur nos goûts, sur nos biens, & même sur nos jours. Il décide; & ses prétentions ridicules, qu'on confond avec les devoirs de société, nous rendent presque tous automates. Combien de personnes qui sentent le poids d'une visite ou d'un repas, & qui, dupes de l'usage ou de leur complaisance, perdent des heures qu'ils donneroient au plaisir de quelqu'étude agréable ou de quelqu'aimable entretien!

Ne nous étonnons plus si la gaieté s'évanouit insensiblement: il n'y a de bonheur que la liberté, & nous vivons en esclaves. Démocrite conseille aux hommes de faire peu de choses, s'ils veulent être heureux, & nous ne faisons rien en faisant beaucoup. Nous traitons les frivolités avec plus d'importance que les négociations; & notre éxistence, toute partagée entre des visites d'étiquette, & des jeux d'intérêt, ne nous laisse ni le tems de penser, ni la liberté de nous réjouir. Les personnes qui connoissent le bonheur d'une honnête indépendance, (mais qu'elles sont rares!)

ne s'engagent guére que ſous condition. Le hazard procure ſouvent plus d'amuſemens que toutes les parties préméditées, & il eſt bon de lui laiſſer quelquefois le ſoin de nous diſtraire & de nous délaſſer. Souvent pour ne pas manquer à une parole donnée, on manque l'occaſion d'un vrai plaiſir. Je ne trouve rien de ſi déſagréable que d'entrevoir un nombre de jours décidés par des invitations dont on ne peut ſe diſpenſer; n'eſt-ce pas abandonner ſa vie à la diſpoſition des autres, & ſe mettre dans l'impoſſibilité de jouir de ſoi-même?

Ce n'eſt pas la faute des gouvernemens, mais la nôtre, ſi nous vivons dans un aſſujettiſſement qui étouffe la gaieté, quoiqu'ils ne ſoient pas tous également propres à l'inſpirer. Le deſpotiſme, par éxemple, gêne trop la maniére de penſer, & tout état républicain inſpire trop le goût de la cabale & de l'intérêt: il n'y a que la monarchie qui laiſſe aux ſujets la liberté de rire & le loiſir de s'amuſer. Il ſuffit, pour s'en convaincre, de jetter un coup d'œil ſur les pays qui partagent l'Europe; on verra qu'on

ne rit pas à Amſterdam comme à Naples, à Londres comme à Vienne, ni en Pologne comme en France. Veniſe elle-même qui paroît le centre des plaiſirs, ne vaut pas Milan pour l'agrément, parce que les efforts qu'on y fait en aparence pour ſe réjouir, ne ſont que des divertiſſemens de pure politique, qui ne ſatisfont ni le cœur, ni l'eſprit. J'avoue que le vrai Philoſophe ſait s'amuſer par-tout; mais il n'eſt pas moins vrai que la liberté, même extérieure, contribue beaucoup à la gaieté, & qu'on eſt doublement heureux lorſqu'on vit dans une honnête indépendance qui ſympathiſe avec la maniére de penſer. Ainſi on ne ſauroit trop s'eſſayer avant que d'aller ſe confiner dans un cloître, où les moindres éxercices contrarient perpétuellement la volonté. Ce genre de vie, qui n'a rien que d'agréable, lorſque la vocation n'eſt point équivoque, devient la torture de l'ame lorſqu'on s'engage legérement.

CHAPITRE XV.

L'Education pédantesque nuit beaucoup à la Gaieté.

MAlgré cette multitude d'ouvrages qui traitent de l'Education, je ne puis m'empêcher d'en dire un mot au sujet de la gaieté : peut-être ne ferai-je que répéter ; mais je m'en consolerai si, à force de rebattre les mêmes choses, on veut bien se corriger. A peine un enfant vient-il de naître qu'on s'empresse à l'expulser de la maison paternelle, & à le confier à une paysanne, qui, ordinairement brusque & intéressée, ne voit qu'un étranger dans celui qu'elle nourrit, & gronde & rit sans autre raison que son caprice ou son humeur. Les gouvernantes ne succédent que pour passer d'une familiarité excessive aux plus rudes punitions, & pour défendre les choses les plus raisonnables, en permettant les plus ridicules.

Tel a été notre premier âge & tel doit être celui de tous les enfans, (parce que la routine fait loi) jusqu'à ce que, venant à passer entre les mains

des hommes, ils ne trouvent que des pédans, qui, armés de verges & de férules, presentent les études comme un tourment, & rendent les récréations mêmes ennuyeuses. Les plus beaux morceaux d'éloquence & d'histoire, dont la lecture devroit toucher & ravir, n'inspirent que du dégoût, parce qu'on les fait aprendre à titre de punition.

L'immortel Fleury, dans son ouvrage sur le choix des études, dit très-sagement qu'on doit se servir du plaisir pour inspirer le goût du travail à la jeunesse, & qu'on ne réussit que par la douceur & par l'aménité. Le célébre Rollin veut qu'on ne surcharge pas les écoliers d'instructions, & que les traits de morale naissent de l'occasion. Il avoit sans doute remarqué, lui qui connoissoit si bien les colléges, que les jeunes gens qu'on ne cesse de prêcher sont ordinairement pires que les autres. On émousse les vérités à force de les répéter. Le savant Lami dit dans ses entretiens, que ceux-là se trompent qui croyent devoir porter le feu partout où ils voyent du desordre, & qui s'imaginent qu'il est honteux de laisser une faute impunie : il conseille aux maîtres de réjouir de tems en tems

leurs écoliers, & de les engager à des jeux qui puissent les amuser.

Les premiéres impressions ne s'effacent presque jamais : si les enfans entendent continuellement des plaintes & des cris, ils deviennent insensiblement plaintifs & grondeurs. Lorsqu'on est élevé par le caprice & par l'humeur, on a besoin d'une surabondance de gaieté pour se maintenir affable & gai. Rien de plus admirable que la conduite de Mentor envers Télémaque : sa physionomie n'annonce que de la bonté, ses leçons ne s'insinuent qu'avec douceur ; ses avis n'ont ni amertume ni rudesse, on voit qu'ils partent du zèle & de l'amour ; ses éxemples ne sont ni fastueux, ni difficiles à imiter : qu'on le suive, & nous osons assurer que l'éducation, beaucoup plus agréable, deviendra analogue à notre maniére de penser. Tout jeune homme ne supporte ses supérieurs qu'avec peine, à moins qu'ils ne tempérent leur autorité par un visage riant & par des maniéres prévenantes. Les châtimens se dépouillent en quelque sorte de leur rigueur & de leur âpreté, lorsque celui qui en fait usage paroît aussi fâché que celui qu'il punit. Il y a une façon d'a-

doucir les corrections qui les rend supportables, & qui force les jeunes gens à convenir de leur nécessité. Un écolier fait très-bien discerner si on le châtie avec justice ou par humeur ; & quoique sa colére éclate dans le premier instant, il s'avoue intérieurement coupable.

On regarde les enfans comme de jeunes plantes, & l'on a raison ; mais il s'en faut bien qu'on les traite avec le même soin. On les expose à tous les caprices de la colére & de l'humeur, tandis qu'on met un oranger à l'abri du froid & du vent. Qu'arrive-t'il ? Les vertus trop tardives ou trop précoces ne laissent que des ames nues, dont les passions s'emparent à l'envi, & les regrets deviennent tout le fruit de ces éducations trop austéres. Ce n'est qu'avec une haleine ménagée à propos qu'on ranime une étincelle, comme ce n'est qu'à l'aide d'une douce rosée que les fleurs conservent leur fraîcheur & acquiérent leur beauté. La moindre grêle qui se répand sur un parterre, en dérange toute la symmétrie ; on voit aussi-tôt les tiges se courber, les feuilles se flétrir, & les nuances disparoître : triste image, mais bien sensible, de

ce qui nous arrive lorſqu'on répand la terreur ſur nos premiéres années, la colére fermente, altére notre caractére, aigrit notre humeur, ſouléve notre eſprit, & ne cauſe que du deſordre & du dégoût.

Je ne prétens pas qu'on doive toujours rire & pardonner ; ce ſeroit un autre inconvénient qui rendroit les enfans fantaſques, difficiles & téméraires : mais il y a un juſte tempérament dans l'éducation de la jeuneſſe, qui conſiſte à paroître en colére ſans l'être, à ne lever qu'avec peine la main qui frape, à l'arréter au plutôt, & à ſouffrir d'un pareil contre-tems. Platon vint à bout de corriger ſon neveu en ne lui faiſant aucun reproche ni aucune réprimande, mais en lui montrant toujours un viſage tranquille & riant. Il arrive ſouvent qu'on châtie les enfans parce qu'on n'a pas la patience de ſouffrir, de ſorte qu'on ſe recherche ſoi-même plutôt que leur bien, lorſqu'on les gronde ou lorſqu'on les punit.

Nos premiéres années ſont le printems de notre vie, & parce que les talens ſe développent, & parce que la gaieté répandue dans nos cœurs & ſur nos viſages nous rend alors les

êtres les plus fortunés. Mais le chagrin s'empare de notre ame, & le dégoût nous engourdit dans la pratique de nos devoirs, si des Précepteurs trop sévéres nous menacent & nous inquiétent; nous redoutons leur vue, nous ne travaillons qu'en tremblant, & nous ne voyons arriver le moment de l'étude qu'avec effroi. Ainsi la bonne humeur, si naturelle à la jeunesse, s'aigrit peu-à-peu, l'on ne sort du collége que pour abhorrer les études & les Maitres, & souvent pour être farouche & cruel. Il y a dans la plûpart des écoles une barbarie sourde, qui, pour être usitée, n'en est pas moins redoutable, & qui ne s'accorde ni avec la Religion, ni avec la raison. Nous tremblons encore au recit de ce qu'il nous en a coûté pour aprendre quelques mauvais mots de latin, & nous ne voudrions pas rajeunir au prix d'essuyer les mêmes peines & les mêmes chagrins.

Je voudrois qu'un pere, en véritable ami de ses enfans, fût leur premier Précepteur, & qu'avec un air riant & des maniéres enjouées, il leur aprit à chérir la science ainsi que la vertu. Le cœur s'ouvre sans réserve,

& reçoit tous les préceptes, lorſque c'eſt l'aménité qui les dicte. On s'accoutume à rire quand on voit rire ſes maîtres, on goûte un vrai plaiſir dans la pratique de ſes devoirs, & la gaieté devient l'humeur dominante. Quel eſt le pere, s'il penſe, qui ne préfére un enfant, même étourdi, à un fils ſombre & taciturne?

Nous ne ſommes propres ni aux affaires, ni aux devoirs de ſociété, ni aux éxercices mêmes de religion, lorſque la triſteſſe nous gagne; de ſorte qu'il eſt plus important qu'on ne s'imagine de rendre l'éducation douce & aimable. On fait reſter chez ſoi & vivre avec ſoi lorſqu'on ſait être gai, au lieu qu'on entraîne ſon éxiſtence comme un fardeau, quand on s'abandonne à la mélancolie, » Riez ſouvent, » dit Marc-Aurele, » & vous ſerez heu» reux.

Cette maxime ne s'eſt jamais mieux vérifiée que dans l'auguſte perſonne de *Staniſlas* Roi de Pologne, qui par une gaieté toujours raiſonnable, & toujours égale, ſe fit ſon bonheur au milieu des plus grands revers, comme il fait celui de tous ceux qui ont la gloire & l'avantage de l'aprocher.

CHAPITRE XVI.

La grandeur doit être tempérée par la Gaieté.

CE n'eſt pas ſans raiſon que Pline le jeune dans ſon admirable panégyrique de Trajan, nous peint cet Empereur, comme ayant l'art de contenter ſon peuple par un air riant. Il n'y a point de moyen plus propre à mériter des éloges & à captiver l'amour, que de ſe preſenter avec un viſage gracieux, où la ſérénité ne paroît point empruntée. Les petits alors, dans une juſte confiance, s'élévent juſqu'aux grands, & ne s'aperçoivent plus de cet intervalle qui les ſépare, & qui pour l'ordinaire humilie.

La grandeur, quelque légitime qu'elle ſoit chez ceux qui en ſont revêtus, bleſſe preſque toujours l'amour-propre des inférieurs. On ne voit qu'avec peine ſon égal devenir ſon ſupérieur; & ſi l'on n'oſe pas fronder les grands, on affecte au moins une certaine Philoſophie qui ſe croit en droit de les mépriſer impunément. Ce ſont autant de révoltes ſourdes, ex-

citées par l'envie ou par la vanité, & que les gens en place ſavent prévenir, lorſqu'ils ont le précieux avantage d'être humains : alors, oubliant ce qu'ils ſont par hazard, ils ne s'occupent que de ce qu'ils doivent être par réfléxion ; alors s'abaiſſant à proportion que le rang les éléve, ils ſe mettent au niveau de tout le monde.

C'eſt un malheur d'être trop ſérieux lorſqu'on a quelqu'empire ſur les autres ; car le public, toujours malin, prend pour orgueil ce qui n'eſt ſouvent que l'effet du tempérament. On éprouve que les grandeurs ont je ne ſais quel poiſon ſecret qui décompoſe les caractéres, & que ceux mêmes qui déclament avec plus de force contre l'ambition, deviennent horriblement ambitieux lorſque la fortune commence à les favoriſer. Bien-tôt un front ſourcilleux, une démarche altiére, un ton abſolu, répandent un air d'arrogance ſur toutes les actions, & l'on n'aperçoit plus que des hommes qui oublient l'humanité.

Je ne ſais comment on a pu imaginer que les dignités avoient beſoin de hauteur & de fierté pour ſe faire révérer. Ne voit-on pas que le ciel

n'eſt beau que lorſqu'il eſt ſerein, & que plus on ſe communique, plus on ſe concilie les cœurs ? Chacun murmure en ſecret contre le ſuperbe qu'il encenſe, on ne fréquente les cours que par intérêt, lorſque les Souverains ſont inacceſſibles : il faut reſpecter les hommes, ſi l'on veut qu'ils s'humilient. Une phiſionomie ouverte attire & prévient, & ſouvent un ſimple ſoûrire arrache des hommages que l'amour-propre refuſoit.

Les grands ſont comptables au public des diſpoſitions de leur ame, & il n'y a que la gaieté qui puiſſe les développer d'une maniére agréable : elle déride les fronts, elle adoucit les regards, & ne laiſſe à l'orgueil, ni à l'humeur aucun moyen de ſe prévaloir. La majeſté, lorſqu'elle s'annonce ſous un air riant, ſemble l'image de Dieu même, cet Etre ſuprême & bienfaiſant, qui nous ſoulage, qui nous viviſie, & qui ſe laiſſe aprocher des plus vils mortels. Le laboureur oublie ſes ſueurs, l'artiſan ſes travaux, le militaire ſes bleſſures, le courtiſant ſes veilles, lorſqu'ils ont le bonheur de voir leur maître ſoûrire, encourager, récompenſer. Tout un royaume prend

une

une face riante, quand le Monarque se rend accessible, & se fait gloire d'être affable & compatissant. Ainsi on goûte une vraie félicité sous les loix de cette auguste Souveraine, dont le front toujours serein annonce la clémence & l'affabilité, de cette Souveraine à qui l'on voudroit rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouille si gracieusement en faveur de tous ceux qui l'aprochent : mais je me tais, bien certain que mes lecteurs reconnoîtront aussi-tôt la grande Princesse que je n'ose nommer, & qu'ils supléeront à l'impuissance de mes expressions.

Les Princes n'étant point des êtres inutiles ou indifférens, ils doivent disposer leur démarche, leurs regards, leurs rires, leurs propos, de maniére qu'il n'y ait rien dans leur extérieur qui n'exprime la munificence & la générosité. L'air sombre & sérieux n'empêche pas l'ame d'être bienfaisante; mais il diminue plus qu'on ne s'imagine le mérite du bienfait. Eh! qu'en coûte-t'il pour paroître humain envers ses freres, lorsqu'on l'est réellement? & si on a le malheur de ne pas l'être, ne devient-on pas un hors-d'œuvre, pour

ne pas dire un monstre dans la société ? Nous ne sommes nés que pour faire du bien, & le commerce de la vie éxige une maniére de le faire qui ne sympathise ni avec le regret, ni avec l'humeur. Ah ! si les grands connoissoient toutes les louanges que leur méritent les moindres airs de bonté, ils ne se presenteroient jamais qu'avec un visage riant, & l'affabilité leur seroit plus précieuse que tous les titres d'Excellence & d'Alteſſe. La grandeur & le faſte, ne causent que de l'envie & de l'étonnement ; mais la bienfaisance excite la reconnoissance & l'admiration. On redoute les éclairs, parce qu'ils sont suivis du tonnerre, & l'on se plaît à contempler l'aurore qui annonce un beau jour.

Il n'y a personne qui ne fixe les grands pour éxaminer leur maintien, & qui ne murmure en secret, s'ils ne désignent pas la bonté. Et qu'elle est cette bonté ? Une inclination de l'ame à faire du bien, & à vouloir continuellement en faire, qui se dévelope à tout instant par des traits qu'on ne peut méconnoître. Lorsqu'on est généreux, affable & compatissant, on entend à demi-mot, on devine les mal-

heurs de ſes freres, on ſouffre juſqu'à ce qu'on les ſoulage, on craint de chagriner les perſonnes les plus mépriſables en aparence, & l'on ſe multiplie en autant de largeſſes qu'il y a de beſoins. Si on lit les hiſtoires, on verra que les Princes clémens, qui ſe communiquérent avec plaiſir, furent en quelque ſorte les dieux de l'Univers, & que les peuples leur ſacrifiérent leur encens & leurs vies. Avec quelle ſatisfaction ne voit-on pas encore ſur les médailles des Titus & des Trajan, ces traits de bonté qui embellirent leurs viſages, & qui leur concilioient, dès le premier abord, l'admiration & l'amour ?

Je ne ſais comment les Auteurs qui ont écrit ſur les moyens d'augmenter la puiſſance des états, n'ont pas indiqué l'affabilité comme une reſſource capable d'élever & d'agrandir : tout Souverain qui s'humaniſe, & qui daigne rire & parler, double les forces de ſa monarchie ; ſa vie devient celle de tous ſes ſujets, par le ſoin qu'ils prennent de l'illuſtrer & de le conſerver. » La clémence affermit le trône des » Rois, dit Salomon, & la miſéricor» de & la vérité ſont leur ſalut. » Si

ceux à qui l'on confie l'éducation des Princes connoiſſoient les reſſources de la bonté, ils l'inſpiroient comme le grand art de régner ; mais la plûpart des Gouverneurs n'ayant pour tout mérite qu'une ridicule gravité, croyent un Prince accompli lorſqu'il eſt ſérieux. Cependant nous pouvons nous féliciter de voir aujourd'hui l'Europe reſpirer, ſous l'empire de ſes maîtres, un air de joie & de liberté. Il n'y a pas juſqu'en Ruſſie, où les deſpotes ſont devenus des peres, & où la clémence & la généroſité ſous le nom de l'immortelle *Elizabeth*, ont donné des éxemples que l'hiſtoire n'avoit point fournis juſqu'alors. Le goût des modes, tout frivole qu'il eſt, contribue à cette heureuſe métamorphoſe. On a pris inſenſiblement les maniéres aiſées des François, comme on en prenoit les habits. Eh ! quel bien n'en réſulte-t'il pas ? Les peuples & les Souverains mêmes en ſont plus heureux ; il n'y a rien de plus triſte que l'étiquette & l'orgueil.

Ainſi ces hommes ſolemnels qui ne connoiſſent d'éxiſtence que la repreſentation, ſont bien plus punis que ceux qu'ils humilient. Ils perdent le

plaisir de la conversation, de la confiance, de l'amitié : on ne les visite que par intérêt, on ne leur parle que par bienséance, on ne les écoute qu'à regret, on s'attriste en les abordant, on se réjouit en les quittant. Les gens en place qui connoissent les ressorts du cœur humain, & qui ont intérêt de les faire mouvoir pour le bien des états, ne manquent pas de s'humaniser : ils savent qu'on ne vient à bout de pénétrer les cœurs, qu'en conversant & en riant. Bien des Ambassadeurs n'ont ignoré des choses essentielles, que pour avoir voulu conserver une morgue ridicule, si pitoyable aux yeux des gens sensés. Lisez les mémoires de Sully, & vous en trouverez plusieurs exemples.

Qu'auroient dit les Anciens, à la vue d'un grand, infatué de sa grandeur, eux qui ne cessent de recommander l'affabilité envers les moindres domestiques ? Le grave Caton rioit volontiers avec ses serviteurs, & ne cherchoit qu'à les rendre heureux : tel étoit Cicéron ; tels étoient les Romains ; tels sont ceux qui savent se respecter eux-mêmes en honorant l'humanité également précieuse

dans tous les individus. Lorſque la grandeur n'eſt pas tempérée par la gaieté, l'orgueil & l'humeur ſe mêlent d'une maniére étrange, & l'on devient un objet d'averſion. Qu'il eſt beau de ſe voir environné de ſujets ou de ſerviteurs dont on a mérité l'amour par des attentions & par des bienfaits, & qu'on eſt à plaindre lorſqu'on ne goûte pas ce bonheur ! Il faut vivre avec ſes gens comme avec des amis malheureux, ſelon l'expreſſion d'un illuſtre Auteur. L'air impérieux de certains maîtres eſt une eſpéce de tyrannie, & la grandeur, telle qu'on la ſupoſe, n'eſt qu'une petiteſſe, lorſqu'on ne la ſoutient que par hauteur. » Aimez la familiarité, dit le célébre » Vauvenargues : elle aprend à connoître les hommes ; elle rend l'eſprit ſouple, délié, modeſte & maniable ; elle déconcerte la vanité, » & nous donne de l'expérience. »

CHAPITRE XVII.

La médiocrité est la situation la plus analogue à la Gaieté.

LA médiocrité, telle qu'un sentier entre une montagne & un précipice, savoir, les embarras de l'opulence & les horreurs de la pauvreté, conduit au bonheur. Les riches, incorporés avec tous les objets qui les environnent, sentent une plénitude accablante, dont ils ne peuvent se délivrer; & les malheureux, séparés en quelque sorte de l'Univers, éprouvent un vuide que toutes leurs larmes & tout leur désespoir ne sauroient remplir. Ainsi les uns ne rient que par grimace, & les autres que par un oubli momentané de leur éxistence.

C'est donc au sein de la médiocrité qu'il faut chercher cette joie uniforme & tranquille que le sage chérit comme un trésor. A l'abri des secousses qu'excite la fortune, des inquiétudes dévorantes que cause l'ambition, on coule ses jours au milieu des ris & de la paix, & l'on trouve en soi-même son bonheur. Si la liberté, comme

nous l'avons dit, eſt la mere de la gaieté, il n'y a point d'état plus libre que la médiocrité. Ni les yeux de l'envie, ni ceux de la pitié, ne portent point leurs regards cruels ſur la condition des hommes qui vivent dans une honnête ſimplicité. Ils s'habillent ſelon leur goût, parce qu'ils ne ſont eſclaves ni des modes, ni du cérémonial; ils marchent librement au milieu du plus grand monde, parce qu'ils ne craignent ni la critique, ni l'humiliation; ils parlent avec franchiſe, & rient de ce qui leur plaît, parce qu'ils ne connoiſſent ni la politique, ni la grandeur. L'ame s'éclipſe en quelque ſorte au ſein des miſéres & des biens, pour faire place à des plaiſirs ou à des chagrins criminels; mais elle jouit d'elle-même lorſqu'on n'eſt ni trop pauvre, ni trop opulent.

D'ailleurs la médiocrité, n'ayant ni la fierté de la plûpart des riches, ni leur duplicité, engendre cette aimable cordialité qui fait qu'on ſe communique ſans réſerve, qu'on parle ſans fard, & qu'on rit ſans aprêt. Les Patriarches, dont l'âge fut nommé le ſiécle d'or, ne poſſédérent leur ame en paix que parce que le luxe

& la cupidité n'avoient point encore établi leur funeste empire. Que j'aime à me les représenter au milieu de leur famille, dont ils faisoient l'admiration & les délices ! on croit voir les vertus mêmes tenir conseil, se communiquer mutuellement leur tranquillité, leur joie, leur innocence.

Tout ce qui est extrême détourne le cœur de sa pente. Nous ne jouissons du calme & de la sérénité, que lorsque, dans un équilibre qui n'est balancé ni par l'ivresse des plaisirs, ni par la tyrannie des besoins, nous goûtons en quelque sorte notre ame, & nous sentons le bien de notre éxistence & de nos facultés ; ainsi la médiocrité doit avoir le premier rang sur toutes les conditions qui partagent le monde. Quels avantages ne procure-t'elle pas ? On voit à sa suite cette gaieté naturelle qu'elle produit, & dont elle forme son bonheur. Qui est-ce qui n'a pas lu, soit en prose, soit en poésie, les charmes de la médiocrité ? Ils sont tels, que Salomon lui-même oublioit toute sa gloire & tous ses plaisirs pour les desirer. Ah ! quand on n'est comptable de ses actions qu'à

Dieu seul, quand on peut dire qu'on ne craint que lui, quand on n'attend son plaisir & sa fortune que de sa maniére de penser, quand on vit étranger aux révolutions du tems & du sort, & qu'on aperçoit sa carriére jusqu'à la fin, telle qu'elle peut être, sans revers, sans agitation, on éprouve une joie qui éclate tout naturellement & qui se communique nécessairement.

C'est ainsi que la gaieté se renouvelle & s'accroît dans la médiocrité, tandis que le riche, au sein des embarras, & le pauvre, au sein des douleurs, n'ont qu'une ame engourdie. Il y a trop d'idées qui se croisent chez les grands, pour qu'ils puissent jouir d'eux & se livrer aux douceurs de la société ; & il n'y en a pas assez chez les malheureux, toujours occupés de leur indigence, pour qu'ils ayent le loisir de se distraire. Ajoutez que l'esprit & le cœur des riches se séparent en quelque sorte, pour errer chacun selon son goût ; & il faut le concert de l'un & de l'autre, lorsqu'on veut véritablement se réjouir.

On ne sauroit rire du fond de l'ame, si-tôt que le bonheur finit le cours

de l'argent ; & c'eſt l'état des grands & des petits, qui toujours occupés de beſoins, ou de ſuperfluités, ne penſent qu'au moyen de ſe procurer les aiſances de la vie. Les uns, à la vérité, veulent ſimplement ſe vêtir, & les autres s'orner, mais avec une même avidité qui annonce une égale indigence : ce ne ſont pas tant les objets qui nous affectent, que la maniére dont nous les enviſageons.

Revenons donc à la médiocrité, comme à une condition qui, entre les roſes & les épines, n'offre que de ſimples agrémens. Laiſſons à la vanité la honte de croire qu'il n'y a de bonheur qu'au comble des honneurs. Les Romains ne trouvoient pas la félicité au milieu de leurs plus grands triomphes, mais dans les ſillons qu'ils traçoient, lorſqu'oubliant leur grandeur, ils venoient eux-mêmes conduire la charrue. Auſſi n'eſt-ce pas ſans raiſon qu'Horace apelle heureux celui qui, loin du tumulte des affaires & du bruit des cours, cultive paiſiblement le champ de ſes peres.

Ajoutons que s'il faut de la philoſophie pour avoir une vraie gaieté, elle

se trouve communément dans la médiocrité. Presque tous les sages que l'antiquité, révére ne furent ni pauvres, ni opulens : ils vécurent sans humiliation & sans éclat : & conséquemment ils goûtérent les douceurs de la paix. Les jours ne sont agréables que lorsqu'il ne fait ni trop chaud, ni trop froid. Ainsi les biens ne satisfont que lorsqu'ils se trouvent dans une juste mesure.

Ce n'est pas seulement à l'égard des biens que la médiocrité a tant d'avantages. On gagne souvent beaucoup à n'être ni trop sublime, ni trop savant, pourvu que l'imagination ne soit pas étouffée sous un gros bon sens. La disette des idées, ainsi que leur abondance, ne nuit point à la joie, mais beaucoup à la gaieté ; parce que l'une est un sentiment durable, & l'autre ne fait que passer. L'ame joyeuse se transporte, & l'ame gaie s'épanouit.

On ne distingue point assez la gaieté de la joie. Il y a des personnes joyeuses qui ne sont pas gaies, & souvent même celles qui

paroiſſent les plus ſemillantes, ont un fond de mélancolie. Quand on a beſoin des occaſions pour être gai, on ne l'eſt réellement pas ; cependant il faut travailler à ranimer la gaieté lorſqu'on ſent qu'elle échape.

CHAPITRE XVIII.

La Méfiance détruit la Gaieté.

LE plus terrible malheur qui puiſſe arriver à l'homme, c'eſt d'être méfiant : il ſe tourmente lui-même autant qu'il tourmente les autres; & après avoir été la dupe de ſes oreilles & de ſes yeux, qu'il proméne de toutes parts pour tout ſavoir, il voudroit ignorer ce que ſon inquiétude lui a apris. On reconnoît facilement que rien n'eſt plus opoſé à cette ſituation turbulente que la gaieté, qui toujours agréable & toujours tranquille, ne recherche que ce qui conſole & ce qui réjouit.

Il faut bien ſe perſuader qu'il n'y a perſonne dont on ne diſe du mal ; que plus on a de mérite, & plus on excite l'envie ; que les grands, les ſages, enfin Dieu lui-même, ſont ſouvent l'objet de la ſatyre & du blaſphême. Il en eſt ainſi des ouvrages qui, quelqu'excellens qu'ils puiſſent être, trouvent toujours des contradicteurs. Mais la méfiance, cette puſillanimité d'ame, qui ſe choque du moindre mot,

& ſouvent du moindre coup d'œil, ne réfléchit point : on la voit inquiéte, & toujours curieuſe, errer çà & là, pour ſe faire un aliment continuel de doutes & de ſoupçons, que l'imagination réaliſe.

Seroit-il poſſible de rire dans une telle ſituation ? Et la gaieté, qui ſe contente de prendre les hommes comme ils ſont, pourroit-elle ſubſiſter au milieu de tant d'alarmes ? Ah ! lorſqu'on eſt gai, on rejette toute idée de chagrin, on ſe perſuade que les perſonnes qu'on fréquente aiment de bonne foi, & l'on apréhende de découvrir des défauts, ou d'aprendre des raports capables d'altérer une heureuſe harmonie. » Je ſerois bien » fâché, diſoit Sixte-Quint, d'aller » aux enquêtes ſur tout ce qu'on dit » de ma perſonne : je connois la bi» zarrerie des eſprits, & j'ai aſſez vécu » pour ſavoir m'en moquer. »

C'eſt par cette raiſon que les perſonnes de mérite ne peuvent ſouffrir les raports, à moins qu'elles ne ſoient obligées par état de s'informer de la conduite des autres. Alors ce n'eſt plus ni inquiétude, ni curioſité ; mais un

devoir légitime, qui éxige de la vigilance.

La mauvaise conscience ne sauroit absolument s'allier avec la gaieté, & l'on a sûrement des reproches à se faire lorsqu'on s'inquiéte des discours d'autrui. En effet, qu'importe au Philosophe si on l'observe, & si l'on s'entretient de ses actions ? toujours également raisonnable & religieux, il se comporte en secret comme en public ; ses gestes & ses regards, loin d'être un langage muet d'imposture & d'orgueil, n'annoncent que sagesse & candeur. Il n'y a que les hypocrites qui cherchent à captiver les langues, parce qu'ils redoutent la vérité.

Mais pour bien connoître le caractére odieux de l'homme inquiet & méfiant, il faut voir dans Télémaque le portrait de Pygmalion. Quels troubles ! quelles allarmes ! quels soupçons ! On aperçoit un Prince qui, à force de se dévorer lui-même, en craignant tout & voulant tout savoir, devient le jouet de ses illusions, & change ses pensées en autant de fantômes, qui tantôt excitent la colére & tantôt l'effroi. Il n'appartient qu'au cœur tranquille & à l'esprit droit de goûter la paix, & conséquem-

ment la gaieté. On se fait une chaîne d'idées riantes, lorsqu'on se confie à la Religion ; & loin de vouloir aprofondir ce que les autres pensent, on cherche à l'ignorer. Si nous savions véritablement vivre en nous-même, cette seconde éxistence, mille fois plus utile & plus agréable que la premiére, nous rendroit insensibles aux médisances ou aux calomnies ; mais toujours hors de notre propre cœur, nous errons à l'avanture, sans savoir où nous fixer.

La méfiance supose toujours un très-petit esprit, parce que, lorsqu'on peut raisonner & s'occuper, on se suffit en quelque sorte, & l'on n'a besoin, pour passer le tems, ni d'épier, ni d'interroger. Aussi voyons-nous la curiosité mise au rang des vices qui déshonorent un galant homme, quoiqu'elle ne soit qu'un ridicule chez les femmes Il y a tant de choses nécessaires à savoir, & dont la connoissance est aussi agréable qu'utile, qu'il faut être insensé de les négliger pour courir après des chiméres. Soyons les scrutateurs de nous-mêmes, & nous n'aurons besoin ni de questions, ni de raports pour deviner combien on nous

eſtime, & ce que nous pouvons réellement valoir.

Il faut pourtant prendre garde d'être la dupe de ſa conſcience. On peut avoir de très-bonnes intentions, & faire beaucoup de mal. Auſſi n'y a-t'il point de fanatiſme plus redoutable que l'obſtination de ces perſonnes qui opoſent toujours leur conſcience pour toute raiſon. Le ſage éxamine, prend conſeil, ſe défie de ſes lumiéres, & ſe fait gloire de ſe rétracter lorſqu'il reconnoît la moindre mépriſe, parce que le ſage, rempli d'une gaieté philoſophique, n'écoute ni la fierté, ni l'humeur.

CHAPITRE XIX.

Des moyens d'entretenir la Gaieté, & peut-être de l'acquérir.

CEtte gaieté, ſi chére à l'humanité, & que la plûpart des mélancoliques voudroient ſouvent obtenir aux dépens de tout leur bien, n'eſt rare que parce que la triſteſſe prend la teinte de toutes les paſſions, pour s'inſinuer dans les cœurs & triompher de leur foibleſſe. Tantôt rage & tantôt langueur, tantôt haine & tantôt amour, elle ſemble imiter le tems dans ſes orages & dans ſes brouillards, & répandre ſucceſſivement la grêle & la pluie, la neige & les frimats. C'eſt la triſteſſe qui pour l'ordinaire nous émeut & nous trouble, au moment même que nous la croyons loin de nous. Comme il ne faut qu'une mauvaiſe digeſtion ou qu'une inſomnie pour l'introduire, ſouvent elle coule ſourdement dans nos veines, & elle jette notre ame dans l'abattement ou dans la confuſion.

Mais qui eſt-ce qui pourroit définir

cette triſteſſe qui engourdit les facultés du corps & de l'eſprit, qui décolore les viſages, qui éteint les yeux, & qui glace le cœur ? Ses accès, plus ou moins violens, décompoſent en quelque ſorte l'homme, & ne lui laiſſent d'autre ſentiment de ſon exiſtence que le chagrin d'exiſter ; ſes idées, telles que ces vapeurs noires qui s'exhalent du fond des marais, répandent un brouillard épais ſur toute la raiſon ; ſes affections n'ont pour objet qu'une indifférence univerſelle à l'égard de tous les plaiſirs, & ſes goûts conſiſtent à ne rien goûter. On ſe fuit lorſqu'on eſt triſte, & l'on aime à s'enfoncer dans une profonde rêverie ; on voudroit ſe diſtraire de l'objet de ſa douleur, & l'on s'aplique à le rapeller ; on craint d'eſpérer, & l'on ſe livre au déſeſpoir ; on croit enfin ſes peines plus terribles que tous les maux ; & l'image qui ſemble la moins hideuſe, eſt celle de la mort qu'on deſire & qu'on invoque.

Une ſituation auſſi redoutable éxige ſans doute des remédes ; mais où les puiſerons-nous ? Il faudroit connoître le paſſage de l'eſprit au cœur, & nous vivons dans une parfaite ignorance

de nous-mêmes, il faudroit avoir un système fixe de bonheur & de tranquillité, & nous errons continuellement à dessein de trouver quelque satisfaction : il faudroit s'armer de patience & de courage au milieu des afflictions, & nous nous abandonnons aux moindres douleurs qui se font sentir.

Il n'y a rien, dans le moral & dans le physique, qui ne soit également soumis à l'analyse & au calcul ; les passions ont leurs nuances ainsi que les couleurs, leurs degrés ainsi que la chaleur. Mais sans continuer ce parallèle qu'on pourroit pousser loin, il suffit de caractériser les diverses affections qui tourmentent l'ame, ou qui l'engourdissent, & qui nécessairement excluent la gaieté. Combien n'y a-t'il pas de différentes sortes de tristesses, dont on doit tâcher de se garantir ? Tristesse de tempérament, d'humeur, d'ennui, d'inquiétude, d'envie, d'amour, d'infortune, de scrupule, de désespoir, de repentir ; autant de passions qui nous accablent & qui nous désolent : mais entrons en détail.

Tristesse de tempérament. Celle-ci,

quoique la plus difficile à déraciner, en tant qu'elle dépend de l'organisation du corps, peut néanmoins se guérir jusqu'à un certain point. En faisant choix d'un régime analogue à notre construction, ainsi que de l'air & de l'eau, ces deux grands mobiles qui nous réparent ou qui nous conservent dans l'équilibre des solides & des fluides, on trouve un puissant secours contre les affections hypocondriaques. Je conseillerois donc à ceux qui sont attaqués de ce mal, d'user d'une nourriture legére, de souper très-sobrement, d'éviter les liqueurs, ainsi que les ragoûts, dont la complication engendre nécessairement la bile, & conséquemment la mélancolie. Les mets trop succulens épaississent le sang, causent des obstructions, & gênent en quelque sorte l'ame dans ses fonctions : c'est pourquoi certains instituteurs d'ordres religieux défendent par leur régle la chair des quadrupédes ; c'est pourquoi la loi de Moïse interdisoit aux Juifs, l'usage du porc & des viandes noires. La maniére de nourrir notre corps influe prodigieusement sur nos idées. Le célébre Lemery, dans son Dictionnaire des dro-

gues simples, dit que *les pommes chassent la mélancolie ;* leur acide divise sans doute les humeurs, & les atténuent : aussi ai-je remarqué que les personnes qui aimoient les fruits étoient ordinairement gaies ; ce qu'on peut prouver par l'exemple des jeunes gens. Les fruits humectent, rafraîchissent, se digérent très-facilement, & servent à la digestion des autres alimens : ils furent l'unique nourriture du premier homme, dans le tems qu'il étoit à la source des délices ; ce qui démontre leur bonté.

Le vin de Champagne, ainsi que le café, sont d'autres moyens propres à rapeller la gaieté ; mais pourvu qu'on n'en fasse pas d'excès. Les remédes les plus efficaces perdent leur vertu, quand on les employe trop souvent. Les Turcs prennent sans risque des doses d'opium, qui nous feroient mourir sur le champ.

Quant au chocolat, j'ose dire qu'il contribue beaucoup à la mélancolie, c'est un breuvage mixte, tellement épais & vaporeux, que la plûpart de ceux qui en font usage sont obligés de boire de l'eau incontinent après. D'ailleurs on peut voir chez

les Italiens, & chez les Eſpagnols, trop adonnés à cette boiſſon, qu'elle n'inſpire pas l'allégreſſe ; car ces deux nations n'ont pour l'ordinaire qu'une ſuperficie de gaieté : c'eſt un diamant qui brille ſur un fond rembruni. Il n'en eſt pas ainſi du tabac : il réveille & réjouit ceux que la triſteſſe aſſoupit ; mais ce n'eſt que lorſqu'on en prend de loin en loin.

Si ces précautions ne réuſſiſſent pas, il faut ſe procurer un apartement gai, monter ſouvent à cheval, aller à la chaſſe, laſſer enfin le corps pour délaſſer l'eſprit. Le feu, par ſon par activité, peut auſſi s'apeller un remède contre l'hypocondrie ; mais je le d'un feu qu'on voit petiller dans une cheminée, & non d'un feu caché qui ſe conſume ſourdement dans un poële. Les Chartreux, par cette raſon, s'ennuyent moins l'hiver que l'été. Le feu fixe, intéreſſe, tient compagnie, favoriſe les réfléxions, & procure le plaiſir de tiſonner. Cet amuſement, je l'avoue, n'eſt guére connu qu'en France ; mais il n'en eſt pas moins réel.

Triſteſſe d'humeur. Il n'y a rien de plus compliqué que cette triſteſſe, puiſqu'elle

puiſqu'elle a ſouvent trois ou quatre cauſes différentes. Le climat, le tempérament, l'éducation, la tournure d'eſprit, ſont autant de raiſons qui engendrent l'humeur : cependant l'attention ſur ſoi-même vient à bout de corriger ces malheureux défauts. On reconnoît, lorſqu'on réfléchit, que chaque homme n'étant qu'un membre de la ſociété, doit contribuer au bien du corps, & qu'il eſt autant dangereux que ridicule de ne ſuivre de loix que celles du caprice. D'ailleurs il faut penſer qu'on ne peut tourmenter les autres ſans ſe tourmenter ſoi-même, que les accès d'une mauvaiſe humeur nuiſent plus à la ſanté que des accès de fièvre ; qu'on devient enfin le fléau de ſes parens, de ſes domeſtiques, de ſes amis mêmes, lorſqu'on paroît alternativement ſombre ou fâché. Il faut s'accoutumer à une certaine affabilité, qui détruit inſenſiblement l'humeur. Rien n'eſt plus pitoyable que d'afficher la triſteſſe ſans aucune raiſon de s'attriſter ; & telle eſt l'humeur : elle décompoſe tout-à-coup l'ame & le viſage d'une perſonne qui n'a aucuns motifs de ſe chagriner. Si l'on tra-

vaille à détruire des maladies qu'on n'a pu empêcher, pourquoi ne travailleroit-on pas à diſſiper ces airs mornes & affligeans qui ſont le deſeſpoir de la ſociété? Il s'agit de ne s'attacher qu'à des idées riantes, & de n'entrevoir jamais les objets que du beau côté. » Réfléchiſſez, dit Marc-Aurele, en » vous levant le matin, que vous » aurez affaire avec toutes ſortes de » caractéres; que votre ame n'eſt née » ni pour être eſclave, ni pour être » automate, & que vous ne pouvez » la rendre heureuſe & libre, que » par une maniére agréable de pen- » ſer. «

J'ajouterai qu'on doit éviter les minuties, lorſqu'on veut ſe garantir de l'humeur. La plûpart des femmes ne paſſent rapidement de la joie à la triſteſſe, que parce qu'elles ſont minutieuſes. Tout ce qui eſt petit & frivole eſt ſujet à mille incidens qui engendrent néceſſairement des tracaſſeries & des contradictions. L'eſprit philoſophique ſimplifie les choſes, ne s'occupe que du grand & du vrai, & ſe rit conſéquemment des querelles & des raports, dont les petits génies ſont leur aliment. L'humeur ne raiſonne point, &

nous sommes nés pour raisonner ; l'humeur nous agite & nous trouble, & nous devons vivre dans le calme ; l'humeur nous rend odieux, & nous devons nous faire aimer.

Tristesse d'ennui. Rien n'est plus redoutable que cet ennui, qui tenant l'homme entre une plénitude & un vuide, ne lui laisse en quelque sorte qu'une éxistence indécise, & des desirs sans objet. Mais quel remède opposer à cette maladie de l'ame ? La plûpart des personnes ne s'ennuyent que parce qu'elles ne savent tirer parti ni de leur mémoire, ni de leur imagination. Mais n'avons-nous pas une multitude de pensées, de sentimens & d'idées, qui, se diversifiant à l'infini, nous presentent des tableaux sur lesquels nous pouvons nous fixer ? Quand on veut rentrer en soi-même, on y forme un entretien qui aplique ou qui amuse, & qui fait que, selon l'expression de Cicéron, on n'est jamais moins seul que lorsqu'on est seul. Quelles idées l'immensité de l'être suprême ne fournit-elle pas à l'homme qui réfléchit ? Le cercle de cet Univers, tout limité qu'il est, nous offre une carriére où les pensées se reproduisant

de toutes façons, nous élévent, nous étendent, nous multiplient.

Si ces moyens ne suffisent pas, ou paroissent inaccessibles aux yeux du vulgaire, sortons hors de nous, & dans quelque lecture, ou dans quelque travail, nous trouverons des remédes efficaces contre l'ennui. Il n'y a que le désœuvrement & la lenteur à penser qui nous découragent, qui nous engourdissent. On n'est gai que lorsqu'on sait s'occuper; & pour que les occupations ne lassent point, il faut les varier. Une étude agréable doit succéder à une étude sérieuse; rien ne fatigue plus les hommes que la monotonie. La maniére de passer le tems décide de son prix. Toute personne attentive à repousser l'ennui, trouve dans chaque heure, & peut-être dans chaque minute, une nouvelle façon de s'amuser. Nos devoirs, nos bienséances, nos besoins, nos méditations, nos affaires, nos projets, nos promenades; en un mot tout, jusqu'à nos songes mêmes, forment une telle succession d'événemens, qu'il n'est pas concevable comment on s'ennuye. Soyez solitaire & sociable, méditatif & agissant, sérieux & enjoué; & vous trou-

verez en vous-même & dans les autres, une ressource inépuisable contre le dégoût. Une année n'est qu'un jour aux yeux de celui qui s'étudie, & la raison veut que tout homme travaille à se connoître.

Tristesse d'inquiétudes. On est bien à plaindre lorsqu'on ne sait pas se posséder. Ces impatiences qui nous mettent si souvent mal avec nous-mêmes, & qui nous rendent odieux à nos domestiques, ou à nos amis, annoncent une vraie pusillanimité. L'inquiétude n'est qu'un nouveau mal, qu'on joint à celui qu'on sent. Si l'on pensoit qu'il n'arrive rien que ce que la Providence a déterminé, & que ce qu'elle a jugé nous être le plus avantageux, on se soumettroit sans peine à tous les événemens. Les Italiens disent que le monde apartient aux flegmatiques, & ils ont raison : *il mondo apartient à li flegmatici.* Lorsqu'on impose silence à ses passions, on devient Roi de l'Univers, & l'on ne trouve plus d'obstacles dont on ne triomphe, ou par la prudence, ou par la résignation.

L'homme qui s'inquiéte n'est qu'un roseau que l'imagination proméne comme elle veut : tout en idées noires

dont il se nourrit, il n'éxiſte, pour ainſi dire, que d'une maniére entrecoupée. Cela vient de ce qu'on se livre trop à la diſſipation. Apliquons-nous ſolidement, & nous ſerons tranquilles. Ce n'eſt en effet que le tourbillon des affaires ou des minuties, qui nous agite, & qui nous tire hors de nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à éxaminer un événement dans toutes ſes ſuites & dans tous ſes raports; mettre les choſes au pire, pour n'être point ſurpris; penſer que ce qui nous arrive a été avant nous, ſera après & eſt auſſi commun que les roſes au printems & les fruits en été: il faut ſe figurer que le chagrin n'étant pas dans l'ame, mais dans l'opinion, la plûpart de nos maux ne ſont qu'une pure idée; qu'enfin d'être bien ou mal à ſon aiſe, comme d'être plus ou moins content, c'eſt la même choſe à la fin de l'année, & ſouvent à la fin du jour. Les ſages ouvrent l'avenir lorſque le preſent les inquiéte, & ils ne conſidérent plus leurs chagrins que comme un inſtant de douleur qui eſt paſſé. Si l'on anticipoit le jugement qu'on porte d'un événement fâcheux deux ou trois mois après, on ſe trouveroit toujours dans une ſitua-

tion paisible, & conséquemment désirable. Tels sont les remédes qu'on doit opposer à cette tristesse d'inquiétude, qui semble aliéner la raison, & qui souvent nous jette dans l'abattement & dans le désespoir.

Tristesse d'envie. Le plus cuisant de tous les chagrins est peut-être celui-ci. L'homme qui se laisse consumer par l'envie, se dévore en quelque sorte lui-même, comme il voudroit dévorer la fortune & la réputation de ceux dont il ne peut souffrir la prospérité. Cette tristesse étant le partage des ames basses, quoiqu'elle soit la belle passion des grands, pourroit se guérir par le moindre effort de raison. Pour peu, en effet, qu'on réfléchisse, on sent qu'en enviant le bonheur des autres, on se chagrine inutilement, & qu'on est seul la dupe d'un pareil chagrin : la personne qu'on voit avec peine au comble des honneurs, ne perd rien de son éclat, & l'envieux même augmente son triomphe. Ainsi l'envie n'étant, ni une vengeance capable de nuire, ni une passion qui procure le moindre avantage, elle doit se mettre au nombre des folies.

S'il n'y a que la vertu qu'on ait raison

d'envier, si l'on n'est heureux que lorsqu'on regarde tous les hommes comme ses amis & ses freres, on a bien des torts quand on s'abandonne à des desirs qui déshonorent l'humanité. La félicité d'autrui ne troublera jamais la nôtre, si, pensant en êtres raisonnables, nous mettons notre plaisir à converser avec nous-mêmes & à nous posséder. Quiconque réfléchit, craint l'élévation, & se réjouit véritablement de voir passer à d'autres personnes les inquiétudes & les embarras, toujours inséparables de la grandeur. Opposons à l'envie une juste défiance de notre propre mérite, une soumission entiére à tous les événemens, & rien ne sera capable de nous faire convoiter ce qui n'est point à nous. On manque à un des premiers commandemens de la loi, si-tôt qu'on desire le bien d'autrui.

Il n'y auroit point d'envie, s'il n'y avoit ni orgueil, ni ambition : ainsi devenons humbles & indifférens aux vanités du monde, & nous voilà guéris. Mais comment y parviendrons-nous ? Sénéque nous l'enseigne, lorsqu'il dit, qu'en s'anatomisant soi-même, & les choses du monde, on aprend

aprend à connoître sa misére, & la caducité des objets terrestres.

Tristesse d'amour. Cette tristesse détruit tellement la gaieté, que celui qui en est atteint se consume à force de regretter ou de desirer. Sa crainte a l'effroi de la terreur, sa langueur les accès de la rage, son espérance même les alarmes du désespoir. Il ne trouve au fond de son cœur qu'un tombeau qui semble avoir englouti pour jamais tout sentiment du plaisir, & il n'a plus d'autres pensées que des inquiétudes & des soupçons.

On croira peut-être que cette maladie ne peut se guérir que par des remédes violens, & l'on se trompera. Il en est de l'amour comme des tentations, dont on ne se débarrasse qu'en y faisant peu d'attention, & en les mépriſant. Une simple idée, telle que celle de l'éternité, a souvent écarté l'image des plaisirs les plus séduisans. Je voudrois donc que ceux qui sont accablés de cette tristesse d'amour, essayassent de se distraire tout doucement d'un tel objet, soit en voyageant, soit en conversant, soit en travaillant : je voudrois qu'ils s'interro-

geaſſent ſur les avantages qu'ils attendent de leur ſituation, parce que bientôt ils verroient qu'elle ne peut produire que des ſyndéréſes & des dégoûts.

» Lorſque l'ame eſt pleine d'elle-
» même, dit Epictéte, elle ne cher-
» che point à former des liaiſons in-
» diſcrétes & dangereuſes, & conſé-
» quemment elle évite le chagrin de
» n'être plus aimée, ou d'avoir trop
» aimé. « Ainſi nous devons nous remplir d'une philoſophie chrétienne, dont les principes puiſſent fixer le cœur & l'épurer. Il faut toujours croire qu'on ne nous aime que par caprice, & toujours craindre d'aimer par paſſion : alors l'amour ne devient point exceſſif, & l'on trouve dans ſon commerce le même calme que dans celui de l'amitié. Si l'on penſoit que le corps de la perſonne qu'on chérit n'eſt qu'un peu de terre organiſée ; que ſon ame n'a rien de plus merveilleux que toutes les autres ames ; que ſon eſprit ne vaut pas mieux que tant de livres excellens qu'on peut parcourir ; que ſes vertus enfin peuvent d'un moment à l'autre ſe ternir : on n'aimeroit qu'avec mo-

dération, & l'on ne s'affligeroit que raisonnablement de la perte d'un tel amour.

Ces remédes ne plairont pas autant que ceux d'Ovide, mais ils sont plus efficaces. Le grand art consiste à retenir son cœur; autrement on n'a qu'une ombre d'éxistence, & l'on n'aime que pour éprouver du chagrin. Un amour impétueux n'est pas de durée, & finit souvent par la haine. L'ame se désespére aussi violemment qu'elle avoit espéré. Les jeunes gens passionnés ne goûteront pas ces réfléxions; mais attendons le retour de leur raison, & alors ils conviendront de ces vérités.

Tristesse d'infortune. Il a quatre sortes d'infortunes, dont tous les maux dérivent, mais que tout homme peut toujours suporter, lorsqu'il veut faire usage de son courage & de sa raison: l'indigence, qu'on surmonte par le mépris des richesses; les revers, dont on triomphe par la résignation; la maladie, qu'on suporte par la patience; la mort de nos amis, ou l'aproche de la nôtre, qu'on envisage sans frayeur à l'aide de la religion. Si vous êtes pauvre, pensez que

tous les biens ne ſont qu'une fumée ; que les riches n'ont pas un autre ſoleil que vous, ni un corps plus parfait, qu'il eſt égal à la fin d'un repas d'avoir mangé les viandes les plus exquiſes, ou les mets les plus communs ; de n'avoir bu que de l'eau, ou d'avoir bu du vin ; qu'on ne porte pas deux habits, quoiqu'on en ait cent ; qu'on n'occupe pas deux places, quoiqu'on poſſéde d'immenſes palais ; qu'enfin on a des beſoins à proportion de ſes domeſtiques & de ſes tréſors.

La nature ſimple ſe contente de peu, & quand même on viendroit à manquer de pain, ce ne ſeroit pas en s'abandonnant au chagrin, ni en murmurant, qu'on guériroit un tel mal. La triſteſſe, loin de ſoulager, jette dans l'abattement, & ôte en cela les moyens de ſe tirer d'embarras. Tous les chagrins du monde, comme on dit vulgairement, ne paieroient pas la moindre dette. Si l'on prétend n'être pas maître de ne point s'affliger, c'eſt une illuſion. Une ame immortelle a toujours en elle-même de quoi ſurmonter les malheurs d'une vie momentanée. On manque de rai-

son & de soi lorsqu'on se décourage. Job se trouva sur un fumier, & il fut patient.

Si vous avez des disgraces, pensez qu'il n'y a rien de si frivole que les honneurs; que la gloire n'est qu'une chose arbitraire; que les dignités ne sont agréables que pour ceux qui les voyent & qui n'en jouissent pas, & qu'elles aboutissent à une oraison funébre : pensez que les éxils n'ont rien de plus triste que toute la terre elle-même, qui n'est pas notre patrie; que les prisons ne sauroient captiver une ame toute spirituelle, qui se répand où elle veut, qui s'élance au-de là des astres & des mers, & qui trouve en elle-même des ressources qui ne tarissent point; qu'enfin il faut se corriger, si l'on est justement puni, ou blâmé, & chercher son plaisir dans le témoignage de sa conscience, si l'on a le bonheur d'être innocent.

Il n'y a que l'ame qui soit réellement à nous, & conséquemment tous les revers, qui ne sauroient nous en dépouiller, doivent nous paroître indifférens. Le moment du bonheur seroit souvent celui de la disgrace, si l'on savoit en profiter; mais au lieu

de jouir de ſa liberté, on s'enchaîne encore davantage. Combien de Miniſtres, en perdant leur place, pourroient s'attacher des perſonnes de mérite, qui n'ont de défaut que l'infortune, & goûter avec eux les délices de la vraie philoſophie ! cependant l'ex érience nous aprend que leur chûte ne les rend pas philoſophes.

Si vous avez des maladies, penſez qu'il eſt plus ſurprenant de ſe conſerver en ſanté que d'avoir des infirmités ; que nous ne naiſſons que pour ſouffrir, & qu'on ſouffre au double lorſqu'on ſe livre au chagrin ; que les douleurs ſont une réponſe de l'immortalité que nous attendons ; qu'on engourdit ſes maux par la force de l'imagination, & qu'on les oublie par le ſecours de la religion ; qu'enfin les maladies ſont l'épreuve d'une ame chrétienne, ou l'expiation d'une ame criminelle.

Epicure, qui ne déraiſonna pas toujours, dit que dans ſes ſouffrances il n'entretenoit jamais ceux qui le venoient voir du mal qu'il enduroit, mais qu'il paſſoit le tems à diſcourir des principes des choſes, & ſur-tout à prouver que l'ame, en

participant aux douleurs du corps, ne doit pas perdre sa tranquillité. Il est vrai que si l'on s'occupoit moins de ses infirmités, on souffriroit moins. L'esprit, soit en méditant, soit en conversant, a des moyens de se distraire de tout ce qui peut l'affliger. Lorsqu'on a une gaieté de caractére & de raison, elle se conserve jusqu'au milieu des plus vives douleurs; on se plaint, mais d'une maniére qui n'annonce ni l'impatience, ni le désespoir.

Si la mort de vos amis, ou l'idée de la vôtre, vous attriste & vous trouble, pensez que ceux qui meurent ne font que nous précéder, & que nous les rejoindrons; que la foi ne connoît que des vivans; que la vie la plus courte, ainsi que la plus longue, se trouvant toujours entre un passé & un avenir, il est égal de ne vivre que trente ans, ou d'en vivre cent; que les jours d'un Philosophe, dans quelque-tems qu'ils finissent, sont toujours complets; qu'il n'importe à l'homme que d'avoir bien vécu; qu'il n'y a rien de digne de nos desirs que la possession de Dieu, & qu'on n'y peut parvenir qu'en mourant; qu'en-

fin, comme le dit Platon, on ne doit pas plus s'affliger de se voir dépérir que d'apercevoir les feuilles tomber en automne & les fleurs se faner.

Si les grands avoient le privilége de ne point mourir, je conçois qu'on pourroit réellement s'attrister; mais tout homme aporte en naissant le germe de sa mort. C'est donc une folie de souhaiter qu'une chose qui doit être essentiellement, n'arrive pas. D'ailleurs, pourquoi nous affliger d'un événement que nous avons nous-mêmes desiré? Il n'y a personne qui n'ait eu quelquefois envie de mourir. Si nous voulons vivre pour écouter & pour voir, n'avons-nous pas vu & entendu tout ce qui peut survenir? Les siécles ne sont qu'une continuelle répétition; & ce monde n'est qu'un théâtre, où des acteurs se succédent, & ne font que changer de nom. Les uns ont un rôle plus court, les autres plus long: mais de même que celui qui n'a joué qu'un acte dans une comédie n'est pas plus triste que celui qui en a joué cinq, on ne doit pas s'affliger de vivre moins que son voisin.

Tristesse de scrupule. Il n'y a peut-

être pas une plus rude épreuve pour l'ame que ce genre de chagrin, qui jette dans l'abattement. Il faut, lorsqu'on en sent les aproches, s'armer de toute sa raison, évaluer le bien & le mal, & s'en faire une juste idée. Les scrupules, lorsqu'ils ne sont pas fondés, ne consistent que dans une opinion bizarre; & le moyen de les guérir, c'est de les confronter avec les régles immuables de la loi. Je sais que la plûpart des Auteurs qui ont donné des remédes contre les scrupules, témoin le célébre Duguet, n'ont fait que les augmenter. Mais si l'on a soin de simplifier les choses, on ne trouvera des péchés que dans la transgression des préceptes, & l'on craindra d'être dupe de sa fantaisie ou de son obstination, toutes les fois qu'on se sentira arrêté dans le chemin de la vertu. C'est souvent en méprisant les tentations, qu'on acquiert une force d'esprit qui nous met au-dessus des événemens, des minuties & de nous-mêmes. Il n'y a pas d'aparence que la tristesse de scrupule devienne épidémique; & si nous en parlons, ce n'est peut-être que pour deux ou trois personnes qui ont be-

ſoin de ces réfléxions : car, hélas ! que ne ſe permet-on pas dans ce ſiécle pervers !

Triſteſſe de déſeſpoir. Cette triſteſſe, à proprement parler, n'eſt que l'excès des différentes triſteſſes dont nous venons de donner une idée. Ainſi je je ne parle point de ce prétendu deſeſpoir dont le mot ſe trouve à tout moment dans la bouche des petits-maîtres & des femmes du bon ton, & qui n'a pour objet que des futilités. Il ſuffit, pour le corriger, d'en rire, ou de le mépriſer.

Toute notre vie n'eſt qu'une ſucceſſion d'eſpérances, qui, plus ou moins fortes, ne ſe détruiſent jamais qu'en renaiſſant : mais ſi l'on craint d'être contredit, & de trouver des obſtacles, il ne faut eſpérer que ſobrement, c'eſt-à-dire, avec une telle diſcrétion, qu'on ne ſoit point étonné de voir échouer tous les projets. Quiconque penſe que tout eſt ici-bas mobile, incertain, ſujet à mille incidens, ne trouve jamais l'occaſion de ſe déſeſpérer. La gaieté, je le ſais, ſe figure toujours un avenir gracieux, & quelquefois même ſe repaît d'agréables chimères ; mais lorſqu'elle eſt philo-

sophique, comme elle doit l'être, elle met de la raison jusques dans ses rêves. Pensez donc que c'est une folie de vouloir qu'une chose arrive, parce que vous l'avez imaginé, & que le chagrin que vous en ressentez ne sauroit être qu'un surcroit de peines. On ne gagne, en se désespérant, que l'avantage de devenir suicide, ou fou. Il n'y a point une lâcheté plus grande que de succomber à la douleur. L'héroïsme consista toujours à triompher des obstacles & des maux. Les seuls imbécilles ont droit de prendre la frénésie pour du courage, & la misantropie pour de la raison. On doit absolument éviter la solitude lorsqu'on s'afflige avec excès, & se distraire de l'objet dont la privation ou la vue cause une extrême tristesse. Vous y réussirez si vous savez vous faire une occupation, tantôt en parcourant un Livre, tantôt en vous promenant, mais toujours avec quelqu'ami qui sache vous égayer à propos, sans paroître vouloir se roidir contre votre chagrin.

Les amusemens d'un Philosophe varient à l'infini; une brochure qui paroit, une lettre qu'on reçoit ou

qu'on écrit, une nouvelle qui se débite, le renouvellement des saisons, la diversité des physionomies, des passions, des intérêts, le changement des fortunes, la rapidité des événemens, les riens mêmes, sont autant d'études ou de jeux dont le sage sait tirer un bon parti, & sur-tout aujourd'hui plus que jamais, puisque les villes & les cours nous fournissent des révolutions & des phénoménes qui n'arrivoient pas autrefois dans l'espace de dix ou douze siécles. Les hommes, par leur malice & par leur frivolité, ont entassé tant de faits extraordinaires, que notre histoire paroîtra tout à la fois pitoyable & ridicule, & que nous sommes bien stupides si nous n'y trouvons pas matiére à rire ou à réfléchir.

Tristesse de repentir. Je ne parle point ici de cette tristesse absolument nécessaire lorsqu'on a péché ; mais de ces regrets inutiles sur des démarches, ou des méprises qu'on ne peut plus réparer. N'est-ce pas en effet à pure perte qu'on s'afflige d'avoir manqué sa fortune, ou d'avoir mal employé son tems ? Tous nos desirs ne feront pas rétrograder les années, ni renaî-

tre les occasions qui ont échapé. Le passé n'éxiste plus que par réminiscence, & nulle autorité ne peut faire qu'il n'ait pas été.

C'est donc s'attrister en insensé, que de souhaiter une chose que la raison & l'ordre empêchent de desirer. Le passé ne nous est profitable qu'autant qu'il nous sert de leçon pour l'avenir. Pensez, dit Platon, à ce que vous faites, & non pas à ce que vous avez fait, l'un est une réalité, & l'autre une chimére. Vous avez été maître d'agir, lorsque vous agissiez; mais il n'y a plus de liberté après l'action: tout se trouve renfermé dans les decrets de la Providence. Rien n'arrive que ce qu'elle a voulu, & nos malheurs feront peut-être notre plus grand bien.

C'est ainsi que la gaieté philosophique, écarte toutes les idées affligeantes, pour se faire un systême de félicité constante, & à toute épreuve; c'est ainsi que trouvant toujours en elle-même des motifs de consolation & de joie, elle laisse aux hommes terrestres les inquiétudes & les embarras; c'est ainsi qu'on voit l'aigle planer dans les airs, & s'élever jus-

qu'aux nues, tandis que la timide hirondelle ne fait que raser la terre.

Nous n'avons pas la préſomption de croire que nos remédes contre la mélancolie rendront les hommes gais, puiſque, ſelon l'expreſſion de Madame de Maintenon, il n'y a rien qu'on oublie auſſi vîte qu'un Livre : mais du moins on conviendra qu'ils pourroient opérer cette merveille, ſi l'on vouloit faire des efforts. La triſteſſe n'eſt ſouvent qu'une nonchalance, qui, devenant habitude, engourdit les facultés de l'eſprit & du cœur. On ne penſe à rien, parce qu'on n'a pas le courage de penſer.

Si, ſelon l'avis de Platon, on mettoit l'Univers ſous ſes pieds, on s'épargneroit tous les chagrins qui nous accablent & qui nous déſeſpérent. Il n'y a réellement que notre attachement aux vanités du monde, qui nous rend eſclaves des moindres minuties, ſenſibles à la plus petite perte, & victimes de la plus legére infortune. Diogène étoit plus content qu'Alexandre, s'il n'étendoit pas ſes deſirs au-delà de ſon tonneau.

Marc-Aurele, qui s'eſt efforcé de nous prémunir contre les accidens

de la vie, veut que nous éxaminions les hommes, pour aprendre à mépriſer leurs jugemens. Après avoir prouvé que preſque tous les chagrins viennent de la haine que nous avons les uns pour les autres, il démontre que nos occupations ne ſont que des raports, des querelles, des jeux d'enfans, & notre eſprit une ſource inépuiſable de préjugés, de ruſes & de calomnies. Il demande enſuite ſi ce n'eſt pas être inſenſé, que de s'affliger à la vue de pareilles miſéres. » L'ame, » ajoute-t'il, doit être comme un » ſoleil, qui ſe répand par-tout ſans » affoiblir ſa lumiére, & qui diſſipe » en un inſtant les nuages & les » brouillards.

Si les hommes étoient indifférens pour les choſes indifférentes, comme dit Socrate, ils auroient bien moins d'inquiétudes & de remords; car ce n'eſt qu'en ſe faiſant un fantôme de mille puérilités qu'ils ſe livrent à la douleur. Nous nous rions de l'enfant qui pleure la perte d'une dragée, ou le renverſement d'un château de cartes; & nous ne ſommes certainement pas plus ſages lorſque nous regrettons la perte de nos biens ou de nos hon-

neurs. » Il n'y a que certaines folies » hors d'œuvre, dit très-bien Fonte- » nelle, qu'on relégue aux petites » maisons, tandis que les plus grandes » sont à la mode, & donnent le ton » dans l'Univers.

Cela se voit d'une maniére sensible dans les Ouvrages qui paroissent successivement. Les uns, fruit d'une mauvaise humeur qu'on prend pour de la philosophie, les autres, fruit d'une singularité qu'on nomme bel esprit, déguisent les plus monstrueuses extravagances sous l'aparence de systêmes, & n'enseignent qu'un ridicule épicurianisme, ou qu'un stoïcisme outré qui détruisent également la vraie gaieté. Ce n'est que dans les ouvrages avoués par la Religion, qu'on aprend à connoître cette joie pure & tranquille, qui fait les délices du sage. Les Auteurs qui favorisent les passions, & qui ne laissent à leurs Lecteurs que des railleries ou des doutes sur un article aussi essentiel que la religion, ne causent que du trouble & des remords. Le premier instant peut séduire, & causer quelqu'ivresse qu'on prend pour le bonheur; mais bien-tôt le charme cesse, & crainte d'être trop crédule, on

on devient le triſte jouet de l'impiété, c'eſt-à-dire de la ſituation la plus opoſée au vrai plaiſir. Lorſque le Prophête a dit qu'il n'y avoit point de paix pour les impies, il a prononcé un oracle dont les libertins mêmes reconnoiſſent à chaque inſtant la vérité.

La Religion eſt tellement liée avec notre ame, quelque choſe qu'on faſſe pour la détruire, qu'elle ne peut s'éteindre dans un cœur qu'aux dépens de la tranquillité. Si l'on ne trouve pas, en entrant dans le monde, l'affaire de la Religion, décidée par une autorité irrévocable, & qui a tous les caractéres de l'eſprit divin, on éprouve des perpléxités qui déſole, où l'on vit en bête qui ne ſent rien. C'eſt pourquoi nous ne ſaurions trop chérir & trop eſtimer le Chriſtianiſme, qui, nous forçant par des preuves éclatantes à reconnoître ſon authenticité, ne laiſſent à la raiſon ni doute, ni prétexte.

Si la lecture eſt néceſſaire pour diſſiper l'ennui, & conſerver la gaieté, il ne faut donc s'attacher qu'à des Livres qui maintiennent la bonne conſcience & le calme des paſſions. Tous ces romans que la jeuneſſe recherche avec tant d'a-

vidité, ne procurent pas de bonheur plus réel que ces palais de Fées dont ils font si souvent la description. On seroit bien plus difficile dans le choix des Ouvrages qu'on parcourt pour se distraire, ou pour s'apliquer, si l'on savoit combien ils influent sur nos mœurs & sur notre félicité, ils deviennent un nouvel air, que nous respirons. Mille goûts & mille préjugés, dont nous ne pourrions souvent rendre raison, doivent leur éxistence à nos lectures : » elles s'identifient avec l'esprit, dit Socrate, comme les alimens avec le corps. «

Il y a certains Livres que je voudrois voir entre les mains de tout le monde, Livres qui rendent l'ame à elle-même, & qui conséquemment inspirent la vraie gaieté. Tel est celui de *Sarasa* que nous avons déja cité, & qui a pour titre : l'*Art de toujours se réjouir*. Je suis étonné de ce que cet ouvrage latin, qui n'est point une facétie, mais le traité d'une philosophie toute chrétienne, n'ait pas été traduit en françois, & je suis encore plus surpris de ce qu'il ne se trouve pas dans les plus célébres bibliothéques de Paris : cependant ce Livre est aussi propre à corriger

les hommes de leur frivolité, qu'à leur inspirer une véritable gaieté.

Après avoir parlé de l'influence que les lectures ont sur nos mœurs, nous dirons encore un mot des sociétés. Ce sont elles qui décident souvent, & pour toujours, des satisfactions ou des chagrins que nous goûtons. Ne sommes-nous pas perdus si nous nous livrons au caprice & à l'indiscrétion de ces femmes oiseuses & babillardes qui ne connoissent de langage que les reproches & les raports, ou à ces hommes étourdis, qui, pour vouloir être par-tout, ne se trouvent en aucun endroit; & qui à force de chercher le bonheur, ne se donnent pas le tems de le fixer? La vraie gaieté n'éxiste ni dans le sein des querelles, ni dans le centre de la dissipation: elle laisse aux passions, qui n'ont que le masque de ses plaisirs, les alternatives de bonne & de mauvaise humeur, de folie & de misantropie; elle se concilie tout le monde, & sur-tout le sexe, dont la décence & l'aménité sont l'honneur & l'agrément des sociétés.

Nous devenons insensiblement la copie des personnes que nous fréquentons: c'est par cette raison que les

grandes villes ont un avantage considérable sur les petites. Les différentes cotteries qu'on y trouve, laissent la liberté du choix; d'ailleurs, plus il y a de monde dans un endroit, moins il y a de caquets & de raports, & plus on a le loisir de s'apliquer. Mais n'importe où l'on vive, lorsqu'on sait jouir de soi-même : car alors on se suffit, si l'on n'a pas la ressource des compagnies. Toute personne, dans quelque pays qu'elle éxiste, & dans quelque condition qu'elle se trouve, ne peut avoir une vraie gaieté, si elle n'habite pas avec soi. Ces hommes qu'on voit toujours courir de maisons en maisons, & qui regardent leur demeure comme un pis-aller, ne font que charmer leur ennui, dans le tems même qu'ils paroissent se réjouir au mieux. On ne sauroit être heureux, quand on va mendier son bonheur, mais ce bonheur doit avoir pour base l'amour de la paix.

O vous, qui vous livrez à toutes les folles joies du monde, ou qui vous abandonnez à la misantropie, n'envierez-vous pas au moins cette gaieté raisonnable que je viens de décrire, & que je tâche d'exciter? Lais-

ſerez-vous plus long-tems votre ame en proie aux préjugés & aux goûts bizarres ? Tout nous inſpire l'allégreſſe ; les oiſeaux par leur ramage, les eaux par leur murmure, les fleurs par leur beauté, les aſtres par leur éclat : & ce n'eſt qu'entre les brouillards de l'hiver & les orages de l'été, qu'on trouve une heureuſe ſérénité.

Le ſérieux, que la plûpart des hommes prennent pour la ſageſſe, & qu'ils affichent comme l'honneur de la raiſon, n'eſt ſouvent qu'un fruit du tempérament, ou qu'un défaut d'idées. Il ſuffit d'éxaminer leur extérieur, & l'on vient à bout d'en connoître la cauſe. On s'aperçoit alors que le ſérieux des paſſions ardentes eſt ſauvage, & ſombre, de même que le ſérieux d'une perſonne bornée paroît froid, lâche, oiſif, & que celui d'une ame timide n'a preſque jamais de maintien.

Dévelopons notre ame, ouvrons notre cœur, & nous aurons en partage la gaieté propre à nous rendre heureux & chers à la ſociété. Notre être, tout ſimple qu'il eſt, ſe mêlange avec tant d'affaires, tant de paſſions, tant d'idées ; que nous ne jouiſ-

fons jamais que d'un quart de nous-mêmes. Oh ! si nous connoissions les ressources de notre esprit ; si nous pouvions suivre notre ame jusqu'où elle peut aller, quelle carriére de plaisir & de prospérités ! Le seul bonheur d'éxister, & de sentir son éxistence, comble de joie toute personne qui pense.

Qu'il est charmant, qu'il est admirable de se voir environné de plantes qui croissent, qui fleurissent, qui fructifient ; de ruisseaux qui coulent, qui murmurent, d'animaux qui volent, ou qui rampent, qui nagent, ou qui marchent ; & de se trouver la seule créature qui pense, qui combine & qui analyse l'Univers ? Lorsqu'on fait ces réfléxions, on donne un intérêt aux choses les moins importantes, on se complaît dans l'usage de la vie tel que le ciel nous l'accorde, & l'on éprouve cette gaieté raisonnable dont dépend notre bonheur.

Oserois-je espérer que mes lecteurs, qui, séduits peut-être par le titre de cet Ouvrage, se flattent d'y trouver un nouveau moyen de frivolité, pourront enfin, aidés de mes réfléxions, comprendre & goûter les avantages de cette gaieté philosophique, qui

adoucit la sagesse trop austére, qui réprime la dissipation immodérée, qui rend la vertu aimable, qui augmente les douceurs de l'amitié, qui détruit l'envie, qui plaît à tout le monde, qui charme les douleurs, qui assaisonne les plaisirs, qui maîtrise les passions, & qui nous met au-dessus de tous les événemens ? Mais si la Consolation de la Philosophie par Boëce, si les Livres de Marc-Aurele, si les réfléxions de Sénéque, n'ont pas eu cet heureux succès ; puis-je me flatter de réussir ?

FIN.

BJ 1482 C3
Caraccioli, Louis Antoine de
De la gaieté

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 12 25 03 002 3